N° 105

Fiction

Août 1962.

SCIENCE - FICTION

FANTASTIQUE

CHRONIQUE

RUBRIQUES

Couverture de Jean-Claude Forest.

Directeur : Maurice RENAULT.
Rédacteur en chef : Alain DOREMIEUX.
Editions OPTA, 96, *rue de la Victoire, Paris*-9e (PIG. 87-49).
Abonnements et vente :
24, *rue de Mogador, Paris*-9e (TRI. 40-56) — *C C P Paris* 1848-38.
La rédaction ne reçoit que sur rendez-vous.
ÉDITION FRANÇAISE DE « THE MAGAZINE OF FANTASY AND SCIENCE FICTION »
Publié avec l'accord de Mercury Press, Inc. New York N. Y. (U. S. A.)
Le numéro : France, 1,60 NF ; Belgique : 23 FB ; Maroc : 185 FM.
ABONNEMENTS. — 6 mois : *France et Union Française, 8,70 NF ; Etranger, 9,90 NF.*
1 an : — — — *16,80 NF ;* — *19,20 NF.*

Nouvelles des auteurs de ce numéro

PHILIP JOSÉ FARMER

L'œuf

Depuis sa nouvelle « à scandale » intitulée « Ouvre-moi, ô ma sœur », *Philip José Farmer était resté absent de nos sommaires. Toujours aussi sujet à controverses mais toujours aussi fascinant, il fait sa rentrée avec une nouvelle aventure du père Carmody, le moine des temps futurs, héros de* « La planète du dieu » *et de* « La Nuit de la Lumière ». *Précisons toutefois que* « L'œuf » *(premier volet d'un cycle en deux parties qui se conclura le mois prochain) nous raconte un épisode antérieur de la vie du personnage, en un temps où il n'était encore que* frère *Carmody.*



FRÈRE John Carmody s'affairait, l'échine courbée, à arracher les carottes dans le jardin quand il s'entendit appeler.

Il se redressa, disant « Ouille ! » et appuyant sa paume sur ses reins douloureux. Il attendit, puisque frère Francis ne lui avait pas ordonné de venir mais avait simplement prononcé son nom.

Frère John était un petit homme à la lourde charpente, au faciès carré, dont une des paupières tombait et dont les cheveux noirs comme jais se hérissaient à l'instar d'une toison de porc-épic. Les frères lais de l'ordre de Saint-Jaïre, auquel il appartenait, ne se rasaient pas le crâne. Il portait un froc brun en fibroverre qui lui arrivait à la cheville et des sandales en plastique marron. Une large ceinture en plasticuir ceignait son ventre proéminent, et à cette ceinture étaient suspendus une croix et un petit livre brun.

Frère Francis, grand et mince individu au visage étroit et au nez en pente de luge, s'immobilisa devant le gros homme. Il désigna la botte de carottes que celui-ci tenait à la main et questionna :

— « Qu'est-il advenu à ces carottes, frère ? »

— « Les lapins, » répondit frère John. Il levait les yeux en gesticulant avec frénésie, mais son demi-sourire indiquait assez que cette colère n'était que feinte. « Des lapins ! Comment expliquez-vous ça, hein ? Nous vivons dans des cités entièrement couvertes et closes de murs, dont les fondations pénètrent très creux dans le sol. Et pourtant lapins, rats et souris s'arrangent pour se faufiler par-dessous les murs et ravager nos

jardins et nos garde-manger. Les écureuils se débrouillent pour grimper dans nos arbres, des oiseaux, qui ont dû s'insérer par l'interstice des molécules du toit, nichent sur tous les arbres. Et il y a aussi des insectes qui ne savent pas creuser de terrier, qui savent seulement voler ou sauter. »

Il donna une claque à une mouche et poursuivit : « Et sur mon nez, encore. Voilà une heure que cette maudite engeance de Satan me chatouille la truffe. Mais je me suis refusé à la tuer en pensant qu'elle avait peut-être été envoyée pour me tenter de me laisser aller à la colère et à la violence. Et elle a été bien près de réussir, ajouterai-je. »

— « Frère John, vous parlez trop, » remarqua frère Francis. « Beaucoup trop. Toutefois, je ne suis pas venu ici pour vous réprimander à ce sujet... »

— « Encore que vous soyez resté pour le faire, » compléta frère John qui ajouta précipitamment, avant que frère Francis, cramoisi, explosât : « Pardonnez-moi cette dernière réflexion. Et aussi celles qui l'ont précédée. Comme vous l'avez dit, je parle trop. C'est un très grave défaut ou, sinon un défaut, du moins une caractéristique blâmable que... »

— « Frère John ! » s'exclama frère Francis. « Voulez-vous vous taire assez longtemps pour me permettre de vous expliquer pourquoi je suis ici ? Je ne suis pas sorti pour satisfaire ma curiosité, vous savez. »

— « Pardonnez-moi, » dit frère John. « Je suis tout ouïe. »

— « L'évêque désire vous voir. Immédiatement, » débita très vite frère Francis, comme s'il craignait que frère John ne profitât de ce qu'il aurait respiré entre ses phrases pour l'interrompre.

Frère John se retourna et jeta les carottes grignotées par les lapins dans une brouette et les carottes saines dans une autre. Puis il se mit en route vers le bâtiment principal, une longue structure basse faite de blocs de terre comprimée, peinte en marron foncé. Son toit à forte pente était soulevé de plusieurs pieds au-dessus des murs par de minces poteaux et un grillage de métal marron garnissait l'espace ainsi ménagé. Les entrées n'avaient pas de portes, car la tradition de l'ordre voulait que les portes ne fussent jamais fermées à clef et ici, dans l'atmosphère contrôlée de la cité enclose, il n'était pas nécessaire de se protéger contre les intempéries. Le toit n'était là que pour abriter des regards indiscrets des gens qui volaient en l'air.

Frère John pénétra dans le bâtiment et, sans s'attarder à laver son visage et ses mains sales, se rendit tout droit au bureau du père supérieur. Quand le chef vous convoquait, personne ne traînait en chemin.

Les salles aménagées dans le bâtiment avaient des portes, encore que sans serrure. Comme celle du bureau du père supérieur était fermée, frère John frappa.

— « Entrez ! » dit une voix à l'intérieur, et frère John, dont ce n'était pas la première visite en ce lieu depuis sa prise d'habit, pénétra dans la vaste pièce triangulaire. Il se trouvait à la base du triangle et le supérieur siégeait derrière un large bureau transparent au sommet du triangle. Le dessus du bureau était encombré de piles de rubans enregistreurs, avec

une sténomachine et un vuephone. Mais le père supérieur ne paraissait nullement perdu derrière cette montagne : il était de très haute taille.

Il avait un visage large avec de longs cheveux rouquins et une grande barbe rousse qu'il était le seul à pouvoir porter dans toute l' « hostellerie ». Il tirait sur un énorme cigare de La Havane.

Frère John, qui avait renoncé pour un mois à fumer à titre d'expiation d'un de ses divers péchés, aspira avec envie la fumée verte qui tourbillonnait autour de lui.

Le père supérieur fit sauter au point mort le levier de la sténomachine dans laquelle il dictait.

— « Bonjour, frère John, » dit-il. Il brandit une cartouche à l'adresse du gros homme. « J'ai ici un ordre qui vient d'arriver par fusée. Vous devez vous rendre tout de suite à la planète de Wildenwooly et vous présenter à l'évêque de Breakneck. Nous vous regretterons sur plus d'un plan, mais nous vous aimons. Que Dieu vous aide, partez avec notre bénédiction. »

Les pupilles bleues de frère John s'écarquillèrent. Il resta sur place et, pour la première fois depuis bien longtemps, il fut incapable de dire un mot.

Or le père supérieur avait fermé les yeux et s'était renversé sur son fauteuil inclinable, dictant d'un coin de la bouche et soufflant de la fumée de l'autre. Il considérait, c'était évident, qu'il avait donné tous les ordres nécessaires.

Frère John contempla pendant un instant la longue cendre qui s'était formée au bout du cigare du supérieur. Cette cendre n'allait pas tarder à tomber, c'était manifeste, et il se demanda si elle ne choirait pas sur la longue barbe rousse qui était au-dessous.

Mais le père supérieur, sans ouvrir les paupières, enleva le cigare et secoua les cendres sur les dalles.

Frère John haussa les épaules et quitta la pièce, mais la stupeur se lisait toujours sur son visage.

Une fois sorti, il hésita quelques minutes. Puis, avec un soupir, il se rendit au dehors et traversa le jardin pour rejoindre frère Francis.

— « Frère Francis, puis-je parler ? »

— « Oui, » dit l'homme maigre. « Si vous vous en tenez à votre sujet sans saisir l'occasion de laisser courir votre langue selon votre habitude. »

— « Où se trouve Wildenwooly ? » questionna frère John d'un ton qui frisait le pathétique.

— « Wildenwooly ? C'est, je crois, la quatrième planète de Tau Caesari. Notre ordre y a une église et une hostellerie. »

Frère John ne s'imagina pas que l'ordre tenait une taverne sur cette planète. Les résidences des moines étaient généralement appelées hostelleries parce que c'était le nom que leur avait donné le fondateur, saint Jaïre.

— « Pourquoi cette question ? » poursuivit frère Francis.

— « Notre supérieur vient de me dire d'aller à Wildenwooly. » Il regardait son interlocuteur avec espoir.

Mais frère Francis se contenta de répondre :

— « Alors vous devez partir tout de suite. Dieu vous guide, frère John. Allez avec mon affection. Je vous ai réprimandé maintes fois, mais c'était pour votre bien. »

— « Je vous remercie pour votre affection, » dit frère John. « Mais je suis embarrassé. »

— « Pourquoi ? »

— « Pourquoi ? A qui dois-je m'adresser pour obtenir une place dans une fusée ? Qui me donnera une lettre de change sur l'ordre pour mes frais de voyage ? Et une lettre d'introduction auprès de l'évêque de Breakneck ? Je ne connais même pas son nom. Je ne sais même pas quand il y aura un astronef pour Wildenwooly ou combien de temps il me faudra l'attendre ou à quel endroit je l'attendrai. J'ignore même où se trouve le spatioport ! »

— « Vous parlez trop, » dit frère Francis. « Vous avez reçu tous les ordres qu'on vous donnera jamais. Ou dont vous aurez besoin. Quant au spatioport, il n'est qu'à quelques kilomètres de la ville. Et l'hostellerie de Wildenwooly est seulement à quelques kilomètres de la cité de Breakneck. Avec de la chance, vous pouvez même y arriver cet après-midi. »

— « C'est tout ce que vous avez à me dire ? » s'exclama frère John d'un ton incrédule.

— « Quelques kilomètres seulement, » répéta frère Francis. « Vous devez partir immédiatement. Ce sont les ordres, vous savez. »

Frère John examina avec attention frère Francis. Son imagination lui jouait-elle un tour ou cette longue face maigre généralement grave était-elle sur le point de se détendre dans un sourire ? Non, il avait dû se tromper. Le visage était sévère et figé.

— « Ne vous affligez pas, » reprit frère Francis. « On m'a donné exactement le même ordre un jour. Et d'autres l'ont reçu aussi.. »

Frère John plissa les paupières.

— « C'est en somme une épreuve ? »

— « Notre ordre ne vous enverrait pas à quarante mille années-lumière *à seule fin* de vous éprouver, » riposta le frère Francis. « On veut et on a besoin que vous alliez à Wildenwooly. Donc, partez. »

Frère John Carmody n'était pas enclin aux hésitations. Une fois qu'il avait décidé quelque chose, et il ne lui fallait généralement pas longtemps pour le faire, il agissait. Il se dirigea d'un pas rapide vers les douches communes, entra dans la salle, ôta sa robe, révélant un corps blanc et des jambes peintes en noir jusqu'à l'aine. Il inséra son habit dans une fente rectangulaire pratiquée dans le mur et passa sous la douche. Il n'y resta pas longtemps, l'ordre ayant bien fait installer des douches entièrement automatiques, mais ayant exigé que de l'eau froide fût distribuée, pour l'inconfort de ses membres. Une fois par mois, les moines étaient gratifiés d'une douche chaude.

Il sortit de dessous le jet en frissonnant et se sécha dans un jet d'air, également froid, qui jaillissait des évents de la paroi. Puis il prit sa robe dans un réceptacle situé au-dessous de celui où il l'avait insérée tout à l'heure et l'enfila. Et il rendit brièvement grâce de ce que l'ordre eût du moins installé un système de nettoyage. Quand il serait à la planète frontière de Wildenwooly, il serait obligé de laver ses vêtements à la main. Et probablement aussi, étant donné son humble condition, les robes des autres moines.

Enfilant sa tunique, il se rendit à sa cellule. C'était une pièce d'un mètre quatre-vingts sur deux mètres dix, aux parois luminescentes, avec un crucifix, un hamac roulé pendant le jour dans un sac, une table faite d'un abattant fixé au mur et une niche pratiquée dans ce mur où il rangeait toutes ses possessions terrestres. C'est-à-dire un missel, une histoire de l'Eglise depuis l'An 1 jusqu'en 2260, une grammaire latine et une Vie de saint Jaïre qu'il fourra dans le sac que formait son scapulaire rejeté dans son dos. Puis il s'agenouilla devant le crucifix, dit : « Seigneur et Maître, faites-moi savoir ce que je fais. Amen, » se releva et s'avança vers la porte de sa cellule. Juste avant de sortir, et sans ralentir le pas, il décrocha de sa patère une longue houlette de berger. Tous les frères lais devaient emporter ce bâton quand ils se rendaient dans le monde extérieur, si toutefois pareille dénomination s'appliquait à la cité encapsulée du Quatre Juillet.

Midi était passé et le soleil de l'Arizona avait amorcé sa descente. Frère John trouva la température à peine un peu plus chaude qu'à l'intérieur de l'hostellerie. A cette heure de la journée, le toit de plastique de la ville était assez opaque pour refléter la plupart des rayons. Malgré cela, frère John était pressé de sortir de la cité, quand bien même il serait plongé dans l'atmosphère de chaudière habituelle au milieu de l'été en Arizona. Il y avait longtemps qu'il se sentait claquemuré et, s'il ne s'en était jamais plaint ouvertement, il avait éprouvé le besoin de le faire. Et s'en était donc confessé et avait accompli sa pénitence.

Il hésita un moment. Il savait qu'il y avait un spatioport près de Quatre Juillet, mais il n'avait pas la moindre idée de la direction à prendre. Aussi se dirigea-t-il vers un agent.

C'était un des nouveaux modèles, un Mark LIV. Son visage et son corps étaient faits d'un alliage de tantale, mais les yeux étaient en protoplasme, copiés sur ceux de quelque cadavre depuis longtemps défunt et acclimatés en laboratoire. Et il était sous conduite semi-indépendante, car le cerveau contenu dans sa carcasse métallique n'était pas un mécanisme contrôlé à distance par le quartier général situé sous terre. Son cerveau était une masse protoplasmique grise semblable au cerveau humain, deux fois plus grosse et deux fois moins intelligente. L'agent ne pouvait pas suivre une conversation convenable, moins encore une indécente, mais il pouvait s'acquitter de son métier d'une façon très satisfaisante et il

ne risquait pas d'être acheté ou influencé. Et, au contraire de ses prédécesseurs, il se déplaçait sur des jambes et non sur des roulettes. Il avait les pieds plats.

Frère John regarda le nom inscrit sur sa poitrine, puis demanda :

— « Sergent O'Malley, où est le spatioport ? »

— « Quel spatioport ? » répliqua l'agent. La voix forte et atone fit naître des frissons le long de l'échine de frère John. C'était comme de discuter avec un homme privé de son âme.

— « Ah ! oui, j'avais oublié, » dit frère John. « Il y a si longtemps que je n'ai pas parlé à un flic ; et, en général, ils me tiraient dessus. Je dois poser des questions directes, *n'est-ce pas ?* » (1)

— « *N'est-ce pas ?* » répéta l'agent. « Quelle langue parlez-vous ? Je vais vous mettre en rapport avec le commissariat. » Et une grosse main grise s'éleva vers le microphone fixé sur le côté de sa tête.

— « Je parle américain, » s'exclama bien vite frère John. « Je désire savoir comment me rendre d'ici au spatioport de Quatre Juillet. »

— « Y allez-vous par le métro, ou en voiture particulière ? » demanda le flic.

Frère John enfonça les mains dans les grandes poches de sa tunique, puis les en sortit, vides.

— « Train onze, » dit-il tristement.

— « Vous m'avez dit que vous parliez américain, » observa l'agent. « Parlez américain s'il vous plaît. »

— « Je veux dire que je vais au spatioport à pied, » répondit frère John. « En marchant. »

L'agent resta un instant silencieux. Son visage avait l'impassibilité du métal, mais frère John, qui avait l'imagination vive, crut voir la perplexité y paraître, puis s'effacer.

— « Je ne peux pas vous indiquer le chemin si vous allez à pied. Je vais vous mettre en rapport avec le commissariat. »

— « Ce n'est pas nécessaire, » s'écria vivement frère John. Il se voyait engagé dans de longues palabres avec le commissariat pour expliquer la raison qui le faisait *marcher* jusqu'à la sortie d'une ville depuis cet endroit éloigné. Peut-être même devrait-il attendre l'arrivée d'un agent humain dépêché pour enquêter sur place.

— « Je peux suivre le métro jusqu'au bout, » dit-il en indiquant une rangée de hautes tiges métalliques qui étaient surmontées chacune d'un énorme anneau de métal

« De quel côté dois-je aller pour la sortie la plus proche du spatioport ? Quatre Juillet, » ajouta-t-il.

L'agent resta deux secondes silencieux, puis :

— « Vous ne voulez pas dire à la date du 4 Juillet ? Vous voulez parler du spatioport appelé Quatre Juillet, n'est-ce pas ? »

— « Oui. »

---

(1) En français dans le texte.

L'agent montra le plus proche métro.

— « Prenez une voiture Nord sur la Ligne Dix. Descendez à la sortie de la ville. Sortez de la ville. Prenez un taxi jusqu'au spatioport du Quatre Juillet.

— « Merci, » dit frère John.

— « Les services de la ville sont à votre disposition, » répliqua l'agent.

Frère John s'éloigna en hâte. Les yeux vivants dans le visage mort le mettaient mal à l'aise. Mais il ne pouvait pas s'empêcher de se demander si le flic était vraiment incorruptible. Ah ! si c'était l'ancien John Carmody qui avait parlé à l'agent, les choses eussent été bien différentes. Non pas un humble frère lai de Saint-Jaïre demandant son chemin, mais le plus intelligent filou du cosmos essayant de voir s'il y avait enfin un flic qu'on ne pouvait pas acheter, duper ou intimider.

« John Carmody, » se dit à lui-même frère John, « tu es loin d'avoir des pensées pures. Et tu viens de mériter une autre pénitence. Dieu te garde ! Tu viens à peine de quitter le cloître, de t'aventurer dans le monde extérieur, et voilà déjà que tu penses à autrefois comme aux bons vieux jours. Pourtant tu étais un monstre, John Carmody, un monstre hideux qui aurait dû être supprimé. Pas du tout le sympathique fripon que tu prétendais être. »

Il marchait sous le métro. Au-dessus de lui, une voiture filait à travers les anneaux terminaux des poteaux ; elle s'arrêta à une centaine de mètres devant lui et piqua vers le sol pour faire descendre ses passagers. Il aurait bien voulu avoir un décicrédit vulgairement appelé « dessy » pour payer sa place. Un seul aurait suffi pour le trajet jusqu'à sa sortie de la ville et lui aurait épargné les seize kilomètres de « train onze » qui lui restaient à faire. Il soupira et dit :

« John, si les souhaits étaient des chevaux... »

Il rit, en s'imaginant sur un cheval dans cette cité. Quelle panique cela provoquerait ! Des gens accourraient pour contempler ce monstre qu'on ne voyait plus à présent qu'à la T. D. ou au zoo. Des gens s'enfuiraient terrifiés ; on appellerait les flics, et lui... serait traîné en prison. Et coupable de crime non seulement séculier, mais encore ecclésiastique. Un humble frère lai rien moins qu'humble, caracolant orgueilleusement sur un cheval, mais est-ce bien le cheval qui caracole ? coupable de démonstration publique incitant à l'émeute et Dieu sait quoi encore.

Il soupira de nouveau et se mit en route. Heureux encore, pensa-t-il, qu'on puisse traverser la ville d'un bout à l'autre en suivant l'étroit sentier formé par les pylones du métro. Au contraire d'autrefois, où il y avait des rues dans lesquelles on pouvait se promener, la cité était un labyrinthe d'étroites cours avec de hautes clôtures avec une unique salle familiale au milieu de chaque lopin de clôture et d'herbe, les quartiers principaux étant en sous-sol. Et sous les maisons, l'usine ou les bureaux où les habitants des maisons gagnaient leur vie. Si l'on peut appeler cela une vie.

Il marcha tant et plus, tandis qu'au-dessus les citoyens voyageaient

dans le car du métro ou volaient dans leurs propres voitures (qui leur étaient louées par le clan dont ils dépendaient). Une fois, un rouge-gorge vola au-dessus de lui et frère John dit :

« Ah ! John, si tu croyais en la pernicieuse doctrine de la métempsycose, tu voudrais revenir dans le cycle de karma sous la forme d'un oiseau. Mais bien entendu, tu n'y crois pas ; alors pourquoi soupires-tu après l'extase d'avoir des ailes ? Ce sont tes pieds douloureux qui te donnent ces dangereuses pensées. Va, John, va. Persévère dans ta marche pénible comme l'âne fatigué que tu es. »

Il parcourut encore environ trois kilomètres, puis, à sa grande joie, il vit un parc se profiler devant lui. C'était l'un des deux grands parcs créés par la ville, où les citoyens affluaient pour avoir un semblant de monde extérieur. Il y avait de sinueux sentiers de terre battue et des rochers entassés pour figurer de petites montagnes avec des cavernes dans les montagnes, et aussi des arbres, des oiseaux, des écureuils, des lacs où nageaient cygnes, oies et canards, et où de temps à autre un poisson faisait un bond hors de l'eau.

En comparaison de la jungle géométrique d'où il venait, c'était un paradis. Hélas ! ce paradis n'avait pas de serpents, mais il avait trop d'Adams et d'Eves. Ils fourmillaient partout avec leurs petits Caïns et Abels, étendus nonchalamment, buvant, mangeant, criant, courant, hurlant, mugissant, faisant l'amour, se querellant, riant, grondant.

Epouvanté, frère John s'arrêta. Il avait été si longtemps enfermé dans les murs de Notre-Dame de Quatre Juillet qu'il avait oublié le pullulement humain.

Il s'arrêta, et au même moment il perçut un bruit qui couvrit le vacarme. Une sirène d'incendie se faisait entendre dans le lointain.

Il se retourna, vit de la fumée sortir d'un restaurant à la limite du parc. Et au-dessus, fendant l'air, la forme fuselée d'une pompe à incendie.

Frère John courut vers le restaurant. C'était un des rares restaurants de la ville au-dessus du sol, un immeuble construit sur le modèle des premières huttes américaines en troncs d'arbres. Les pique-niqueurs pouvaient y dîner « dans l'ambiance » et échapper aux vastes et brillantes cafeterias souterraines, tristement propres, où ils prenaient d'habitude leurs repas.

Le propriétaire de « La Vieille Hutte de l'Arizona » était sur le pas de la porte et empêcha John d'entrer.

— « Pas de pillage ! » hurla-t-il. « Je tuerai le premier qui tentera de pénétrer. »

Il brandissait un couperet de boucher dans ses grosses mains charnues.

Frère John s'arrêta et dit, hors d'haleine :

— « Je n'ai aucune intention de piller, mon ami. J'accourais pour voir si je pouvais être utile. »

— « Pas besoin d'aide, » répliqua le tenancier, qui balançait toujours

son hachoir. « J'ai eu un incendie il y a deux ans, et la foule est arrivée et m'a tout volé avant même que les flics soient là. Je ne veux plus de cela. »

Frère John sentit qu'on le pressait par-derrière. Il regarda par-dessus son épaule et vit qu'il était poussé par un grand nombre d'hommes et de femmes. Visiblement, ils voulaient se précipiter à l'intérieur pour s'emparer de tout ce qui leur tomberait sous la main avant la venue de la police. C'était la coutume quand survenait un sinistre dans la cité, une façon d'exprimer leur ressentiment contre cette vie claustrée et les représentants non-humains des autorités.

Le tenancier recula à l'intérieur et cria :

— « Par Dieu, je fendrai le crâne du premier, homme ou femme, qui essaiera d'entrer. »

La foule poussa des cris de fureur et gronda contre celui qui avait l'aplomb de s'opposer à ses jeux. Elle lança en avant un pseudopode de force et frère John se trouva, bon gré mal gré, l'avant-garde et le vicaire de la violence.

A ce moment, heureusement, l'ombre de la pompe à incendie se projeta sur la foule et, l'instant d'après, les gens furent arrosés d'un jet d'écume. Ils reculèrent, haletants, leurs nez et leurs bouches brusquement privés d'oxygène. Frère John lui-même s'étranglait presque avant d'avoir pu se dégager de l'écume qui brouillait tout jusqu'à hauteur de la taille autour de lui.

Aussitôt après, les voitures de police, dans un hurlement de sirènes, descendirent du ciel. Et les agents émergèrent des véhicules, des lueurs miroitant sur les cercles métalliques de leurs jambes et leurs poitrines arrondies, avec leurs yeux noirs vivants, humides dans leur visage métallique mort, qui riboulaient. Leurs voix couvraient celles de la foule, et bien vite ils eurent rétabli l'ordre dans le parc. Les pompiers entrèrent dans le restaurant, et en ressortirent dix minutes après. La plupart repartirent dans leurs véhicules ; une compagnie resta pour nettoyer l'écume. Un agent solitaire prit note des déclarations du tenancier, puis s'éloigna, lui aussi.

Le restaurateur était un homme petit, noiraud et musclé, d'une cinquantaine d'années. Il avait une épaisse moustache noire tombante, à travers laquelle il émit d'une voix forte un flot de jurons en américain, en patois et en mexicain pendant cinq minutes. Puis il commença à verrouiller les portes de l'établissement.

Frère John, qui, parmi quelques autres, était resté à regarder, dit :

— « Pourquoi fermez-vous ? La salle n'a-t-elle pas été nettoyée ? »

Il ne se souciait pas réellement du « pourquoi » : il espérait obtenir de l'homme un repas. Son estomac grondait comme un chien affamé depuis une demi-heure.

— « Oh ! c'est propre, » répliqua le tenancier. « Mais l'autochef est

hors d'usage. Il a commencé à fumer, c'est pourquoi j'ai appelé les pompiers. »

— « Ne pouvez-vous le faire réparer ? » questionna frère John.

— « Pas avant d'avoir signé un nouveau contrat avec le Syndicat d'Entretien Electrique, » grogna l'homme. « Et ça, je ne veux pas. Ils font la grève en ce moment pour avoir une augmentation de salaires. Eh bien ! je ne donnerai rien. Je fermerai plutôt que de traiter avec eux. Ou j'attendrai que mon frère Juan vienne du Mexique. C'est un technicien électronique ; il va s'associer avec moi et il fera marcher l'autochef. Mais il ne sera pas là avant la semaine prochaine. A ce moment-là, on leur montrera, à ces propres à rien. »

— « Il se trouve justement, » dit frère John en souriant, l'eau à la bouche à la pensée de toutes les bonnes choses contenues dans le garde-manger, « que je suis, entre autres, expert en électronique. Je pourrais vous réparer le chef. »

L'homme le regarda sous ses sourcils épais.

— « Et qu'est-ce que vous demanderez pour ça ? »

— « Un bon repas, » répliqua frère John. « Et une somme suffisante pour me payer le bus et le taxi jusqu'au spatioport. »

L'homme jeta un regard circulaire, puis dit :

— « Est-ce que vous ne craignez pas le syndicat ? Ils vont nous tomber dessus comme un bus dont l'antigravité a lâché. »

Frère John hésita. Son estomac grondait impérieusement.

— « Je ne voudrais pas être traité de briseur de grève mais s'il est exact que votre frère, de toute façon, l'arrangera, alors je ne vois pas de mal à réparer la mécanique quelques jours avant son arrivée. D'autre part, j'ai faim. »

— « O. K., » dit le propriétaire. « C'est vous que ça regarde. Mais je dois vous prévenir qu'il y a un piquet installé dans la cuisine. »

— « Recourra-t-il à la violence ? » demanda frère John.

Le tenancier retira le cigare de sa bouche et regarda fixement le moine. Puis il dit :

— « D'où sortez-vous donc ? »

— « J'ai quitté la Terre pendant bien des années. Et depuis mon retour, ma vie sur cette Terre a été totalement cloîtrée. »

Il ne jugea pas nécessaire d'ajouter que la première année s'était passée à John-Hopkins, où il avait subi une cure de réhabilitation après s'être rendu à la police.

Le restaurateur haussa les épaules et, traversant la salle à manger, conduisit frère John à la cuisine. Là, il désigna une grande peinture, accrochée au mur, *Matin sur Antares II*, de Trudeau. « Cela ressemble à un tableau, » dit-il, « c'est le piquet. Un récepteur TV. Le syndicat le manœuvre depuis son quartier général. Aussitôt qu'ils vous verront travailler au chef, ils nous tomberont dessus comme le loup sur l'agneau. »

— « Je ne veux pas suggérer quelque chose d'illégal ou d'immoral, »

déclara frère John. « Mais que se passerait-il si nous... je... coupais le courant du piquet ? »

— « Vous ne pouvez pas le couper sans le démolir, » dit le tenancier, renfrogné. « Le disjoncteur de courant est commandé à distance par le syndicat. »

— « Et si l'on suspendait un drap par-dessus ? »

— « Un signal d'alarme se déclencherait au siège du syndicat, » répliqua le patron. « Et je serais traîné en prison par un de ces infects zombies de flics. De toute façon, la loi m'interdit de gêner la vision du piquet. Je dois même laisser les lumières allumées jour et nuit dans la cuisine. Et, ce qui est pire, c'est *moi* qui dois payer la facture d'électricité, et non le syndicat. »

Frère John demanda des pinces, des cisailles, un tournevis et du chatterton. Puis il fourra sa tête dans le trou qu'avaient laissé les plaques murales enlevées par les pompiers. Le patron se mit à faire les cent pas, son gros cigare lançant des bouffées qui ressemblaient à des signaux frénétiques d'Indien demandant aux siens de l'argent.

« Je me demande si je n'ai pas tort de vous permettre d'entreprendre ça, » dit-il. « Le syndicat va dépêcher ici son équipe de sbires ; ils se mettront peut-être à tout démolir. Ils sont capables de m'intenter un procès. Ce n'est pas comme si c'était mon frère qui arrange ce diable de chef. Ils ne peuvent rien si le réparateur est copropriétaire de l'endroit. »

Frère John regrettait de n'avoir pas insisté pour être nourri avant de commencer le travail. Son estomac grondait plus fort que jamais et il se sentait des tripes de cannibale.

— « Pourquoi ne pas appeler un flic ? » dit-il. « Il maintiendra l'ordre. »

— « Je déteste ces zombies métalliques, » répliqua le patron. « Comme tous les honnêtes gens. Au point qu'on n'appelle plus la police que quand on ne peut pas faire autrement. On en vient à se défendre soi-même parce qu'on a horreur d'avoir affaire aux flics. Je préférerais encore voir la boîte sens dessus dessous et payer pour la remettre en état que de demander l'aide de ces sacrés zombies. »

— « L'application impersonnelle et incorruptible des lois a toujours été un idéal, » déclara frère John. « Et maintenant, nous avons cet idéal... »

— « Frère John, si vous n'étiez pas un homme d'église, je vous dirais où vous le mettre, » riposta le patron.

— « Ah ! voilà ce qui cloche, » reprit frère John. « Le transformateur grillé sur le courant haute tension. C'est heureux pour nous que la cause de la panne soit si visible. Peut-être pas si heureux puisqu'il faut pouvoir remplacer le transformateur. Avez-vous des pièces de rechange ? Ou est-ce que vous êtes obligé, comme je le suppose, de vous les procurer chez ceux qui font l'entretien ? »

Le patron sourit et dit :

— « D'habitude, oui. Mais mon frère m'a téléphoné pour me recommander de stocker toutes les pièces dont j'aurais besoin avant que le syndicat n'apprenne qu'il allait venir. Vous comprenez, quand ils auraient su qu'il allait m'aider, les gens du syndicat se seraient entendus avec les fournisseurs de pièces pour qu'ils ne m'en vendent pas. Oh ! les canailles ! Ils se débrouillent toujours pour vous couper le courant. »

— « Ah ! il faut bien qu'ils gagnent leur vie, eux aussi, » dit frère John. « Dans une contestation entre ouvriers et directeurs, il y a des torts des deux côtés. »

— « Qu'est-ce que vous me racontez ! » s'exclama le patron en mâchonnant son cigare. « D'ailleurs, je ne suis pas un directeur. Je suis un propriétaire qu'on rançonne pour faire marcher ses appareils électroniques ; voilà tout. »

— « Montrez-moi où sont rangées ces pièces, » demanda frère John.

Il fit une pause. Des coups violents sur la façade du restaurant résonnaient jusque dans la cuisine.

Le patron fronça les sourcils.

— « Les voilà ! Mais ils ne peuvent pas entrer si je n'ouvre pas les portes. A moins de les enfoncer. »

Il se dirigea vivement vers une salle derrière la cuisine. Frère John le suivit et y trouva le transformateur dont il avait besoin. Quand il revint dans la cuisine, on frappait plus fort et d'une façon plus irritée.

— « Avez-vous l'intention de les laisser entrer ? » questionna frère John.

— « Sinon, ils enfonceront la porte, » répliqua le patron. « Et je n'y peux rien. D'après la loi, ils ont parfaitement le droit de s'assurer que personne d'autre que le propriétaire ne répare l'équipement électronique. Et ils essaient de faire passer une loi qui empêchera même le propriétaire de s'en occuper. »

— « Oui, il est vrai qu'on a de moins en moins de liberté et de droits, » approuva frère John. « Sur la Terre, en tout cas. C'est pourquoi les individualistes et les non-conformistes quittent la Terre en si grand nombre pour les planètes frontières. »

Il se tut, fronçant les sourcils comme s'il réfléchissait profondément, et dit :

« C'est peut-être pour cela qu'on m'envoie à Wildenwooly. » Après un soupir, il ajouta : « Encore que je ne semble guère près d'y arriver. »

Il se tourna vers l'orifice, et reprit :

« Tâchez de les retenir dehors aussi longtemps que vous pourrez sans recourir à la violence. Peut-être que, d'ici qu'ils entrent, j'aurai réussi à réparer. »

Il ne lui fallut pas longtemps, car il suffisait de fixer le transforma-

teur sur le tableau de distribution et d'établir les connexions. Il rit. C'était tellement simple que le patron, s'il avait pris le temps d'étudier la question, aurait pu aisément faire lui-même la réparation. Mais, comme beaucoup, il prenait l'électronique pour une science mystérieuse et complexe requérant un expert. Il y avait bien des choses, évidemment, que seul un technicien très expérimenté pouvait dépanner, mais ce n'était pas le cas.

Il retira de l'orifice la partie supérieure de son corps juste à temps pour voir le patron poussé dans la cuisine par quatre ouvriers. Ils étaient habillés de salopettes écarlates et de casquettes bleu électrique et portaient sur la poitrine et sur le dos leur emblème : un éclair traversé par un tournevis.

En voyant frère John, ils s'arrêtèrent, stupéfaits. Apparemment, ils ne l'avaient pas vu sur l'écran de contrôle, mais on leur avait dit d'aller à « La Vieille Hutte de l'Arizona » et d'arrêter le « jaune ».

Leur chef, un homme d'un mètre quatre-vingt-quinze, aux sourcils épais et à la forte mâchoire de boxeur, fit un pas en avant.

— Je ne sais pas ce que vous fabriquez ici, mon frère, mais j'espère que vous avez une bonne raison. »

Un autre, plus petit que le premier, mais plus trapu, dit :

— « Peut-être le curé ne savait-il pas ce qu'il faisait ? »

Le grand virevolta vers le trapu.

— « Ce n'est pas un prêtre. Si vous étiez de notre religion, vous le sauriez, » dit-il d'un ton hargneux. « C'est un moine, un religieux, un frère lai, quelque chose comme ça. Mais ce n'est pas un prêtre ! »

— « Je suis un frère lai de l'ordre de Saint-Jaïre, » intervint frère John. Mon nom est frère John. »

— « Eh bien, frère John, » dit le grand type. « Peut-être avez-vous été cloîtré derrière ces murs pendant si longtemps à méditer que vous ne savez pas que vous nous trahissez, que vous nous enlevez le pain de la bouche. »

— « Je savais ce que je faisais, » déclara frère John. « En ne réparant pas l'autochef, j'enlevais le pain de la bouche de cet homme... » Il désigna le patron. « Et je privais aussi de nombreuses personnes de la chance d'échapper à ces affreuses prisons sans âme que sont les cafeterias. »

— « Ce capitaliste n'a qu'à nous payer ce que nous voulons et il pourra nourrir autant de gens qu'il en pourra servir, » grogna le grand.

— « Eh bien, » reprit frère John. « Le dégât est réparé. »

Le grand devint cramoisi et serra les poings.

— « Honte à vous, » s'écria frère John. « Vous voilà prêt à frapper un de vos frères en religion, et aussi un membre d'un saint ordre. Et pourtant, cet homme.... » (il montra le trapu) « qui est d'une autre religion, si toutefois il en a une, ne demande qu'à se montrer raisonnable. »

— « C'est un de ces satanés disciples de la Lumière Universelle, »

répliqua le grand type. « Toujours disposés à tenir compte du point de vue des autres, même à leur propre détriment. »

— « Vous devriez avoir d'autant plus honte, » dit frère John.

— « Je ne suis pas venu ici pour qu'on me couvre de honte, » rugit le grand type. « Je suis venu ici pour éliminer un sournois petit « jaune » qui se cache sous le froc. Honte plus encore à vous ! »

— « Et qu'avez-vous au juste l'intention de faire ? » demanda frère John. Il tremblait de tous ses membres, non de peur des coups, mais de crainte de perdre son sang-froid et d'attaquer le grand type. Trahissant ainsi ses propres principes. Sans parler des principes de l'ordre auquel il appartenait. Si l'on apprenait ça ! Que dirait-on ? Quelles mesures seraient prises ?

— « J'ai l'intention d'abord de vous jeter dehors, » dit le grand. « Et ensuite j'ai l'intention d'enlever ce transformateur que vous avez posé. »

— « Impossible ! » rugit le patron. « Ce qui est fait est fait. »

— « Une minute, » intervint frère John. « Inutile de vous bouleverser. Laissez-les enlever le transformateur. Vous pourrez le remettre en place vous-même et ils seront bien attrapés. »

De nouveau, le grand rougit. Les yeux lui sortaient de la tête. Il s'exclama :

— « C'est ce qu'on verra ! Si le piquet le voit faire une chose pareille, ou même essayer, nous lui tomberons dessus comme un ouragan. »

— « Vous n'y pourrez rien, » dit le patron souriant d'un air suffisant. « Allez-y. Enlevez le transformateur. Je vais rester ici pour voir comment vous vous y prenez, comme ça je saurai comment l'installer moi aussi. »

— « Il a raison, » intervint l'homme trapu. « S'il s'agit d'une réparation aussi simple, nous ne pouvons pas nous y opposer. »

— « Dis donc, toi, de quel côté es-tu ? », gronda le grand. « Serais-tu un « jaune » ? »

— « Non. Seulement, je veux rester dans la légalité, » rétorqua le trapu. « De toute façon, nous pouvons engager des piquets humains pour surveiller la place. »

— « Est-ce que tu as perdu la tête ? » s'écria le grand. « Tu sais bien que le Syndicat des Piquets Humains vient d'augmenter ses tarifs horaires et nous n'avons pas les moyens d'en engager. Or, nous ne sommes pas assez nombreux pour affecter des nôtres à la surveillance. De plus, ces satanés piquets veulent faire voter une loi pour interdire de piqueter si l'on ne fait pas partie d'un syndicat de piquets. Quel toupet ils ont, les gars ! »

Frère John sourit et hocha la tête en sifflotant.

— « Je vous préviens ! » cria le grand en montrant le poing au patron et à frère John. « Si vous réparez l'autochef, on vous bousillera votre restaurant. »

Le patron, dont le visage s'était empourpré, bondit soudain sur le grand et le renversa. Ils tombèrent tous les deux, étreints dans une lutte furieuse, sinon mortelle. Un autre membre de l'équipe donna une bourrade à frère John qui esquiva, et, plus prompts que sa pensée, ses réflexes jouèrent. Il lança son gauche pour arrêter le punch du sbire, et, le voyant découvert, le frappa fortement du droit dans le ventre.

Il se sentit envahi par une joie féroce. Avant d'avoir pu se remémorer ce qu'il devait faire, il agissait comme il n'aurait pas dû. Passé maître en karate, judo, savate, *akrantu et vispexwun*, aguerri par une centaine de rixes dans les bars ou les ruelles, il entra en action comme une mère lynx rendue furieuse à l'idée que ses petits sont en danger. Un revers du bord de la paume contre le cou, une estocade des doigts raidis dans les entrailles sensibles, un coup de talon bien placé dans le menton, un genou dans l'aine et un coude dans la gorge... et tous, sauf le grand, furent hors de combat. Se conformant au précepte biblique de laisser le meilleur pour la fin, frère John mit le grand hors service en l'arrachant au patron et en le travaillant avec les doigts, la paume, le genou, le pied et le coude. Le grand tomba comme un arbre attaqué par un millier de piverts.

Le patron se releva et fut stupéfait de voir frère John à genoux, les yeux clos, en train de prier.

— « Qu'y a-t-il ? Vous êtes blessé ? »

— « Pas physiquement, » dit frère John en se remettant debout. Il ne croyait pas aux longues prières quand elles étaient faites en privé. « Je suis navré parce que j'ai failli. »

— « Failli ? » s'écria le patron en jetant un coup d'œil circulaire aux individus inconscients ou gémissants. « L'un d'eux s'est-il enfui ? »

— « Non, » dit frère John. « Mais c'est moi qui devrais être par terre et non pas eux. J'ai perdu mon sang-froid et mon amour-propre. J'aurais dû les laisser me faire ce qu'ils voulaient, mais ne jamais lever le petit doigt. »

— « ... ! » s'exclama le patron. « Considérez la chose sous un autre angle. Vous avez empêché ces hommes de devenir des meurtriers. Croyez-moi, il aurait fallu qu'ils me tuent avant de démolir mon autochef. Non, vous leur avez rendu, et à moi aussi, un grand service. Quoique je ne sache pas ce qui va arriver quand ils retourneront au siège. Il y a des chances que cela barde. »

— « Cela se passe toujours ainsi, » commenta frère John. « Qu'allez-vous faire ? »

— « Ne dites pas ça, » répondit le patron. « La dernière fois que vous me l'avez demandé, nous avons eu une bagarre. Mais vous allez voir. Je vais tirer ces sbires dehors — vous pourrez me donner un coup de main — puis je fermerai la porte ; ensuite, bien que je déteste avoir quoi que ce soit à faire avec ces ventres de fer, j'appellerai les flics. Ils peuvent mettre un agent de faction ici pour empêcher les sbires de bombarder ou de démolir la boîte. Il y a ça de bon chez ces zombies, je le

reconnais, ils ne se laissent pas effrayer par les menaces ou l'influence. »

Frère John se mit en devoir d'aider le patron à évacuer les hommes du restaurant. Mais ils avaient à peine déposé les quatre sur le trottoir et fermé la porte qu'ils entendirent la sirène d'une voiture de police.

— « Il faut que je parte, » déclara frère John. « Je ne peux pas risquer de voir mon nom sur les registres de la police ou dans les journaux. Mes supérieurs désapprouveraient une publicité aussi fâcheuse. Et ce ne serait pas bon pour moi non plus, » ajouta-t-il en songeant à ses jours pré-chrétiens. Il était possible qu'on le renvoie à John-Hopkins, pour un nouveau séjour en observation.

— « Que vais-je dire aux flics ? » gémit le patron.

— « La vérité, » répondit frère John. « Dites toujours la vérité. Je suis désolé de vous avoir si mal servi. J'ai encore beaucoup à apprendre. Et j'ai toujours faim, » dit-il, mais il était douteux que le tenancier eût entendu la dernière phrase, car frère John courait dans son informe froc marron se mettre à l'abri d'un taillis dans le parc, comme un ours effrayé.

Une fois là, il s'arrêta. Non parce qu'il en avait l'intention, mais parce qu'il était tombé en plein pique-nique et que son pied avait dérapé sur un plat de pommes de terre en salade. Il s'affala la tête la première dans une assiettée d'œufs de poisson. Il y resta, à moitié étourdi, vaguement conscient de clameurs et d'éclats de rire autour de lui.

Quand il parvint à s'asseoir et à jeter un regard circulaire, il vit qu'il était entouré de six adolescents, garçons et filles. Heureusement pour lui, ils étaient de fort joyeuse humeur. S'ils avaient été mal lunés, ils auraient pu lui faire passer un mauvais quart d'heure, peut-être même le tuer. Ils avaient revêtu des uniformes de « putois », du nom qu'on leur donnait, et qu'ils se donnaient à eux-mêmes. C'étaient des tricots rayés blanc et noir avec des capuchons ajustés ; leurs jambes étaient peintes de raies verticales blanches et noires. Les yeux des filles étaient cerclés de peinture noire et ceux des garçons de demi-cercles semblables.

— « Visez le grand curé ! » s'écria l'un des garçons. Il tendit sa main aux ongles peints en rouge. « Quel as ! »

— « Un vrai as-sensas, » dit une des filles. Elle se pencha vers frère John et tira sur une petite ficelle qui pendait de son chandail. Ses seins jaillirent de son profond décolleté et dévisagèrent frère John de leurs yeux cerclés de bleu aux pupilles rouges. Les autres jeunes gens poussèrent des hurlements de joie et se jetèrent sur l'herbe en s'étouffant de rire.

Frère John détourna la tête. Il avait entendu parler de cette farce qu'affectionnaient les délinquettes : les faux seins qui sautent au nez du passant surpris comme un diable d'une boîte, mais il n'était pas très sûr que ceux-ci fussent faux.

La demoiselle les refourra dans son corsage outrageusement provocant. Elle sourit à frère John, et il se rendit compte qu'elle aurait été charmante si elle ne s'était pas maquillée de cette façon absurde.

— « Qu'est-ce qui t'atomise, Willy ? » lui demanda-t-elle.

Frère John se leva et, tout en s'essuyant le visage avec un mouchoir tiré de sa poche, il déclara :

— « Les flics sont à mes trousses. »

Il n'aurait rien pu trouver d'autre qui gagnât davantage leur sympathie.

— « Il se cavale devant les momies ? Quel as ! Un curé du tonnerre ! Tu parles, c'est un moine, pas un curé, espèce d'asymptote à zéro. »

Me voilà revenu parmi les miens. pensa frère John, et tout aussitôt s'éleva dans son esprit un farouche démenti. Non, ce ne sont pas les miens. Mes frères et sœurs, fils et filles, pécheurs, aussi, mais nous ne vivons plus la même vie. Je les comprends, je sais pourquoi et comment ils sont, mais je ne suis plus l'un d'eux. Je ne veux plus faire de mal à personne de propos délibéré.

— « Croche-toi, » dit la fille qui avait sorti sa poitrine, vraie ou fausse. « Je te trouverai un trou. »

Frère John interpréta qu'il devait lui donner la main et qu'elle le conduirait dans une cachette.

— « J'amène mon blair, » dit un garçon qui se distinguait des autres par sa haute taille et le rapprochement de ses yeux noirs.

— « Couru, » dit la fille, ce qui semblait signifier que le garçon pouvait venir.

Elle conduisit frère John hors du bosquet, le long d'un sentier plein de tours et détours. Ils traversèrent un autre bosquet où ils enjambèrent des couples à divers stades d'ébats amoureux, grimpèrent une colline artificielle, passèrent sous une cascade artificielle aussi, pour arriver dans un autre taillis. Frère John levait la tête de temps à autre. Une voiture de police patrouillait toujours en l'air, mais les agents ne l'avaient pas encore repéré. Brusquement. la fille l'entraîna au cœur d'un massif épais et s'assit au milieu des buissons. Le garçon s'inséra entre la fille et frère John et commença à boire à même le seau de bière qu'il avait emporté.

La fille tendit un sandwich à frère John qui le dévora. Son estomac grondait et sa bouche était pleine de salive. Quand il eut fini de manger, la fille lui donna le seau que le garçon venait de poser. Il but à grandes goulées. Le garçon lui arracha le récipient.

— « Ne chauffe pas, » dit-il, ce qui en traduction libre signifiait : ne fais pas le goinfre.

— « Quel numéro, » dit la fille. « De quoi que tu te supersones ? »

Frère John en déduisit qu'elle voulait savoir pourquoi il s'enfuyait. Il leur raconta qu'il était frère lai de l'ordre de Saint-Jaïre, c'est-à-dire un moine qui n'a pas encore prononcé de vœux. En fait, son année de pro-

bation s'achevait dans une semaine ; s'il désirait alors quitter le couvent, il était libre de le faire. Il n'avait même pas à prévenir ses supérieurs.

Il ne leur dit pas que, à son avis, cet ordre d'aller à Wildenwooly à l'époque même où devait finir son année avait été donné pour lui permettre de décider s'il voulait ou non rester au sein de l'ordre de Saint-Jaïre.

Il leur expliqua qu'il se ferait peut-être prêtre, mais qu'il se demandait s'il ne serait pas plus heureux en restant un simple frère. Bien sûr, il aurait pour lot toutes les basses tâches domestiques, mais il ne serait pas accablé par l'énorme responsabilité que comporte le rôle de prêtre.

D'autre part, encore qu'il n'en fît pas mention. il craignait l'humiliation de se voir refuser l'autorisation de devenir prêtre. Il n'était pas sûr d'en être jugé digne.

Le silence régnait, rompu seulement par les gargouillements bruyants du garçon qui s'abreuvait à même le seau. Frère John s'aperçut, en regardant à travers les buissons, qu'ils étaient près d'une barrière. Le long de cette barrière, il y avait un étroit sentier, puis un fossé profond. De l'autre côté du fossé, s'étalait une grande plate-forme rocheuse et, derrière, une caverne. Ce devait être la cage d'un animal, dont on avait reconstitué, à l'entour, l'habitat naturel.

Il chercha l'animal, mais sans le voir. C'est alors qu'il repéra une pancarte sur la barrière.

HOROWITZ
Oiseau carnivore géant de la planète Féral.
Très intelligent.
Nommé ainsi d'après Alexander HOROWITZ, qui l'a découvert.
Prière de ne pas l'exciter.
Zone surveillée.

La fille caressa du bout des doigts le menton de frère John. Puis elle se tourna vers le garçon, l'invitant d'un geste du pouce à s'en aller.

« Atomise-toi là-bas pour voir si j'y suis. »

Il plissa les yeux et dit :

— « Moi ? Tu veux te faire macchabiser ? »

— « J'ai encore jamais moine-moiné un moine, » déclara la fille, et elle rit, décochant de ses yeux bleus à frère John un regard dont il ne connaissait que trop bien la signification.

Il comprit que la fille faisait des jeux de mots. Moine-moiner, il s'en souvenait maintenant, était un mot extrêmement vulgaire qui avait remplacé un autre de même sens, jadis tabou.

— « Moine-moiner le moine ! » dit le garçon. « Que je me moine-moine moi-même si je ne jette pas le moine hors du pieu. »

Il se tourna vers frère John : « Va t'atomiser, barrique ! »

Soudain, un couteau apparut dans la main de la fille, et sa pointe fut sur la gorge du garçon.

— « Je vais t'en donner, du macchabage, » roucoula-t-elle.

— « Tu veux ? » s'exclama le garçon stupéfait, désignant frère John du pouce.

La fille hocha la tête.

— « Oui, bien sûr. C'est du vrai moine-moinage, comprends ? Atomise-toi plus vite que ça. Tu veux pas du macchabage ? »

Le garçon essaya de ramper à reculons pour lui échapper. Elle le suivit, le couteau toujours pointé sur sa gorge.

A ce moment, d'un coup sec de la main, frère John lui fit sauter le couteau des doigts. Tous les trois s'élancèrent pour le rattraper, et se cognèrent la tête. Frère John vit trente-six chandelles ; quand il eut récupéré, le garçon l'ayant saisi à la gorge essayait de l'étrangler. Frère John se défendit. Ses doigts raidis plongèrent dans l'estomac du garçon, lequel dit « ouille » et lâcha prise. La fille, couteau en main, bondit sur le garçon. Il se retourna, et d'un coup de poing à la mâchoire, l'étendit raide sur le gazon. Puis, avant que frère John ait pu réagir, il saisit celui-ci par son froc et le souleva en l'air, très haut.

Frère John fut catapulté par-dessus la barrière. Il tomba lourdement, roula sur lui-même, sentit le sol se dérober sous lui, comprit soudain qu'il allait choir dans le fossé, partit à la renverse, et... entendit une voix perçante crier :

— « Hé ! John, hé ! John ! Je suis là, John ! »

Quand il reprit ses sens, la même voix répétait : « Hé ! John. Je suis là ! »

Il était étendu sur le dos et apercevait un fragment du toit de la cité limité par les parois grises du fossé. Le ciel bleu de l'Arizona ne transparaissait plus à travers le toit dans tout son éclat. La nuit était tombée à l'extérieur et du toit émanait maintenant une clarté vive comme le jour, alimentée par l'énergie emmagasinée pendant la journée, et libérée au coucher du soleil.

Frère John gémit et voulut se mettre sur son séant pour vérifier l'état de ses os. Mais il fut incapable de bouger.

— « Sainte Mère de Dieu ! » murmura-t-il. « Je suis paralysé ! Que saint Jaïre me vienne en aide ! »

Pourtant, il n'était pas totalement paralysé. Il pouvait remuer bras et jambes, mais il avait l'impression que sa poitrine était écrasée contre la terre par un grand poids.

Il tourna la tête et faillit s'évanouir d'horreur. C'était bien un poids qui le maintenait. Un oiseau énorme...

Il était installé à côté de lui, sa gigantesque serre posée sur sa poitrine le clouait au sol. En voyant l'homme ouvrir les yeux, il se dressa sur une patte, sans bouger celle qui retenait prisonnier frère John.

— « Hé ! John ! » cria-t-il. « Je suis là, John ! »

— « Je te vois, » dit frère John, « voudrais-tu avoir l'obligeance de me laisser me lever ? »

Mais il ne s'attendait pas à avoir satisfaction car, visiblement, l'oiseau géant — si toutefois c'était un oiseau — ne parlait qu'à la manière d'un perroquet.

Il déplaça ses bras avec lenteur pour ne pas alarmer l'horowitz, car ce devait être lui. L'animal était capable de le fendre en deux d'un coup de patte à trois griffes, ou de son bec de la taille de celui d'un dinornis. Il avait dû sauter dans le fossé à sa suite ; avec quelles intentions, il l'ignorait.

Se bornant à remuer l'avant-bras, il se tâta la poitrine, qu'il avait nue probablement parce que le gros oiseau avait déchiré sa tunique ; il se demandait ce qu'il avait dessus.

Le cœur lui manqua : c'était un œuf.

Un petit œuf, guère plus gros qu'un œuf de poule. Comment une créature aussi énorme pouvait-elle pondre un œuf aussi minuscule, et pourquoi sur lui ? Il n'arrivait pas à le comprendre. Mais c'était un fait.

L'horowitz, voyant l'homme toucher l'œuf, hurla une protestation. Son bec puissant plongea vers le visage de frère John, qui ferma les paupières et aspira l'haleine pourrie de la bête carnivore, mais le bec ne le toucha pas et, au bout d'un instant, il rouvrit les yeux. Le bec était à quelques centimètres de sa figure, prêt à terminer son mouvement s'il abîmait l'œuf.

Frère John récita une prière plus longue que d'habitude, puis chercha un moyen de sortir de sa fâcheuse posture.

Sans succès. Il n'osait pas recourir à la force et, pour une des rares fois de son existence, son bagout ne pouvait lui servir de rien. Il tourna la tête vers le bord du fossé du côté où il était tombé, avec l'idée que quelqu'un avait pu remarquer sa chute. Mais il n'y avait personne. Et il ne tarda pas à comprendre pourquoi. Les gens qui s'étaient trouvés dans le parc devaient être partis déjeuner ou travailler et la seconde fournée n'était pas encore arrivée. Et il était fort possible que personne ne passe par-là avant longtemps. Frère John n'osait pas non plus crier de peur d'alarmer l'horowitz.

Il était contraint de rester immobile sur le dos jusqu'à ce que l'oiseau s'en aille. Si toutefois il avait l'intention de partir. Et ça n'en avait pas l'air. Il avait dû vouloir sauter dans le fossé pour pondre son œuf sur lui, et il était incapable de ressortir. Ce qui impliquait qu'il finirait par avoir faim.

— « Qui aurait cru, quand on m'a dit d'aller à Wildenwooly, que je risquais de périr dans le zoo municipal à mi-chemin seulement de la

sortie de la ville ? Etranges et merveilleuses sont les voies du Seigneur, » murmura-t-il.

Il resta immobile, à regarder le toit luminescent, l'énorme bec et les yeux rouges cerclés de noir de l'oiseau, et de temps à autre le haut du fossé avec l'espoir d'apercevoir un passant.

Au bout d'un moment, il sentit un chatouillement sous l'œuf. La sensation grandit de minute en minute, et il fut pris d'un désir fou de se gratter, fou parce qu'y céder c'était se condamner à mort.

— « Sainte Mère de Dieu ! » dit-il. « Si vous me torturez pour me faire repentir de mes péchés avant de mourir, vous y réussissez. Ou plutôt vous y réussiriez si je n'étais si absorbé par ce chatouillement. Je ne peux guère avoir la tête à mes affreux péchés avec cette satanée démangeaison qui n'en finit pas. Il faut que je me gratte ! Il le faut ! »

Mais il n'osa pas. C'eût été commettre un suicide, péché impardonnable puisque commis sans regret, et donc impensable. Impensable n'était peut-être pas le mot juste, puisqu'il y pensait. Quel était le terme adéquat : infaisable... ? Non, mais ça n'avait pas d'importance. Si seulement il pouvait se gratter !

Peu après, au bout de ce qui lui paraissait des heures mais ne devait pas faire plus de quinze minutes, la démangeaison cessa. La vie redevint supportable, sinon agréable.

C'est à cet instant précis que le garçon qui l'avait jeté dans le fossé se profila au-dessus de lui.

— « Fais durer ! » cria-t-il. « Je lance une corde ! »

Frère John vit le jeune homme attacher le bout d'une corde à la barrière, puis envoyer l'autre bout dans le fossé. Il se demanda si le garçon s'attendait qu'il vienne grimper à la corde en plantant là, allégrement, le gros oiseau. Il aurait voulu lui crier qu'il ne pouvait même pas se redresser, mais il craignait que sa voix n'effraie l'animal.

L'affaire se régla d'elle-même. A la seconde où la corde toucha le sol, l'horowitz abandonna l'homme et se précipita vers elle. Il la saisit dans ses deux petites mains et, prenant appui des pattes contre la paroi du fossé, il se hissa.

Frère John se releva en criant :

— « Ne le laisse pas sortir du fossé, fiston ! Il va te tuer ! »

Le garçon regardait fixement l'animal qui montait avec agilité. A l'instant où sa tête émergeait du fossé, le jeune homme se ressaisit. Il s'approcha de l'oiseau, lui donna un violent coup de pied sur le crâne. La bête poussa un cri, lâcha prise et tomba à la renverse. Arrivée au sol, elle roula sur elle-même et s'immobilisa, les yeux vitreux.

Frère John n'hésita pas. Il courut vers la corde et commença son ascension à toute vitesse. A mi-hauteur, il sentit la corde se raidir. Il baissa les yeux et aperçut l'horowitz qui, ranimé, le suivait en poussant des cris rauques, entremêlés d'apostrophes : « Hé ! John. Je suis là, John ! »

Frère John grimpa encore d'un mètre, puis, se cramponnant, martela du talon la tête encrêtée qui approchait. Atteint d'un solide coup de pied, l'animal lâcha de nouveau prise et retomba par terre. Le souffle coupé, il y resta assez longtemps pour que frère John réussisse à mettre la corde hors d'atteinte.

— « Il faut prévenir le personnel du zoo, » dit-il. « Sinon, la pauvre bête risque de mourir de faim. D'ailleurs, j'ai quelque chose qui appartient au zoo. »

— « Moi pas dac, » dit le garçon.

Frère John interpréta que l'autre n'avait pas compris.

« Tu as bien failli te faire macchabiser. »

— « L'oiseau ne faisait qu'obéir à son instinct, » répliqua frère John. « Il n'est pas comme toi et moi, il n'a pas son libre arbitre. »

— « Mince d'arbitre ! » dit le garçon. « Vise le tondu ! »

— « Tu veux dire, regarde l'œuf ? »

Frère John pencha la tête pour examiner l'étrange situation de l'œuf. Celui-ci n'était pas tombé quand il s'était levé ; il était resté fixé à a peau comme s'il avait été collé. Il tira dessus et la peau vint avec.

« De plus en plus curieux, » dit-il. « Peut-être l'oiseau secrète-t-il une glu quand il pond un œuf. Mais pourquoi ? »

Puis il se rappela sa bonne éducation et sa reconnaissance, et il ajouta :

« Je te remercie d'être venu à mon secours. Cependant, j'avoue que je suis surpris puisque... excuse-moi d'en parler... c'est toi qui m'as précipité là-dedans. »

— « Boussole détraquée, » déclara le garçon, voulant dire par-là qu'il avait perdu la tête. « Fichu en rogne à viser la gosse qui voulait moine-moiner. Bonne à rien, cette moine-moinerie-là. L'ai expédiée au dentiste. »

— « Démoli la mâchoire ? » questionna frère John.

— « Dac, » répliqua le garçon. « Y ai dit d'aller se faire ioniser. Me fait toujours des crosses. »

— « Tu as dit à la fille de s'en aller parce qu'elle t'attirait toujours des ennuis ? »

— « Dac. Macchabiser un zigue. Et moi j'irai me faire frire le lard. »

— « Tu veux dire que tu en viendrais à tuer quelqu'un et qu'on t'enverrait dans une institution où l'on réformerait ta personnalité ? Peut-être. Mais que tu sois revenu prouve qu'il y a de l'espoir. Je regrette de ne pas pouvoir te récompenser, mais je n'ai rien à te donner. »

Il se mit soudain à se gratter avec fureur, et il ajouta :

« A part cette moine-moinerie de poux que l'oiseau m'a passée avec son œuf. Ne puis-je vraiment rien pour toi ? »

Le garçon haussa les épaules d'un geste désabusé.

— « Tourne le manège. Tu vas à Wildenwooly ? »

Frère John inclina la tête. Le jeune homme leva les yeux vers le toit luminescent.

— « Bye-bye. Peut-être que j'irai un jour aussi. Jamais rien de neuf dans la Fourmilière. C'est autre chose dans l'espace. »

— « Oui, quitter la Terre pour une planète frontière fera peut-être de toi un homme nouveau, » dit frère John. « Et tu pourras apprendre aussi à parler vraiment ta langue natale. Eh bien, Dieu te bénisse, mon garçon. Il faut que je parte et si tu arrives à Wildenwooly avant moi, dis-leur que je fais de mon mieux pour y venir. Sainte Marie. ce n'est qu'à quelques kilomètres, affirmait le frère Francis ! »

Il s'éloigna. Derrière lui montait une plainte rauque :

— « Hé ! John ! Me voilà, John ! Ton vieux copain. John ! »

Il frissonna, se signa et poursuivit son chemin. Mais oublier le monstre du fossé lui était impossible. La vermine qui grouillait maintenant sous sa tunique et le rendait presque fou l'en empêchait. Tout comme l'œuf fixé sur sa poitrine.

C'est cette combinaison des deux qui le poussa à chercher un coin isolé au bord de la lagune pour se baigner. Il nourrissait l'espoir de noyer les poux aviaires et de dissoudre l'enduit qui faisait adhérer l'œuf si solidement à sa peau. Mais trouver un endroit où passer inaperçu n'était guère commode. Libérée des embrayeurs, la première équipe se déversait dans le parc, faisait le veau sur le sable ou nageait. Frère John s'efforça au maximum de détourner les yeux en passant au milieu des corps nus. Mais il était impossible de ne pas voir les femmes couchées sur la plage ou courant devant lui. Au bout d'un instant, il renonça. Somme toute, se dit-il, il avait eu l'habitude depuis son enfance de les voir déshabillées sur la plage ou chez lui, avant d'entrer dans l'ordre de Saint-Jaïre. Et toutes les fulminations de l'Eglise n'avaient pas plus empêché les fidèles de se plier à la coutume qu'elles n'étaient parvenues, dans les siècles précédents, à supprimer les bains en costume ultra-réduit. L'Eglise avait cessé depuis longtemps de protester contre la baignade publique nue, mais elle lançait encore ses foudres contre quiconque apparaissait nu dans les rues. Ce qui ne pouvait toutefois faire préjuger son attitude à cet égard dans vingt ans d'ici. De temps à autre, un nudiste s'aventurait dans la rue ou les marchés et était arrêté pour outrage public à la pudeur, de même que les femmes en short ou en costume de bain en dehors des plages étaient arrêtées dans la première partie du... XXe siècle ? Les laïcs pouvaient aller nus dans les baignades publiques, mais non le clergé En fait, il était même interdit à ses membres de pénétrer en pareils lieux. Et lui, frère John, désobéissait aux règles de son ordre, pour ne pas parler de l'Eglise même, en étant là.

Mais la nécessité pousse parfois à enfreindre des règlements et la féroce morsure des poux exigeait qu'il s'en débarrassât sur-le-champ s'il ne voulait pas se donner en spectacle.

Frère John dut parcourir la moitié du rivage de la lagune avant de

découvrir ce qu'il cherchait. C'était un haut talus que voilait un écran de buissons. Il se fraya un chemin à travers le feuillage et faillit mettre le pied sur un couple qui se croyait probablement seul dans le Jardin d'Eden. Il l'enjamba et poursuivit sa route jusqu'à ce que le couple fût hors de vue, encore que les bruits émis par le duo lui parvinssent toujours.

Sans lanterner, il se dépouilla de sa tunique et se laissa glisser le long de la haute berge boueuse jusqu'à l'eau. Il frissonna quand l'eau relativement froide le toucha, mais, au bout d'un moment, il se sentit tout à fait bien. Se rappelant la fable du renard qui chasse ses puces, il s'immergea lentement. Il espérait que les insectes escaladeraient son corps à mesure que l'eau monterait et que, lorsqu'il plongerait la tête, ils devraient se débrouiller seuls.

Sa tête pénétra sous l'eau et il retint son souffle en comptant cent quatre-vingts secondes. Puis il émergea jusqu'au menton. Il ne trouva pas la collection d'insectes flottant sous son nez qu'il s'attendait à voir. Mais les poux devaient être partis, car il ne sentait plus leurs morsures.

Puis il essaya d'écarter l'œuf pour que l'eau amolisse l'enduit. Mais sans succès.

« C'est comme s'il avait pris racine dans ma peau, » se dit-il.

Ses pupilles se dilatèrent et il blêmit : « Par Saint-Jaïre ! C'est peut-être ce qui s'est passé ! »

Il se contraignit à dominer la panique qui l'assaillait et à réfléchir, sinon calmement, du moins de façon cohérente. Peut-être l'horowitz avait-il une méthode de ponte analogue à celle de la guêpe. Guidé par l'instinct, il recherchait un cadavre ou même une créature vivante pour y déposer son œuf. Et de l'œuf partaient de petites vrilles de chair qui se fixaient dans les canaux sanguins de son hôte. Par ces racines, l'œuf obtenait la nourriture nécessaire pour grossir et se transformer en embryon. L'horowitz avait peut-être dans la chaîne de l'évolution la place d'une créature placentaire, avec cette différence que son embryon se développait à *l'extérieur* du corps de l'hôte et non à *l'intérieur*....

Frère John ne se sentait guère enclin à envisager les choses d'un point de vue strictement zoologique et biologique. Cette chose attachée à son corps était une monstrueuse sangsue se gorgeant de son sang.

Il ne risquait pas obligatoirement une issue fatale. Et il pouvait tuer maintenant l'œuf, avec probablement comme conséquence la dissolution des racines.

Mais l'angle moral restait à considérer. L'œuf n'était pas un bien dont il pouvait disposer à sa volonté. L'œuf appartenait au zoo.

Frère John refréna son désir d'arracher la chose par ses radicelles et de la jeter aussi loin que possible. Il devait la rapporter à la direction du zoo. Même si cela réclamait beaucoup de temps pour expli-

quer comment et pourquoi il s'était trouvé en position telle qu'un œuf avait pu être pondu sur lui.

Il regrimpa en haut du talus. Et s'immobilisa, atterré. Sa tunique avait disparu.

Frère John s'était toujours cru une âme forte. Mais des larmes dévalèrent le long de ses joues et il gémit :

— « De pis en pis ! Chaque pas que je fais dans la direction de Wildenwooly me ramène à deux pas en arrière ! Comment vais-je me tirer de ce pétrin ? »

Il leva les yeux au ciel. Qui n'était pas un ciel, mais rien qu'un flot de clarté tombant d'un toit fait de la main de l'homme. De la lumière, mais pas de révélation.

Il se remémora la devise de l'ordre de Saint-Jaïre. *Agis comme il l'aurait fait.*

« Oui, mais jamais il ne s'est trouvé en pareille situation ! » commenta-t-il à haute voix.

Toutefois, songea-t-il, l'étude de la vie de saint Jaïre démontrait qu'il avait toujours choisi entre deux maux le moindre, à moins que ce choix n'eût entraîné le risque de tomber sur un mal pire encore que celui qui avait été évité. Auquel cas, si l'on était obligé de choisir, on prenait le pire.

« John, » se dit-il, « tu n'es pas un philosophe. Tu es un homme d'action, si mal inspirée que puisse se révéler cette action. Tu n'es jamais sorti d'affaire en réfléchissant. Ce qui est peut-être la raison du pétrin où tu es en cet instant plongé. Mais tu t'es toujours fié à ton instinct pour te débrouiller. Donc agis ! »

La première chose à faire était de se vêtir. Il pouvait rester nu pour parcourir la plage à la recherche de celui qui avait dérobé ses habits. Mais il y avait peu de chances, à son avis, pour que le voleur, ou le mauvais plaisant, fût visible. Et il n'avait rien pour cacher l'œuf sur sa poitrine. Ce qui soulèverait une intense curiosité et des ennuis certains pour lui avant qu'il fût allé bien loin. On appellerait peut-être la police, il irait en prison. Et il serait obligé de s'expliquer non seulement devant les autorités séculières, mais aussi devant son supérieur.

Non. Il devait trouver des vêtements. Puis de l'argent pour téléphoner au directeur du zoo et se débarrasser de l'œuf. Et aussi la somme nécessaire pour le trajet jusquà Wildenwooly.

Il rentra avec précaution sous les bosquets. L'homme et la femme sur lesquels il avait buté étaient toujours là, mais ils semblaient maintenant endormis dans les bras l'un de l'autre. Marmottant entre ses dents : « Rien qu'un emprunt ; je m'arrangerai pour vous les renvoyer, » il tendit le bras et décrocha du buisson où ils étaient pendus les habits de l'homme. Puis il battit en retraite vers la berge et les enfila.

Expérience qui lui fut désagréable pour plusieurs raisons. Primo, il donnait à la police une nouvelle raison de s'intéresser à lui. Secundo, quand l'homme s'éveillerait, il se retrouverait dans la pénible position de

frère John pour quitter la plage et rentrer chez lui sans vêtements, encore qu'il lui fût possible d'envoyer la femme en chercher. Tertio, le kilt bouffant qu'il endossait était couvert de cercles jaune moutarde et de pois roses, ce qui était en soi un crime contre l'esthétique. De plus, quarto, ce kilt était sale et puant. Enfin, quinto, le plastron qu'il mit sur sa poitrine était bleu électrique, avec des sequins de cristal.

« Quel goût atroce, » dit frère John en frissonnant. Il se rendait compte à quel point il était ridicule.

« C'est mieux que d'avoir un œuf qui vous pend de la poitrine, » déclara-t-il, néanmoins, et il traversa le parc en direction de la cité.

Il avait l'intention d'entrer dans la première cabine téléphonique publique pour trouver l'adresse du directeur du zoo. Puis il se rendrait à pied chez ce directeur et lui parlerait de l'œuf. Ce qui se passerait alors, se dit-il, dépendrait de Dieu et de la vivacité (?) d'esprit de frère John. Mais il devait aussi s'arranger pour rendre les vêtements volés (empruntés) à leur propriétaire avec quelque dédommagement.

Frère John avançait d'un bon pas vers l'extrémité du parc. Il ne se retournait pas pour regarder derrière lui en passant au milieu des corps blancs aux jambes multicolores des gens étalés au soleil. Mais il ressentait ce qu'il n'avait pas éprouvé depuis longtemps, l'espèce de picotement mi-terrifiant mi-enthousiasmant que fait naître l'appréhension d'entendre d'un moment à l'autre le cri « Au voleur ! » qui le ferait s'enfuir à toutes jambes devant la meute.

Cela ne risquait guère de se produire. L'homme était trop profondément endormi...

— « Au voleur ! » résonna la clameur.

Automatiquement, frère John hâta le pas, mais ne se mit pas encore à courir. Au lieu de cela, il gesticula dans la direction d'un homme qui par une heureuse coïncidence s'éloignait en courant de ceux qui se trouvaient près de lui.

— « Le voilà ! » hurla-t-il. Et la foule déferla autour de lui lancée sur les traces de l'innocent qui fuyait comme tout homme qui se voit poursuivi. Par malheur, la foule qui entourait frère John se heurta à la foule qui escortait l'homme courant après frère John et les habits volés. Quelqu'un poussa quelqu'un d'autre et en deux secondes une bagarre générale se déchaîna dans cette partie du parc.

Un sifflet d'agent retentit ; des hommes s'abattirent sur l'agent et l'être de métal succomba sous le poids. Frère John décida le moment venu de prendre ses jambes à son cou.

Il atteignit la lisière du parc et galopa le long d'une allée formée par les barrières entourant les jardinets des résidences privées. C'était un labyrinthe tarabiscoté dans lequel il pouvait aisément semer des poursuivants à pied. Mais une voiture de police se hâtait en l'air vers la bagarre du parc, aussi frère John bondit-il de l'autre côté d'une barrière avec l'agilité d'un chat en dépit de son tour de taille de barrique.

Il atterrit en souplesse et s'accroupit, pressé contre la barrière, pour qu'on ne puisse l'apercevoir d'en haut.

Les pas d'un homme courant dans l'allée résonnèrent, puis s'éteignirent dans le lointain. Frère John sourit, puis le sourire se figea : un grondement guttural se faisait entendre derrière lui.

Il tourna la tête lentement. Il se trouvait dans le jardin d'une maison typique. La barrière cernait une petite pelouse au centre de laquelle s'élevait un patio couvert. Le patio contenait une table, quelques chaises, une chaise-longue et l'entrée de la maison proprement dite située sous terre. Il n'y avait pas d'être humain à l'horizon, mais en revanche il y avait un chien : un énorme Doberman-Pinscher, prêt à l'attaque.

Frère John repassa par-dessus la barrière de telle justesse qu'il sentit les mâchoires du chien claquer au ras de l'ourlet de son kilt. Et il repartit ventre à terre.

Mais au bout de cent mètres de course folle, il regarda derrière lui pour s'assurer que le chien n'avait pas escaladé la barrière à sa suite et il reprit une allure de marche cadencée. Il vit une cabine publique et obliqua vers elle. Avant qu'il en eût atteint le seuil, un homme s'approcha et le saisit par le coude.

— « Veux vous parler, » dit-il. « Moi je peux résoudre tous vos problèmes en un micro. »

Frère John examina attentivement l'individu. Il était petit, maigre, avec une longue plume. Ce qui dénotait un homme de classe inférieugnes de coiffeur, avec des rayures blanches et rouges, son kilt et son plastron étaient parsemés de diamants en toc et il portait un tricorne avec une longue plume. Ce qui dénotait un homme de classe inférieure ; la cloison nasale en plastique fichée dans son nez le dénonçait immédiatement comme étant un escarpe de bas étage.

— « Moi, j'ai des antennes, » reprit l'homme, jetant des coups d'œil à la ronde et tournant la tête de tous côtés comme un rouge-gorge redoutant qu'un chat lui saute dessus. « Entendu parler de vous aussitôt que votre tunique a disparu. Entendu parler de l'œuf aussi. C'est à cause de ça que je voulais vous voir. Vous me vendez l'œuf ; je le vends à un riche type de Phoenix. Lui toqué, comprenez ? Il mange, heu, des friandises rares, ça le fait carburer. Y a très longtemps qu'y n'a pas tâté de c't œuf d'horowitz. Dac ? »

— « Dac, » répliqua frère John. « Vous voulez dire qu'un citoyen fortuné de Phoenix paie de gros prix pour des aliments difficiles à trouver, de même que les Chinois de l'ancien temps donnaient des sommes élevées pour des œufs prétendus vieux de milliers d'années ? »

— « Dac. J'sais que vous avez besoin d'un billet pour Wildenwooly. Peux trouver ça. »

— « Je suis tenté, mon ami, » dit frère John. « Vous résoudriez mes difficultés temporelles. »

— « Oui ? Bouzi-bouzi. Le chiendent, c'est qu'il faut d'abord aller à Phoenix. On détachera l'œuf là-bas, sans bouzi-bouzi. »

— « Vous me tentez, mon ami, » déclara frère John. « Mais je me rappelle fort opportunément que j'aurai aussi d'éternelles difficultés si je passe ce marché avec vous. En outre, cet œuf si tendrement agrippé à ma poitrine n'est pas ma propriété. Il appartient au zoo. »

L'homme plissa les paupières.

— « Pas de bouzi-bouzi. Venez tout de même. »

Il tira un sifflet de sa poche de kilt et l'emboucha. Aucun son ne retentit, mais trois hommes apparurent au coin d'une taverne. Tous trois étaient armés de carabines à air comprimé, contenant sans doute des fléchettes dont la pointe avait été trempée dans un paralysant.

Frère John fit un bond de crotale qui se déchaîne. Le petit homme à face de rat émit un gargouillis terrifié et sa main glissa vers sa poche. Mais frère John l'assomma d'un tranchant de paume et le plaqua devant lui. Deux flèches firent mouche avec un bruit mou dans son corps flasque. Le tenant en l'air devant lui, frère John courut vers les trois bandits. Une autre flèche s'enfonça dans la chair de son bouclier et frère John s'abattit sur eux. Ou eux sur lui ; c'était difficile à déterminer. Il tombait, se relevait ; les carabines sifflaient et manquaient leur cible ; un des assaillants poussa un cri quand il se sentit enfléché ; un autre se plia en deux quand des doigts d'acier s'enfoncèrent dans son ventre mollet ; puis la crosse d'une arme frappa frère John à la tempe.

Chandelles... obscurité.

Quand il reprit connaissance, il était étendu sur un divan dans une pièce inconnue. Et un homme inconnu le regardait.

— « Je proteste contre cet abus tyrannique commis envers un de vos frères en humanité, » déclara frère John. « Si vous croyez que cela va se passer comme ça, vous vous trompez. J'étais autrefois John Carmody, le seul homme qui ait jamais réussi à échapper au célèbre détective Leonardi. Je vous pourchasserai jusqu'à ce que je vous attrape et je... vous livrerai aux autorités, » acheva-t-il avec modération.

L'inconnu sourit et dit :

— « Je ne suis pas ce que vous pensez, frère John. Les brigands qui essayaient de vous kidnapper ont été capturés par une voiture de police aussitôt après que vous avez perdu conscience. Ils ont reçu une injection et ils ont fait des aveux complets. Et vous avez été piqué vous aussi. Nous connaissons toute l'histoire. Vraiment extraordinaire — et j'en ai pourtant entendu pas mal qui valaient leur pesant d'étrangeté. »

Frère John s'assit. La tête lui tournait. L'autre reprit :

— « Ne vous fatiguez pas. Permettez-moi de me présenter. Je suis John Richards, le directeur du zoo. »

Frère John se tâta la poitrine. L'œuf était toujours là.

— « Attendez ! L'horowitz a un don d'imitation comme le perroquet Si je devine bien, c'est vous qui lui avez appris à vous appeler par votre nom : John ? Dac ? Je veux dire, c'est juste ? »

— « C'est juste, » répliqua John Richards. « Ei si cela peut vous consoler, je suis en mesure d'offrir une solution à votre problème. »

— « La dernière fois que j'ai entendu cela, j'ai failli être kidnappé, » dit frère John. Mais il sourit. « Bon. Quelle est cette solution ? »

— « Simplement ceci. Nous attendions depuis longtemps la ponte de l'horowitz ; nous avions même à cet effet un hôte tout prêt. Votre venue a tout bouleversé. Mais elle ne ruinera peut-être pas nos projets. Si vous acceptiez de signer un contrat pour vous rendre à Féral, la planète natale de l'horowitz, et vous faire mettre en observation jusqu'à ce que l'œuf soit complètement développé, alors... »

— « Vous me donnez de l'espoir, Mr. Richards. Toutefois il y a quelque chose dans votre ton que je n'aime pas. Qu'est-ce que cela cache ? Surtout, combien de temps cela demandera-t-il ? »

— « Nous, c'est-à-dire le Groupe de Recherches sur Féral, nous voudrions que vous vous installiez sur la planète au milieu des horowitz jusqu'à... »

— « Vivre au milieu d'eux ? Comment ça ? Ils me tueront ! »

— « Pas du tout. Ils ne tuent l'hôte que lorsque l'embryon est... hum... éclos. Mais nous interviendrons juste avant. Vous serez sous une surveillance continuelle. Je n'essaierai pas de vous faire croire que cela ne comporte aucun danger. Mais si vous acceptez, vous rendrez à la science un service signalé. Vous pouvez nous donner un aperçu du processus beaucoup plus détaillé, et personnel, que celui que nous obtiendrions par observation télescopique.

» Et à la fin de votre mission, frère John, nous vous garantissons de vous transporter immédiatement à Wildenwooly. Nous assurerons en outre une substantielle contribution à votre ordre là-bas. »

— « Combien de temps faut-il compter avant que j'arrive à Wildenwooly ? »

— « Quatre mois environ. »

Frère John ferma les yeux. Richards n'aurait pas su dire s'il priait ou réfléchissait. Probablement les deux à la fois, conclut-il.

Puis frère John releva les paupières et sourit :

— « Si je m'embauche sur terre, je devrai travailler deux ans pour payer le billet. Je suis peut-être capable de faire quelque chose d'autre, mais sur le moment, je ne vois pas quoi. D'autre part, étant donné le curieux enchaînement des événements, je pense que j'ai été *conduit* dans ce fossé et de là entre vos mains. Tout au moins, il me plaît de le croire.

» J'irai à Féral pour quatre mois. Le meilleur itinéraire n'est pas nécessairement le plus rectiligne. Les détours conduisent au succès. »

Frère John était assis dans la salle d'attente du spatioport, méditant et aussi rendant grâce à Dieu que le froc vague de son ordre cachât l'œuf attaché à sa poitrine. Dans quelques minutes, une cloche

allait retentir et le moment serait venu d'embarquer sur le *Rousehound*.

Un homme entra, déposa son sac de voyage par terre et s'assit à côté de lui. Le nouveau venu se trémoussait en jetant de temps à autre un coup d'œil vers son voisin. Frère John souriait chaque fois que leurs regards se croisaient et se taisait. Il commençait à comprendre la valeur du silence. Finalement l'homme demanda :

— « Vous partez pour la frontière, mon père ? »

— « Appelez-moi frère, » répliqua frère John, « je ne suis pas prêtre mais frère lai. Oui, je vais à la frontière. A Wildenwooly. »

— « Wildenwooly ? Moi aussi ! Dieu merci, je quitte la Terre ! Quel séjour morne et banal ! Il ne se produit jamais rien d'intéressant. Toujours la même chose vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Tandis que sur Wildenwooly ! Voilà la planète qu'il faut à un gars aventureux qui a le sang vif et aime la liberté ! A ce qu'on m'a dit, on ne peut pas y faire un kilomètre sans qu'il vous arrive plus de choses étranges et merveilleuses qu'en toute une vie sur ce terne globe ! »

— « Hein ? Bonté divine ! » s'exclama frère John.

L'homme dévisagea le moine et s'écarta. Il ne comprenait pas pourquoi la figure de frère John était devenue cramoisie ni pourquoi son poing s'était crispé, comme pour le frapper...

Traduit par Arlette Rosenblum.
Titre original : A few miles.

Vous pourrez lire le mois prochain « Prométhée », *récit où Philip José Farmer nous raconte, de façon imprévisible, la couvaison et... l'éclosion de l'œuf d'horowitz attaché à la poitrine de l'infortuné frère John !*

ARTHUR C. CLARKE

Dans la comète

Arthur C. Clarke, dont aucun livre n'avait plus été publié en France depuis « Les enfants d'Icare », *est de nouveau à l'ordre du jour. Un important roman de lui :* « S. O. S. Lune », *vient de paraître dans son texte intégral — en deux tomes — aux éditions du Fleuve Noir (qu'il faut féliciter de cette initiative). D'autre part, l'ouvrage qui est peut-être son chef-d'œuvre :* « La cité et les astres », *est annoncé incessamment par le Rayon Fantastique. Tous les amateurs français de ce maître anglais de la science-fiction ne pourront que se réjouir de cette double conjoncture.*



– « JE ne sais pas pourquoi je fais cet enregistrement, » énonça George Takeo Pickett avec lenteur dans le microphone en suspension devant lui. « Il n'y a aucune chance pour que quelqu'un l'entende jamais. La comète ne nous ramènera vers la Terre que dans quelque deux millions d'années, paraît-il, quand elle amorcera sa nouvelle révolution autour du soleil. Je me demande si la race humaine existera encore à cette époque-là et si la comète donnera à nos descendants le même spectacle grandiose qu'à nous. Peut-être organiseront-ils une expédition, comme nous, pour voir ce qu'il y a à découvrir. Et ils nous trouveront...

» Car la fusée sera toujours en excellente condition, même après tant de siècles. Il y aura du carburant dans les réservoirs, peut-être même de l'air en quantité, car ce sont nos provisions alimentaires qui s'épuiseront les premières et nous mourrons de faim avant de suffoquer. Mais je crois que nous n'attendrons pas jusque-là ; ouvrir le sas nous permettra d'en finir plus vite.

» Quand j'étais petit, j'ai lu un livre sur une exploration polaire qui s'intitulait « *Hivernage parmi les glaces* ». En bien, c'est ce qui nous attend maintenant. Il y a de la glace tout autour de nous, qui flotte en énormes masses poreuses. Notre *Challenger* est environné d'icebergs qui se déplacent les uns autour des autres avec une telle lenteur qu'il faut plusieurs minutes d'observation pour être certain qu'ils ont bougé. Mais aucune expédition à l'un ou l'autre pôle de la Terre n'a eu à affronter pareil hiver. Pendant la plupart de ces deux millions d'années, la température descendra à 450°

au-dessous de zéro. Nous serons si éloignés du soleil qu'il ne nous enverra pas plus de chaleur que les étoiles. Et qui a jamais pu se chauffer les mains aux rayons de Sirius par une froide nuit d'hiver ? »

L'image absurde qui venait de traverser son esprit lui ôta toute énergie. Le souvenir de paysages enneigés sous le clair de lune, de carillons de Noël résonnant à travers un pays déjà éloigné de 80 millions de kilomètres lui serra la gorge. Il fondit en larmes comme un enfant, son empire sur lui-même sapé par l'évocation de toutes les beautés familières et négligées de cette Terre à jamais perdue pour lui.

Et tout avait si bien commencé, dans un tel souffle exaltant d'aventure. Il se rappelait (n'y avait-il donc que six mois de cela ?) la toute première fois où il était sorti voir la Comète, peu après que le jeune Jimmy Randall, âgé de dix-huit ans, l'ayant découverte dans le télescope qu'il s'était fabriqué lui-même, eut envoyé son fameux télégramme à l'observatoire du mont Stromlo. A cette époque, elle n'était encore qu'un léger brouillard qui progressait au milieu de la constellation d'Eridanus, juste au sud de l'Equateur. Elle était toujours très loin derrière Mars, glissant sur une orbite distendue à l'infini en direction du soleil. La dernière fois qu'elle avait brillé dans les cieux terrestres, il n'y avait pas eu d'hommes pour la contempler et qui sait s'il y en aurait pour l'admirer de nouveau quand elle réapparaîtrait... L'espèce humaine voyait la comète de Randall pour la première et peut-être la dernière fois.

En approchant du soleil, elle avait grossi, projetant des jets de vapeur et de gaz, dont le moindre valait cent terres. Comme un gigantesque pennon flottant dans quelque brise cosmique, la queue de la Comète atteignait déjà 64 millions de kilomètres quand elle fila le long de l'orbite de Mars. C'est alors que les astronomes ont compris que ce serait le spectacle céleste le plus grandiose de tous les temps ; les prestiges déployés jadis en 1986 par la Comète de Halley ne seraient rien en comparaison. Et c'est à ce moment-là que les dirigeants de la Décade Internationale d'Astrophysique décidèrent de lancer le vaisseau spatial d'observation *Challenger* à sa poursuite, s'il pouvait être prêt à temps ; car c'était une occasion qui ne se représenterait pas avant un millier d'années.

Pendant des semaines, dans les heures qui précédaient l'aube, la Comète s'étira à travers ciel comme une autre Voie Lactée, infiniment plus brillante. A mesure qu'elle approchait du soleil et en éprouvait de nouveau les ardeurs qu'elle avait connues au temps où le pas des mammouths ébranlait la Terre, elle manifestait un regain constant d'activité. De son noyau jaillissaient des gouttes de gaz lumineux, se déployant en vastes éventails qui tournaient comme de lents projecteurs au milieu des étoiles. Sa queue, longue maintenant de 160 millions de kilomètres, se divisait en un entrelacs complexe de rubans et de banderoles dont le dessin changeait complètement dans le cours d'une nuit. Ils s'éloignaient toujours du soleil, comme s'ils étaient chassés vers les étoiles par un vent puissant né au cœur même du système solaire.

Quand il avait été désigné pour partir dans le *Challenger*, George

Pickett avait à peine osé croire à sa chance. Aucun journaliste n'en avait eu de pareille depuis William Laurence et la Bombe atomique. Le fait qu'il avait un diplôme de sciences, était célibataire, possédait une santé excellente, pesait moins de soixante kilos et n'avait pas d'appendice, tout cela avait joué aussi en sa faveur, évidemment, mais bien d'autres devaient posséder les mêmes qualifications ; en tout cas, leur envie se changerait bientôt en soulagement.

Comme l'allocation de salaire parcimonieuse du *Challenger* ne lui permettait pas de partir comme simple journaliste, Pickett avait été obligé d'accepter aussi le rôle de second. Autrement dit, il avait pour tâche de tenir le livre de bord, de servir de secrétaire au capitaine, de surveiller la répartition des vivres et autres approvisionnements, d'en tenir la comptabilité. C'était donc fort heureux, pensait-il souvent, que, dans l'univers sans pesanteur de l'espace, trois heures de sommeil sur vingt-quatre fussent suffisantes.

Accomplir séparément ses deux tâches lui avait demandé beaucoup de tact. Quand il n'était pas occupé à écrire dans son bureau grand comme un placard ou à vérifier les milliers d'articles entassés dans la Réserve, il vagabondait dans la fusée, son magnétophone sous le bras. Il avait pris soin d'interviewer, à un moment ou l'autre, sans en omettre un seul, les vingt ingénieurs ou chercheurs scientifiques qui dirigeaient le *Challenger*. Les enregistrements n'avaient pas tous été transmis par radio à la Terre ; il y en avait eu de trop techniques, de trop balbutiants et d'autres au défaut contraire. Mais du moins n'avait-il pas fait de favoritisme et, à sa connaissance, il n'avait marché sur les pieds de personne. Non pas que cela eût quelque importance maintenant.

Il se demanda comment le Dr. Martens prenait les choses ; l'astronome avait été l'un de ses sujets de reportage les plus difficiles, encore que ce fût celui qui possédait les données les plus intéressantes. Obéissant à une soudaine impulsion, Pickett prit la plus ancienne des bandes où était enregistrée l'interview de Martens et l'inséra dans le magnétophone. Il savait que c'était une tentative de sa part pour échapper au présent en se réfugiant dans le passé, mais l'unique effet de cet éclair de lucidité fut de lui faire espérer que la tentative réussisse.

Il avait gardé un très vif souvenir de cette première interview, car le microphone dépourvu de poids, oscillant légèrement dans le courant d'air des ventilateurs, l'avait presque hypnotisé au point de le faire sombrer dans l'incohérence. A l'entendre, personne ne s'en serait douté : sa voix avait la même assurance professionnelle que de coutume.

Ils se trouvaient alors à trente-deux millions de kilomètres derrière la Comète, mais la rattrapaient rapidement, quand il avait coincé Martens dans le poste d'observation pour lui lancer sa première question :

— « Dr. Martens, quelle est la nature exacte de la Comète ? »

— « Oh ! c'est tout un mélange, » avait répliqué l'astronome, « et sa composition se modifie constamment à mesure que nous nous éloignons du

soleil. Mais la queue est constituée principalement d'ammoniaque, de méthane, d'acide carbonique, de vapeur d'eau, de cyanogène... »

— « Du cyanogène ? Est-ce que ce n'est pas un gaz toxique ? Que se passerait-il si la Terre entrait en contact avec ? »

— « Rien. Si spectaculaire qu'elle paraisse à nos yeux humains, la queue d'une comète n'est que du vide, finalement. Un volume de l'importance de la Terre contient à peu près autant de gaz qu'une boîte d'allumettes. »

— « Et pourtant cette quantité minime donne cette splendeur ! »

— « Tout comme le gaz rare d'une enseigne électrique et pour les mêmes raisons. La queue d'une comète est lumineuse parce que le soleil la bombarde de particules chargées d'électricité. C'est une réclame cosmique ; un de ces jours, j'en ai peur, les gens de la publicité vont s'aviser de ce moyen et parviendront à tracer des slogans dans le système solaire. »

— « Perspective déprimante... encore qu'il faille s'attendre, je pense, qu'on prétende que c'est une victoire de la science appliquée. Mais ne parlons plus de la queue ; dans combien de temps parviendrons-nous au cœur de la Comète... au noyau, je crois que c'est ainsi que vous l'appelez ? »

— « Comme chercher à rejoindre quelque chose en courant derrière demande toujours longtemps, nous ne pénétrerons dans le noyau que dans deux semaines. Nous allons plonger de plus en plus profondément dans la queue, prenant ainsi une coupe transversale de la Comète en la rattrapant. Mais bien que le noyau soit encore à trente-deux millions de kilomètres, nous avons déjà un certain nombre de renseignements sur lui. D'abord, il est extrêmement petit... moins de quatre-vingts kilomètres de diamètre. Et ce n'est même pas une masse solide, mais probablement plutôt un ensemble de milliers de petits corps en mouvement formant nuage. »

— « Est-ce que nous pourrons pénétrer dans le noyau ? »

— « Nous le saurons quand nous y arriverons. Il se peut que nous adoptions le parti de la prudence et que nous l'examinions au télescope en restant à une distance de quelques milliers de kilomètres. Mais en ce qui me concerne, je serais très déçu de ne pas aller dans le noyau même. Pas vous ? »

Pickett arrêta le magnétophone. Oui, Martens avait eu raison. Il aurait été désappointé, d'autant plus qu'il ne semblait y avoir aucun danger. Ce n'est d'ailleurs pas la Comète qui était à redouter. Le péril était venu de la fusée.

Ils avaient franchi l'un après l'autre les voiles de gaz immenses mais inconcevablement ténus que la comète de Randall projetait toujours dans sa fuite loin du soleil. Même maintenant qu'ils approchaient des régions les plus denses du noyau, c'était comme s'ils se trouvaient dans le vide parfait. Le brouillard lumineux qui s'étirait autour du *Challenger* depuis tant de millions de kilomètres obscurcissait à peine les étoiles ; mais droit devant, au centre même de la Comète, il y avait une tache brillante de lumière diffuse qui les attirait à la manière d'un feu follet.

Les turbulences électriques qui se déchaînaient autour d'eux avec une

violence toujours croissante avaient interrompu presque complètement leurs relations avec la Terre. Le principal émetteur de la fusée pouvait tout juste transmettre un message, mais, depuis ces quelques derniers jours, ils en avaient été réduits à envoyer l'indication en morse que tout allait bien. Quand ils s'écarteraient de la Comète pour rentrer, les communications normales reprendraient ; mais pour le moment, ils étaient presque aussi isolés que les explorateurs d'avant la découverte de la radio. Pickett en avait d'ailleurs éprouvé une certaine satisfaction ; cela lui donnait plus de temps pour accomplir son office de second. Quand bien même le *Challenger* fût en train de voler au cœur d'une comète, selon un cap qu'aucun capitaine n'avait imaginé avant le XX[e] siècle, il fallait que quelqu'un vérifiât les provisions et calculât ce qui restait en réserve.

Avec une prudence et une lenteur extrêmes, explorant avec son radar la sphère d'espace qui l'entourait, le *Challenger* se fraya une voie au centre de la Comète. Et là, elle s'immobilisa... au milieu de la glace.

Jadis, dans les années 1940, Whipple de Harvard avait deviné la vérité, mais cette vérité était difficile à croire même quand on en avait la preuve sous les yeux. Le noyau relativement minuscule de la Comète se composait d'un amas d'icebergs en mouvement dont les orbites s'entrecroisaient. Mais au contraire des icebergs qui dérivaient dans les mers polaires, ils n'étaient pas d'un blanc éclatant et ils n'étaient pas non plus composés d'eau. Ils avaient une teinte gris sale et étaient très poreux, comme de la neige à demi fondue. Et ils étaient grêlés de poches de méthane et d'ammoniaque gelé qui explosaient de temps à autre en gigantesques geysers de gaz quand ils absorbaient la chaleur solaire. Spectacle merveilleux que Pickett n'avait eu guère de temps pour admirer. Maintenant, il en avait beaucoup trop.

Il vérifiait comme de coutume les provisions du navire spatial quand le désastre lui apparut, sans qu'il se rendît tout de suite compte de ce qui se passait, d'ailleurs. Car l'état des vivres était on ne peut plus satisfaisant ; ils avaient des stocks amplement suffisants pour le retour vers la Terre. Il l'avait vu de ses propres yeux et n'avait plus qu'à confronter avec les chiffres enregistrés dans la section grosse comme une tête d'épingle que le cerveau électronique du navire spatial réservait à ces calculs.

Quand les premiers chiffres démentiels se formèrent sur l'écran, Pickett pensa qu'il s'était trompé de touche. Il effaça le résultat et fournit de nouveau ses données au calculateur électronique.

60 caisses de conserves de viande embarquées ; 17 consommées à ce jour ; reste : 99.999.943.

Il recommença, sans obtenir de meilleur résultat. Agacé, mais pas particulièrement alarmé, il partit à la recherche du Dr. Martens.

Il trouva l'astronome dans la Chambre de Torture — ainsi appelaient-ils le minuscule gymnase inséré entre les réserves techniques et la cloison du principal réservoir de carburant. Chaque membre de l'équipage devait s'y exercer une heure par jour, pour éviter que les muscles perdissent leur élasticité dans ce milieu sans pesanteur. Martens se battait avec un système de puissants ressorts, une expression de farouche détermination sur le

visage. Son expression s'assombrit encore lorsque Pickett lui expliqua ce qui se passait.

Quelques essais sur le principal tableau les convainquirent bientôt du pire.

— « Le calculateur est fou, » dit Martens. « Il est devenu même incapable d'additionner ou de soustraire. »

— « Mais cela doit pouvoir se réparer ! »

Martens secoua la tête. Il avait perdu son air habituel de fracassante assurance ; on aurait dit une poupée en baudruche qui commence à devenir poreuse, songea Pickett.

— « Même les constructeurs en seraient incapables. C'est une masse compacte de microcircuits aussi tassés qu'à l'intérieur du cerveau humain. La partie mémoire marche toujours, mais la section calculatrice est hors d'usage. Elle ne fait que mélanger les chiffres qu'on lui fournit. »

— « Et quelle conséquence cela entraîne-t-il pour nous ? »

— « La mort, » répliqua Martens sèchement. « Sans le calculateur électronique, nous sommes fichus. Il est impossible de calculer l'orbite permettant de retourner à la Terre. Il faudrait des semaines à une armée de mathématiciens pour l'établir. »

— « C'est ridicule ! La fusée est en parfait état, nous avons des vivres et du carburant en quantité... et vous me dites que nous allons tous périr simplement parce que nous sommes incapables de faire quelques additions. »

— « Quelques additions ! » riposta Martens avec un peu de son ancienne verve. « Un déroutement de l'importance nécessaire pour nous éloigner de la comète et nous mettre sur une orbite terrestre implique une centaine de milliers de calculs. Même le cerveau électronique a besoin de plusieurs minutes pour y parvenir. »

Pickett n'était pas mathématicien, mais il s'y connaissait assez en astronautique pour évaluer la situation. La fusée qui navigue à travers ciel subit l'influence de nombreux corps célestes. La principale force est la gravité du soleil qui maintient toutes les planètes strictement enchaînées sur leur orbite. Mais les planètes elles-mêmes exercent chacune une attraction sensible, bien que beaucoup plus faible. Faire entrer en ligne de compte ces attirances contradictoires — et surtout s'en servir pour atteindre au bon moment un but qui se trouve à des millions de kilomètres — représente un problème d'une fantastique complexité. Pickett comprenait le désespoir de Martens ; nul homme ne peut travailler sans les outils nécessaires à son métier et aucun autre métier ne requérait d'outils plus complexes.

Même après la communication du capitaine et la conférence qui rassembla d'urgence tout l'équipage pour étudier la situation, il avait fallu des heures avant que les faits prissent leur pleine réalité. La fin était encore éloignée de tant de mois que l'esprit avait du mal à l'envisager ; ils étaient condamnés à mort, mais l'exécution n'était que pour une date lointaine. Et la vue était toujours splendide...

Par-delà les brouillards lumineux qui les enveloppaient — et qui seraient

leur tombe céleste jusqu'à la fin des temps — ils apercevaient le grand fanal de Jupiter, plus brillant que toutes les étoiles. Certains d'entre eux vivraient peut-être encore, si les autres acceptaient de se sacrifier, quand la fusée passerait auprès du plus puissant des enfants du soleil. Valait-il la peine de vivre quelques semaines de plus, se demanda Pickett, pour voir de ses propres yeux ce que Galilée avait aperçu quatre cents ans auparavant dans son télescope rudimentaire — les satellites de Jupiter qui faisaient la navette comme des boules glissant sur un fil invisible ?

Des boules sur un fil. Cette image fit jaillir de son subconscient un souvenir d'enfance jusque-là oublié, qui devait lutter depuis des jours pour remonter à la surface. Et il s'imposait enfin à son esprit.

— « Non ! » s'exclama-t-il à haute voix. « C'est ridicule ! Ils me riront au nez ! »

Et alors ? protesta une voix intérieure. Tu n'as rien à perdre ; au pis cela donnera de l'occupation à tout le monde pendant que vivres et oxygène s'épuiseront. Le plus faible espoir vaut encore mieux que rien...

Il cessa de jouer avec les boutons du magnétophone ; son accès d'apitoiement sentimental était passé. Détachant les sangles élastiques qui le maintenaient sur son siège, il s'en fut dans la soute aux Réserves Techniques chercher les matériaux dont il avait besoin.



— « Si c'est une plaisanterie. je ne la trouve pas drôle, » déclara trois jours plus tard le Dr. Martens en jetant un coup d'œil dédaigneux au fragile assemblage de bois et de fil de fer que Pickett tenait à la main.

— « Je me doutais que c'est ce que vous diriez, » répliqua Pickett en réprimant son irritation. « Mais faites-moi la grâce de m'écouter un instant. Ma grand-mère était japonaise et, quand j'étais enfant, elle m'a raconté une histoire qui m'était complètement sortie de la tête jusqu'à cette semaine. Je crois qu'elle peut nous sauver la vie.

» Peu après la seconde guerre mondiale, il y eut un concours entre un Américain qui manœuvrait une calculatrice électrique et un Japonais muni d'un abaque tel que celui-ci. C'est le boulier qui a triomphé. »

— « La calculatrice devait être bien primitive ou son opérateur totalement incompétent. »

— « On avait utilisé la machine la plus perfectionnée de l'armée américaine. Mais trêve de discussions. Mettez-moi à l'épreuve... donnez-moi deux nombres de trois chiffres à multiplier l'un par l'autre. »

— « Heu... 856 fois 437. »

Les doigts de Pickett dansèrent au-dessus des boules, les poussant sur leur fil à la vitesse de l'éclair. Il y avait douze fils en tout, si bien que l'abaque pouvait calculer des nombres jusqu'à 999.999.999.999, ou se diviser en sections indépendantes quand il y avait des calculs différents à exécuter simultanément.

— « 374.072, » énonça Pickett au bout d'un temps incroyablement

bref. « Voyons maintenant combien de temps il vous faut pour faire le calcul avec du papier et un crayon. »

Il s'écoula un moment beaucoup plus long avant que Martens — qui était mauvais en arithmétique comme la plupart des mathématiciens — annonçât : « 375 072 ». Une vérification rapide confirma bientôt qu'il avait fallu à Martens trois fois plus de temps pour obtenir une réponse erronée.

Le visage de l'astronome traduisait à la fois le dépit, la stupeur et la curiosité.

— « Où avez-vous appris ce genre de tour ? » dit-il. « Je croyais que ces objets-là pouvaient seulement additionner et soustraire. »

— « Eh bien... la multiplication n'est jamais qu'une succession d'additions, n'est-ce pas ? Il m'a suffi d'additionner 856 sept fois dans la colonne des unités, trois fois dans celle des dizaines et quatre fois dans celle des centaines. Ce que vous faites quand vous vous servez d'un papier et d'un crayon revient au même. Il y a naturellement des procédés pour abréger ; vous me trouvez peut-être rapide, mais ce n'est rien à côté de mon grand-oncle. Il travaillait dans une banque de Yokohama et, quand il était lancé, on ne voyait même pas ses doigts. Il m'avait enseigné une partie de sa méthode, mais j'ai presque tout oublié au cours de ces vingt dernières années. Je ne m'exerce que depuis deux jours et je suis encore très lent. Néanmoins, j'espère vous avoir convaincu que mon idée n'est pas à rejeter. »

— « Certes : je suis très impressionné. Peut-on diviser aussi vite ? »

— « Pratiquement, oui, quand on a une certaine expérience. »

Martens prit l'abaque et fit filer les boules d'un côté à l'autre. Puis il soupira.

— « Ingénieux... mais cela ne peut guère nous servir. Quand bien même les calculs iraient dix fois plus vite qu'avec un papier et un crayon, ce qui est déjà beaucoup dire, le cerveau électronique a une vitesse de calcul un million de fois supérieure. »

— « J'y ai pensé, » répliqua Pickett, avec une certaine impatience. (Martens n'avait pas de cran... il abandonnait trop vite. Comment s'imaginait-il que se débrouillaient les astronomes d'il y a cent ans, avant qu'existassent les calculateurs électroniques ?) « Voici ce que je propose... dites-moi si vous voyez une faille dans mon plan... »

Il l'exposa avec ardeur et précision. A mesure qu'il parlait, Martens se détendait et il finit par lancer le premier éclat de rire que Pickett eût entendu à bord du *Challenger* depuis des jours.

— « Je veux voir la tête du capitaine quand vous lui annoncerez que nous allons tous retourner à la maternelle pour apprendre à jouer avec des boules, » déclara l'astronome.



Le scepticisme initial disparut vite dès que Pickett eut fait quelques démonstrations. Pour des hommes qui avaient grandi dans un monde voué

à l'électronique, le fait qu'une simple structure de fil de fer et de boules pût réaliser ce qui ressemblait à des miracles était une révélation. C'était aussi un défi et, comme leurs vies en dépendaient, ils le relevèrent avec enthousiasme.

Dès que l'équipe d'ingénieurs eut construit des copies améliorées du grossier prototype de Pickett, les cours commencèrent. Exposer les principes de base ne demandait que quelques minutes ; c'est la pratique qui requérait du temps... des heures d'exercice, jusqu'à ce que les doigts volassent machinalement au-dssus des fils de fer et fissent filer les boules dans les positions requises sans que la pensée consciente eût à entrer en jeu. Certains membres de l'équipage ne parvinrent à acquérir ni le coup de main ni la rapidité en dépit d'exercices constants ; mais d'autres ne tardèrent pas à surpasser Pickett lui-même.

Ils rêvaient de colonnes de chiffres et manipulaient l'abaque dans leur sommeil. Dès qu'ils eurent franchi le stade de l'initiation, ils furent répartis en équipes qui rivalisèrent farouchement pour atteindre un degré de compétence plus élevé. Finalement, il y eut à bord du *Challenger* des hommes capables de multiplier entre eux des nombres de quatre chiffres sur l'abaque en quinze secondes, et cela pendant des heures de rang.

C'était une tâche purement mécanique ; elle demandait de l'adresse mais non de l'intelligence. C'est à Martens que revenait le plus dur travail, et personne à bord ne pouvait vraiment l'aider. Il dut oublier toutes les techniques basées sur la machine auxquelles il était habitué et réorganiser son système pour que ses calculs fussent effectuables automatiquement par des hommes qui n'avaient aucune idée de la signification des chiffres qu'ils manipulaient. Il leur fournissait les données brutes et eux exécutaient le programme qu'il leur avait fixé. Au bout de quelques heures de patient travail machinal, la réponse émergeait à l'extrémité de la chaîne de production mathématique — en admettant qu'aucune erreur ne fût commise en cours de route. Pour remédier à cet inconvénient. il suffisait de constituer deux équipes travaillant chacune de son côté afin d'en confronter régulièrement les résultats.

— « Nous avons établi un calculateur à partir d'êtres humains au lieu de circuits électroniques, » expliqua Pickett dans son enregistreur, quand il eut enfin le temps de penser aux auditeurs dont il n'avait plus espéré se faire jamais entendre. « Il est plusieurs milliers de fois plus lent, il ne peut jouer avec une multitude de chiffres et il se fatigue facilement — mais il remplit son office. Non pas celui de calculer la navigation pour retourner jusqu'à la Terre — ce qui est beaucoup trop compliqué — mais celui, plus simple, de nous donner une orbite qui nous ramènera dans une zone accessible aux ondes de radio. Une fois que nous aurons échappé aux interférences électriques qui nous environnent, nous signalerons notre position par radio et les grands cerveaux électroniques de la Terre nous diront ce qu'il faudra faire.

» Nous nous sommes déjà écartés de la Comète et nous avons cessé de fuir hors du système solaire. Notre nouvelle orbite coïncide avec nos cal-

culs, aussi exactement qu'on est en droit de l'espérer. Nous nous trouvons encore dans la queue de la Comète, mais le noyau est à un million six cent mille kilomètres de nous et nous ne voyons plus les icebergs poreux. Ils filent vers les étoiles à travers la nuit glaciale qui règne entre les soleils tandis que nous retournons vers notre planète...

» Allô, la Terre... allô ! la Terre. Ici, *Challenger*, ici, *Challenger*. Répondez dès que vous aurez capté nos signaux ...nous aimerions bien que vous preniez en charge nos travaux arithmétiques avant que nos doigts soient usés jusqu'à l'os ! »

Traduit par Arlette Rosenblum.
Titre original : Inside the Comet.

PHILIPPE CURVAL

On dément

Nous avons annoncé le mois dernier que le cinquième prix Jules Verne avait eu comme lauréat Philippe Curval, pour son second roman : « Le ressac de l'espace ». *Les nécessités de préparation anticipée de nos numéros de vacances ne nous permettent pas de le critiquer ce mois-ci. Voici, en attendant, une nouvelle histoire de cet auteur qui, comme tant d'autres, a fait autrefois ses débuts dans* « Fiction ».



Il devint fou à treize heures quarante-sept.

Pourtant il avait conservé une sorte de lucidité mécanique qui le poussa à se rendre dans le cabinet d'un psychiatre résidant fortuitement à quelques mètres de l'endroit où il se trouvait.

Il grimpa lentement les marches de l'escalier sombre qui menait à la porte du praticien, considérant d'un œil atone les hiéroglyphes marmoréens dont les murs étaient parés.

Sa maladie mentale n'avait rien d'agressif et ne se traduisait par aucune exaltation extérieure, mais plutôt par une hébétude générale. Son cerveau refusait de fonctionner : l'homme avait été choqué par une série de visions singulières et inexplicables dont le cumul avait entraîné cet état de démence primaire.

Une domestique en blouse blanche vint lui ouvrir et sans lui demander son identité, sans le questionner sur les motifs de sa visite, l'introduisit dans le salon d'attente.

L'individu ne réagit point à ce manque d'intérêt. Il se contenta de s'asseoir, avec le même air vague dont son visage était empreint tout à l'heure. Le salon, bien que fort luxueux dans son ameublement, dégageait une apparence de froideur et de désolation ; mais ce détail échappa naturellement au quidam. Les murs étaient striés d'étagères sur lesquelles reposaient des pendules, des montres, des horloges de toutes époques et de toutes formes dont le tic-tac commun envahissait sourdement la pièce.

L'homme demeura dans l'expectative durant plus d'une heure. Le psychiatre vint le recevoir, sans qu'un sourire de cordialité éclairât sa face. Il ne prononça pas non plus le moindre mot de bienvenue et se contenta d'entraîner son futur patient par l'épaule ; puis il l'invita à s'étendre

sur un lit de métal blanc qui ornait l'un des coins du cabinet de consultation.

— « Votre nom, s'il vous plaît ? »

— « David Lamb. »

— « Pourriez-vous me dire ce qui vous amène chez moi, monsieur Lamb ? »

Ce furent peut-être ces longues minutes d'attente, peut-être la présence du médecin qui rendirent à David Lamb l'usage de sa raison. Toujours est-il qu'il s'éveilla de son engourdissement cérébral pour redécouvrir tous les détails de ce cauchemar organisé qui s'était implanté dans sa vie depuis quelques semaines et l'avait amené à ce point de folie.

— « Je dois être la victime d'une psychose paranoïaque, ou quelque chose de ce genre, docteur. »

— « C'est à moi de diagnostiquer votre mal, monsieur Lamb. Contentez-vous de me raconter par le menu les signes révélateurs de votre obsession. »

David se concentra sur les événements qui avaient marqué ces derniers jours du sceau de la démence. Ce ne fut pas long : leur réalité, leur présence étaient si profondément gravées dans son esprit, dans sa chair, qu'il put en faire le récit d'une seule traite :

— « Cela m'est arrivé un dimanche, docteur. Je ne peux dire exactement « arrivé », puisque ce que je vois ne me concerne pas directement. Je devrais dire : c'est un dimanche que je m'en suis aperçu. Je me promenais sur les quais de la Seine, ce que je n'ai pas coutume de faire ; je crois même que j'accomplissais ce périple pour la première fois, je ne peux pas vous le préciser. Je connais bien la Seine, j'ai souvent admiré ses quais au printemps, en hiver, particulièrement au printemps, mais, maintenant que j'y repense, il me semble que je ne suis jamais descendu sur ses rives avant ce jour-là.

» Je ne me promène pas souvent d'ailleurs ; vous savez ce que c'est, les affaires, la vie, on ne sait plus ce que l'on fait. Enfin ! »

L'homme était pris d'une logorrhée soudaine, comme s'il se libérait des longues heures de silence dans lesquelles il s'était abîmé depuis l'apparition de son état psychotique.

Le praticien le regardait froidement et notait de temps à autre une phrase, un mot, une idée dont la nature lui paraissait significative. Après quelques minutes de pause, il encouragea son malade à poursuivre son récit :

— « Allez, monsieur Lamb, persévérez. Vous avez raison de ne rien me dissimuler. Surtout n'oubliez aucun détail, même s'il vous semble insignifiant. »

L'homme reprit le fil de son récit :

— « Donc je déambulais près du fleuve. Mes pensées étaient moroses ; ces derniers temps n'avaient pas favorisé mon commerce. Les jours n'étaient pas sombres, mais j'étais pourtant inquiet. Vous savez, on a quelquefois le pressentiment que les événements vont se liguer contre vous, sans que rien justifie cette anxiété. Il me semblait que ces pas sans

but au bord de l'eau soulageraient mon angoisse. Je dois dire que ce n'était pas une mauvaise idée. Quelques minutes plus tard, je me surprenais à regarder d'un œil protecteur les quelques amoureux qui s'étaient réfugiés dans une solitude relative pour savourer leur amour. Si je n'avais pas été timide, j'aurais sans doute lié conversation avec les pêcheurs qui taquinaient l'ablette.

» Ce n'était pas encore le printemps. Le ciel se teintait d'un blanc ocré sur lequel les arbres dénudés par l'hiver se découpaient avec netteté. Cependant je ressentais une impression de chaleur inexprimable ; comme si je devinais, derrière ce décor figé par le gel et les neiges récentes, une promesse de sève. Les pousses de gazon qui s'infiltraient à travers les pavés disjoints me paraissaient chargées d'un vert plus humide que la saison ne l'eût voulu.

» Comme vous pouvez le constater, mes idées noires s'étaient dissipées ; je n'étais donc pas disposé à construire un décor propice aux hallucinations, ni à m'autosuggestionner. »

— « Qu'avez-vous donc vu, monsieur Lamb ? » interrogea le psychiatre.

— « Ce que j'ai vu ou ce que j'ai cru voir ? »

— « Cela n'a pas d'importance. C'est certainement à cet instant que le réel et l'imaginaire se sont mêlés pour vous ; vous ne sauriez distinguer l'un de l'autre. »

— « Notez que je n'y ai pas prêté l'attention que j'y attache rétrospectivement. Sur l'instant, ce fut même insignifiant et, si ce fait ne s'était pas répété, je n'accorderais aucune importance à cet incident. Tout au plus lui attribuerais-je la qualité d'une anecdote singulière, » précisa David Lamb.

» Il y avait un clochard qui dormait, avachi sur une caisse qu'il avait probablement traînée jusque là. Je le regardai distraitement d'abord, puis plus attentivement. Non qu'il se distinguât spécialement d'un autre vagabond : ses traits étaient vulgaires, sa saleté académique, ses vêtements pouilleux ; tout en lui respectait les traditions. Non, je ressentais simplement une douce euphorie en comparant sa situation à la mienne ; mon spleen me semblait bien dérisoire alors. L'homme était plongé dans un sommeil profond et je compris soudain ce qu'il y avait d'indélicat à observer ce repos. Je m'éloignai du même pas nonchalant que j'avais adopté pour ma promenade, tout en conservant un regard bienveillant à l'égard de ce clochard, pour lequel j'éprouvais une certaine sympathie.

» Un autre déclassé s'approchait à pas vif de mon protégé ; il tenait à la main un objet métallique dont je ne pouvais distinguer la forme. L'individu atteignit le vagabond et plongea sa main dans son dos. J'étais trop loin pour discerner les traits de son visage qu'une barbe naissante dissimulait, mais il me sembla reconnaître dans son attitude un aspect inquiétant qui me fit sursauter. Surtout lorsque je m'aperçus que l'étranger insistait et faisait mouvoir son bras en lui infléchissant un mouvement giratoire sur l'échine du malheureux dormeur.

» Pour moi, il n'y avait pas de doute ; j'assistais à un crime. Je cou-

rus vers les deux hommes. L'agresseur s'enfuit rapidement avant que je puisse l'atteindre. Je parai au plus pressé et m'apprêtai à secourir la victime de cet invraisemblable attentat. C'est à ce moment que le clochard ouvrit les yeux, me dévisagea, puis, sans manifester le moindre intérêt à mon égard, se leva et marcha sur les traces de son meurtrier présumé. Son dos ne portait pas le moindre vestige d'une déchirure, pas la moindre traînée de sang.

» Je demeurai là, stupéfait et honteux de m'être livré en spectacle. Trois personnes me dévisageaient d'un air inquiet, comme si j'avais manifesté les signes d'une dangereuse folie. Ma timidité naturelle reprit le dessus et je m'éloignai promptement comme si j'avais été l'auteur d'un forfait ignominieux.

» Je m'assis, haletant, dans la salle du premier café que je rencontrai et commandai un grog. Sous l'effet de l'alcool, cette aventure m'apparaissait maintenant sous l'angle de la comédie : sans doute s'était-il agi d'une plaisanterie entre amis de longue date ; à la rigueur j'avais assisté à un signe de reconnaissance entre gens du même milieu... »

— « Je voudrais savoir, avant que vous poursuiviez votre récit, si vous croyez toujours à la véracité de cette scène, ou si vous supposez que c'était la première de vos hallucinations, » demanda le psychiatre. « C'est très important. »

— « Je... je... » commença David. « Tout cela est tellement farfelu, maintenant que je me trouve dans l'ambiance de votre cabinet, que je ne puis être certain de rien. »

— « Il faut cependant que vous vous entraîniez à examiner impartialement ce fait ou ce... délire. Il semble que vous soyez actuellement délivré de votre obsession ; essayez de trouver une preuve concrète qui confirme ou infirme votre impression. Pourquoi avez vous songé à un meurtre ? »

— « Il ne s'agit pas de meurtre, c'est plus grave que cela ! Dans le cas présent, je ne puis être certain que d'une chose : la caisse sur laquelle dormait le clochard était bien réelle. »

— « Et l'homme ? »

— « Ce vagabond ? Mais laissez-moi vous raconter la suite. »

David Lamb éprouva le besoin de se lever et de marcher de long en large dans le cabinet du psychiatre. Le praticien nota cette manie.

« J'avais presque totalement oublié cette histoire lorsqu'un jour je suis tombé en panne de voiture : il me fallait accomplir toutes mes démarches à pied. Au commencement je maugréai, puis je me pris au jeu. Il est quelquefois agréable pour un citadin que les nécessités de la vie obligent à posséder une automobile de parcourir les rues de sa ville. J'habite un quartier central de Paris et mes relations d'affaires se trouvent groupées dans un périmètre très restreint. Il faut vous dire que je suis décorateur ; j'installe surtout les étalages des grands magasins. »

— « Décorateur en vitrines, dites-vous. Votre métier vous habitue à vivre dans ce monde factice des mannequins, du strass, du stuc, de l'artificiel... »

— « Cela est certain. Mais je ne crois pas que ma psychose, si psychose il y a, provienne de cette fréquentation. Je... »

— « Vous croyez donc réellement à ce que vous avez vu, vos paroles le confirment. »

L'œil bleu de David Lamb eut une expression de bête traquée que renforçait le bandeau noir qu'il portait à l'œil droit.

« J'avançais donc sur le boulevard des Capucines, » reprit-il d'un ton plus vif, « lorsque je remarquai un homme qui somnolait sur un banc. Sur le moment, rien en lui ne parut mériter mon attention. Cependant, en m'approchant, je distinguai la main de son voisin, dont le visage était masqué par un journal, qui remontait le long du dos du dormeur. Cet inconnu dissimulait un objet dans le creux de sa paume. Quand il atteignit un point situé entre les deux omoplates, il entama un lent mouvement circulaire. Le souvenir de mon aventure précédente me revint : je me précipitai vers le banc.

» L'individu interrompit net son étrange manège, comme s'il avait pu entrevoir mon intervention à travers les pages de son feuilleton, et il fourra prestement sa main dans sa poche. Le dormeur s'éveilla, se leva et s'en alla. Cette fois je parvins à vaincre ma timidité et j'interpellai l'homme au journal : « Que faisiez-vous donc à votre voisin, Monsieur, pour le pousser à fuir ainsi ? » — « J'avais un voisin ? Voyez-vous, je ne m'en étais même pas rendu compte, » sourit l'homme. « De toute manière je n'ai jamais été arrêté pour vagabondage spécial, si c'est ce que vous voulez insinuer. »

» J'étais totalement déconcerté par l'apparente bonhomie de mon interlocuteur et je n'eus pas le courage de lui demander de me montrer ce qu'il avait dans sa poche. »

— « Avez-vous reconnu le personnage que vous aviez entr'aperçu la première fois ? » interrogea brutalement le psychiatre.

— « Non, non, je suppose que non, » balbutia Lamb.

— « Et qu'avait-il dans sa poche ? Vous le savez ! »

David Lamb perdit toute contenance : son visage pâlit, ses traits s'affaissèrent, ses lèvres se pincèrent. Tout son être se figea dans l'attitude boudeuse d'un enfant coupable. L'homme de l'art crut qu'il avait trop promptement attaqué et perdu ainsi toute chance de confesser son malade.

« Il faut que vous me le disiez, monsieur Lamb. Je sais que vous avez découvert les traces d'un complot. Il est capital que nous le sachions tous les deux, je vous aiderai, vous ne pouvez pas lutter tout seul. »

Le fou parut recouvrer une attitude normale, son œil s'éclaira et laissa même paraître une lueur d'ironie :

— « Personne ne veut me croire, tout le monde se moque de moi lorsque je veux expliquer ce qui se trame. Ceci est par trop ridicule et, maintenant que vous me faites toucher du doigt la réalité, je ne peux plus considérer cette aventure que sous l'angle d'une horrible farce dont je suis la seule victime. »

— « Qu'avez-vous donc vu, monsieur Lamb ? » répéta le psychiatre.

— « Une clef ! »

— « Qu'entendez-vous par une clef ? »

— « Une clef, une simple clef, comme celles que l'on utilise pour remonter les jouets d'enfant : un train, un lapin avec un tambour. »

— « Et quand avez-vous vu cet objet pour la première fois, dans les circonstances que vous m'avez décrites ? »

— « Au commissariat de police de l'Opéra. »

— « Voulez-vous me raconter dans quelles conditions ? »

Lamb réfléchit un instant. Il tira de sa poche intérieure un étui de plastique qu'il considéra longuement ; puis, avec un débit haché et monotone, comme lorsqu'on récite une leçon apprise, il narra :

— « Ceci n'est pas une preuve, bien sûr, cette carte d'identité. Pourtant c'est le jour où je l'ai retirée que j'ai constaté le fait. Il y avait un employé qui ronflait discrètement derrière le comptoir. Les rayons d'un soleil blanc éclaboussaient son visage pétrifié et rehaussaient d'ombre les moindres aspérités de sa peau ridée. Je pourrais presque dessiner les traits de cet homme dans sa réalité d'alors. Je l'ai appelé. Il ne répondit pas. J'ai crié plus fort et, comme je m'impatientais, l'un de ses collègues est venu. Ce dernier m'a courtoisement interrogé sur mes désirs et, tandis que je lui demandais ma carte d'identité, il s'est penché sur son confrère, pour fouiller dans les papiers qui jonchaient le bureau. Puis il a glissé sa main dans le dos du dormeur comme pour le tapoter afin qu'il se réveillât. Il m'a semblé que le mouvement de son bras n'était pas naturel, qu'il était plus caressant, moins rude que celui auquel je m'attendais.

» Je ne comprends actuellement pas encore comment j'ai vu vaincre ma pusillanimité, mais j'ai bondi par-dessus le comptoir et j'ai tapé brutalement sur le bras du policier. La clef est tombée à terre. »

— « Vous en êtes certain ? » coupa le psychiatre.

— « Certain ; je la vois encore, docteur. Une plaque de métal sombre qui avait la forme d'un papillon, avec deux ailes bleutées, percées d'un trou noir en leur extrémité, comme celles d'un sphinx. »

— « Que s'est-il passé ensuite ? »

— « Cela a très mal tourné : les deux hommes se sont rués sur moi et m'ont traîné chez le commissaire ; c'est tout juste s'il ne m'ont pas passé les menottes. Là j'ai été inculpé d'outrages à un agent de la force publique. Par la suite j'ai été condamné. J'ai eu la présence d'esprit de plaider l'impatience, la fureur ; je ne sais pas où je serais actuellement si j'avais révélé la véritable motivation de mon acte. »

— « A cette époque, vous étiez donc encore conscient, vous pouviez concevoir l'invraisemblance de votre découverte. D'ailleurs rien ne prouvait que les deux incidents précédents étaient en corrélation avec le dernier, » conclut le psychiatre.

— « J'en avais le pressentiment ; mon geste le prouve. »

— « Quels faits vous ont amené à croire que l'univers tramait un complot contre vous ? »

David Lamb réagit violemment, ses mains s'agitèrent fébrilement et ses bras dessinèrent des arabesques dans l'air :

— « Pas contre moi, Docteur, contre ces hommes, tous ces hommes

qui dorment dans les bureaux, dans les gares, dans les squares, sur les bancs, sur leur chaise, n'importe où, tous ces malheureux qui ne vivent plus, les fonctionnaires, les mendiants, les clochards, tous les déracinés, tous ceux qui ont tellement souffert qu'ils ont abdiqué leur dignité... Tous ceux-là ne vivent plus, leur corps n'est qu'apparence ; on les remonte de temps en temps comme des mécaniques ! »

— « Avez-vous pu contacter l'un de ces hommes, avez-vous pu les interroger, avez-vous eu une relation quelconque avec l'un de ces... zombies ? »

— « Jamais ! » hurla Lamb. « Ils me fuient dès que je les approche. Quand je parviens à les surprendre, ils ne répondent pas à mes questions. Cela doit leur être interdit. Peut-être n'ont-ils même plus rien d'humain, ils sont... ils sont... comme des robots, » hoqueta-t-il.

Le psychiatre le prit par le bras et le força doucement à se rallonger sur le lit de métal peint. David Lamb pleurait à longs sanglots, puis ses hoquets s'apaisèrent progressivement. Il regarda le praticien de son œil bleu d'où toute crainte avait fui :

— « Croyez-vous que je sois fou, Docteur ? Pensez-vous qu'il n'y a rien de véridique dans ce que je vous ai raconté, que toute cette histoire est le fruit de mon imagination ? »

Le psychiatre se recueillit.

— « Je ne crois pas que vous soyez fou, monsieur Lamb, pas encore. Mais vous avez bien fait de venir me trouver. Je crois aussi que vous avez dû voir cette clef tomber dans le commissariat et que vous aviez vu auparavant ces deux vagabonds. Je pense comme vous que quelqu'un leur a passé la main dans le dos, dans un but impénétrable, mais certainement pas dans les intentions que vous soupçonnez. Il faudra que vous réfléchissiez longuement sur la plausibilité de vos conjectures, mais plus tard, lorsque vous irez mieux ; alors vous rirez vous-même de vos suppositions.

» Il est aisé d'expliquer votre psychose : vous l'avez dit vous-même, vous êtes craintif, émotif, timoré ; de plus vous avez dû travailler trop intensément ces derniers temps, mais vous ne vous en rendiez pas compte. Alors (vous remarquerez comme moi que les deux premiers incidents que vous m'avez rapportés sont advenus dans des circonstances exceptionnelles : le premier, au bord de la Seine où vous n'allez jamais, au printemps qui plus est, le second un jour où vous n'aviez pas de voiture, ce qui ne vous arrive jamais), toute votre tension nerveuse s'est trouvée sans but, je m'explique simplement pour que vous me compreniez, ce potentiel d'énergie que vous accumulez pour lutter tous les jours s'est libéré. Tout cela joint à une asthénie générale consécutive à votre hyperactivité, à votre légère tendance aux troubles psychosomatiques légers, a abouti à ce début de psychose paranoïaque que vous avez su discerner. »

— « Je ne sais plus que penser, docteur, » murmura Lamb. « Il est certain que j'ai gravi l'escalier qui mène à votre cabinet dans un état de... »

— « Catatonie, monsieur Lamb. Si vous m'en croyez, il vaut mieux que vous ne partiez pas d'ici sans avoir subi une première cure de sommeil, vous en avez grandement besoin. Sans cela vos troubles pourraient

s'accroître et je ne pourrais plus rien vous garantir par la suite quant à votre guérison. »

David Lamb regarda le psychiatre d'un œil presque implorant. Il semblait comprendre maintenant quels abîmes il avait frôlés.

— « Je suivrai votre conseil, docteur, cela me paraît plus raisonnable... même si ce que je crois est vrai. »

Une infirmière au sourire doux et bienveillant entraîna le malade dans une pièce obscure. L'homme se laissa déshabiller, coucher ; toute sa résistance s'était effondrée. Il poussa un soupir de soulagement lorsque l'aiguille hypodermique s'enfonça dans sa chair...

Le jour qui pénétrait par une étroite fenêtre établissait un clair-obscur d'une exquise suavité. David Lamb se réveilla et se leva.

— « Il faut que vous reveniez dans deux jours, » lui dit le psychiatre avant de le quitter.

Dehors, le printemps jetait ses premières touches de couleur sur les pierres grises de la ville. David aimait le printemps. Il n'était plus temps de travailler pour lui ; la vie était là, palpitante, il ne put la saisir.

Il s'était assis sur un banc et s'était endormi.

Lorsque la clef cliqueta dans son dos, il se leva et marcha.

GEORGE P. ELLIOTT

L'amour, rien que l'amour...

Dans une nouvelle déjà ancienne (parue dans notre numéro 66), l'auteur américain George Elliot décrivait de façon satyrique les expériences des premiers explorateurs de la planète Vénus. Les Terriens trouvaient celle-ci habitée par des indigènes aux mœurs incroyablement douces et passives — à un point tel que, même sous la torture, ils continuaient de « suinter l'amour par tous les pores du cerveau ». Ce nouveau récit qui fait suite au précédent se situe sur la Terre quelques années plus tard, et nous montre les Vénusiens rendant à notre planète la visite qui leur avait été faite.



J'ÉTAIS à cette époque lieutenant, en service sur une base navale installée sur un petit atoll des îles Marshall du nom de Paraklu-lei (Para, pour les intimes). Sous mes ordres : trente-deux hommes, et sur l'atoll : deux cents indigènes. Et ma principale activité consistait à sauvegarder la paix entre mes hommes et les indigènes maris et pères. Nous étions censés nous trouver sur la base en état d'alerte perpétuelle, c'est-à-dire « prêts à agir ». Ce qui signifie que nous jouions beaucoup au poker, faisions la cour à toutes les femmes qui s'y prêtaient, rédigions des bulletins météorologiques, réapprovisionnions en combustible les avions perdus, et lisions de mauvais romans. Le chef des indigènes et moi-même arrivions tout juste, à nous deux, à maintenir la paix. Je dis bien, pas l'ordre, mais la paix : pas de tués.

Mon frère Jerry, aumônier dans la marine, était près de moi, à ce moment-là. Jerry et moi avions beaucoup d'affection l'un pour l'autre, et ce, depuis toujours. D'une façon générale, nous partagions les mêmes opinions sur tout, sauf en matière de religion. Du moins, je pensais que nous avions les mêmes opinions. A présent, je n'en suis plus si sûr. Je suis un assez bon officier, quoique j'eusse préféré être avocat que lieutenant. Trente ans, marié, un mètre quatre-vingt-deux de haut et plutôt content d'avoir de beaux cheveux. Né et élevé à San Francisco. Et je préfère le whisky irlandais au whisky écossais. En somme, rien à signaler sur mon compte, si ce n'est que j'ai reçu par hasard, au mois de mai de l'année dernière, le commandement de la base de Para.

Mais le hasard est une grande chose : après tout, c'est lui qui fait monter les rois sur les trônes.

Nous ne vîmes pas tomber la première étoile. Ce fut la radio qui nous l'apprit. Sa chute eut lieu à 21 heures, à peu près à 730 kilomètres à l'est de notre base. L'avion qui le signala se trouvait à environ 25 kilomètres de l'endroit où elle s'était précipitée dans l'océan, et rapporta qu'elle était immense et blanche. Charmant dérivatif aux rumeurs de guerre.

La seconde tomba à environ 485 kilomètres à l'est de la base, vers 21 h 45. Deux de nos hommes qui s'en revenaient du village indigène l'aperçurent telle une flèche descendant vers l'horizon. L'avion qui avait signalé la première étoile signala celle-ci également. La troisième tomba à 240 kilomètres à l'est, dans la même ligne que les deux autres, et cette fois, nous étions tous là pour la voir. Elle tomba à 22 h 30, à moins de 15 kilomètres du *Samuel Howe*, le bateau-citerne, et celui-ci rapporta que l' « étoile tombante » semblait énorme et chauffée à blanc, mais qu'elle n'émettait aucun son perceptible, et ne créa pas le moindre remous dans les eaux, comme on aurait pu s'y attendre.

S'il y avait un tant soit peu de logique possible dans ce genre d'événement, on aurait pu prédire que la quatrième atterrirait directement sur nous à 23 h 15. En tout cas, c'était ce que tous les hommes pensaient, et bien que cela puisse avoir l'air assez superstitieux de ma part, c'était aussi mon idée.

Ashton, le radio (un enragé des statistiques) me démontra que les probabilités pour qu'une autre étoile tombât dans les mêmes conditions étaient si minimes qu'elles en étaient nulles. En revanche, les chances pour que plus rien de la sorte ne se produise dépassaient le milliard. Je lui dis que les probabilités pour que *trois* étoiles puissent tomber dans le même secteur étaient déjà suffisamment nulles pour m'impressionner, et que pourtant, cela s'était bel et bien passé ainsi et que (dans un cas comme celui-ci), je ne mettrais pas ma main au feu, ni pour, ni contre. Il eut l'air indigné et se retira drapé dans sa dignité.

Jerry me démontra qu'Asthon avait sûrement raison : ce phénomène, affirma-t-il, ne pouvait être que de source, soit naturelle, soit divine. Si la cause en était naturelle, le raisonnement d'Ahston ne pouvait être qu'exact, et nous n'avions pas à nous inquiéter. Elle ne pouvait guère être divine, car pourquoi Dieu gaspillerait-il ses manifestations et ses miracles ainsi, au milieu du Pacifique ? J'acquiesçais. Ça ne signifiait rien. J'étais d'accord aussi pour reconnaître que, du point de vue de la statistique, le tamponnement de notre planète par un quatrième météorite était aussi peu probable qu'une explosion du soleil pour le lendemain. Tout de même, à 23 h 5, je donnai l'ordre à Ahston et à Jerry de se rendre dans les abris, avec tout le monde. Les hommes s'y trouvaient déjà. Nous y passâmes une demi-heure bien désagréable. Rien n'arriva.

Rien n'arriva, mais nous ne fûmes pas surpris par ces petits hommes nus qui émergèrent de l'océan le matin suivant. Car, comme nous le disions dans la nuit, en discutant de ces étoiles qui tombaient, aucune ex-

plication (qu'elle soit naturelle ou surnaturelle) ne semblait satisfaisante. Certes, nous n'avions jamais entendu dire que l'homme eût accompli quoi que ce soit qui atteignît ces dimensions. Cependant, si ni Dieu ni le Hasard ne les expliquaient, que restait-il, sinon l'Homme ? Ou quelque chose ressemblant à l'homme. Quelque chose dans le genre de ces petits Vénusiens blêmes aux mains armées de griffes, dont nous avions vu les reproductions dans *Life* quelques années auparavant. Les Américains qui avaient organisé la seconde expédition vers Vénus n'en étaient pas encore revenus après huit ans. Et que savions-nous des Vénusiens, en dehors de ce que le Ministère de la Sûreté Nationale avait bien voulu nous en dire et qui avait paru alors dans les magazines ? Et qu'est-ce qui nous prouvait que ce même Ministère ne nous avait dissimulé une grande partie de la vérité ? En fait, le mystère des « étoiles tombantes » devenait moins troublant, si on les imaginait dirigées par des créatures raisonnables. Après tout, quand tous les calculs de probabilité déraillent, il y a de quoi se poser des questions. Et avec Dieu, vous ne savez jamais très bien où vous en êtes...

Tandis que l'homme, ou même le Vénusien raisonnable sont limités dans leurs moyens, et quel que soit le mal qu'ils puissent faire, vous pouvez encore le comprendre : en un sens, il s'agit encore de vos semblables.

Ce matin-là, je sirotais ma tasse de café dans la cabine radio, en compagnie d'Ahston. Il avait passé le bulletin météo, et bavardait avec Samoa des événements de la nuit précédente. Rien ne l'avait ébranlé dans sa thèse, dont il était très fier. Aucun de nous deux ne semblait particulièrement nerveux ni tendu, si ce n'est que nous riions peut-être un peu trop fort. C'est alors qu'un matelot aux prunelles exorbitées fit irruption dans la pièce sans frapper. Ashton bondit tel un polichinelle sortant de sa boîte. Et quand le matelot bégaya cette histoire de douze petits hommes marchant sur les flots, au lieu de lui dire qu'il était cinglé, nous nous précipitâmes dehors pour voir, tandis que Samoa, qui avait tout entendu, nous rappelait avec des cris rauques d'oie enragée.

Ils étaient là vraiment. Chauves, hauts de 1 m 20, ils avançaient en dansant sur les vagues. Dans le même temps que nous, ils approchaient du rivage, souriants et nous tendant les bras dans un geste d'accueil. Ils eurent beaucoup de mal à escalader les brisants, plus hauts qu'eux, mais ils y arrivèrent. Sous l'effet de la stupéfaction qui nous glaçait, aucun de nous ne pensa à tirer sur eux avant qu'il ne soit trop tard. Trop tard, car dès l'instant où, sans défense, si doux et incolores, ils montèrent vers nous en courant sur la plage, l'eussions-nous voulu que nous n'aurions pas pu tirer. Mais, c'est un fait, nous n'en avions aucune envie.

Car ils se conduisirent comme nous nous y attendions, prévenus que nous étions par la première expédition sur Vénus : ils nous pénétrèrent d'un sentiment de bien-être, de joie, de tendresse. Une sorte d'émotion qui s'empara entièrement de nous, une émotion vague et indéfinie... Ou plutôt ce que ressentirait un adolescent prêt à tomber amoureux au pre-

mier jour du printemps. Oui, tout en sachant que je devais donner l'ordre de les anéantir (en un sens, je le savais) je restais là, avec Jerry et Ashton, et tous mes hommes, et je laissais ces visiteurs souriants jouer sur la corde de nos émotions comme si nous avions été des harpes sensibles.

Ce qu'ils nous disaient nous faisait l'effet d'une musique. Sur un thème d'amour intense qui parfois submergeait tout le reste, une mélodie d'émotions mélangées s'élevait : haine et douleur, pressentiment de désastre, orgueil et joie, comme à la suite d'une mission bien accomplie, tout en regrettant qu'elle ne le fut pas mieux encore... accès d'hostilité meurtrière, soudainement interrompu par le remords et la pitié ; méfiance et terreur à l'égard de ces douze petits visiteurs eux-mêmes, qui se transformèrent d'abord en sentiment de culpabilité pour s'épanouir en un immense mouvement d'amour et de pardon, à leur égard. Après coup, quelle que soit la façon dont nous tentâmes de nous expliquer nos sentiments, les uns comme les autres fûmes d'accord sur ce point : nous leur pardonnions avec joie, malgré les dégâts subis, car c'était pour notre bien. Un sentiment des plus troublants à éprouver et plus encore à exprimer. Il était si vague...

Quand, quinze ou vingt minutes plus tard, ils en eurent terminé avec nous, ils se frottèrent les griffes en signe de départ, et, chevauchant les brisants, s'en retournèrent vers la mer. Ce n'est que lorsqu'ils furent à plus de deux cents mètres du rivage que je retrouvai mes esprits et commandai à mes hommes de faire feu sur eux avec toutes les armes disponibles. Mais même notre meilleur tireur n'en toucha pas un. Ils levèrent les bras en un dernier adieu, s'enfoncèrent dans le creux d'une immense lame, et disparurent.

Samoa était toujours à l'antenne. Jerry, Ahston et moi-même racontâmes au reporter qui attendait à l'autre bout des ondes ce qui venait d'arriver. Quelques instants plus tard, il rapportait au reste du monde notre récit confus et incohérent.

Les Russes rirent, sarcastiques, de cette plaisanterie de mauvais goût. Les Américains en tirèrent parti comme d'une histoire de soucoupe volante particulièrement excitante. Les Anglais nous traitèrent tout bonnement d'acteurs sans talent. Bref, jusqu'à 11 h. du soir, nous eûmes l'honneur d'être considérés comme les premiers farceurs du monde. Certains de nos hommes furent si vexés de l'incrédulité générale qu'ils préférèrent faire taire leurs postes. Certains d'entre nous prétendirent comprendre l'incrédulité des gens en se mettant à leur place ; mais ils riaient jaune, et c'était plutôt un moyen de lutter contre le souvenir de ce qui nous était arrivé le matin. Seul d'entre nous, Jerry réfléchit, et ce n'est que dernièrement qu'il nous révéla les conclusions auxquelles il était parvenu.

Leur pardonner ? Mais qu'avions-nous à leur pardonner ?

***

Cette même nuit-là, à 23 heures, sans explosions ni radiations, New York, Washington, Leningrad et Moscou et leurs habitants se changèrent en une vaste plaine de poussière.

Nous l'apprîmes vers 23 h 30. Ahston et moi étions seuls dans la salle de contrôle.

— « Seigneur Dieu ! » dit Ahston, « c'est la guerre. Je me demande qui a commencé ? »

— « Ils ont commencé en même temps, » répondis-je.

— « Il y a toujours quelqu'un qui commence, dans les guerres. Avec de nouvelles armes dont personne n'a jamais entendu parler. »

Ahston quitta sa chaise d'un bond et se mit à danser à travers la pièce.

« Vous savez, chef, nous vivons là une grande époque. Ça, c'est mieux que les miracles. Ça, c'est la vérité. »

— « Dites donc, mon vieux, seize millions de personnes viennent d'être tuées, et vous dansez ? »

— « Bien sûr, il faut toujours que quelqu'un paye, pour le progrès. Qu'est-ce que ça peut vous faire ? Vous n'y étiez pas ? »

Je ne trouvai pas un mot pour exprimer ce que je pensais de lui. Je me levai et sortis.

Je butai sur Jerry à la porte. Il venait de prier, et maintenant, il voulait les nouvelles. Nous les lui donnâmes. Il ne sembla pas le moins du monde surpris.

— « Eh oui ! » soupira-t-il. « Il devait en être ainsi. Ils reviendront nous voir, avant leur départ, et mériteront notre pardon. »

— « Qui ? » dis-je, irrité.

— « Les petits hommes ? » dit Ahston, incrédule.

Jerry fit signe que oui.

— « Nous devons nous aimer les uns les autres, ou mourir. » Et il inclina la tête pour prier. Ahston et moi nous regardâmes un instant, horrifiés.

— « Quatre capitales d'un seul coup, et pas même une explosion... » dit Ahston, terrifié.

— « Jerry dit qu'ils vont revenir, » dis-je en partie pour moi-même, « nous devons nous préparer pour les recevoir. »

— « Attendez, chef ! » dit Ahston. Mais je n'attendais pas. Cela m'aurait obligé à réfléchir sur la vanité de toute tentative. N'agissant pas, j'aurais pu me laisser aller à spéculer sur ce qui arriverait, et les conclusions auxquelles j'aurais pu parvenir ne m'auraient peut-être pas laissé tout à fait sain d'esprit.

Aussi dépêchai-je mes hommes au travail toute la nuit, installant des projecteurs et des armes défensives là où nous pourrions dominer la grève jusqu'à quatre cent mètres de chaque côté de l'endroit où les Vénusiens nous étaient apparus pour la première fois. J'arpentai la ligne de défense, veillant à ce que tout mon monde soit en état d'alerte, à ce qu'on

ne manque pas de café, non plus que de « crainte », les instruisant avec précision sur ce qu'ils auraient à faire.

L'un d'eux, le canonnier, objecta que nos monstrueux visiteurs étaient immunisés contre nos armes. Jerry, en effet, avait prétendu que c'étaient des apparitions, et Ahston, qu'ils se mouvaient dans une espèce de champ de force qui les rendaient invulnérables. Pas d'histoire. Il fallait nous occuper à tout prix. Je secouai le canonnier.

Nous vîmes Ahston arriver à l'aube, dans un état de surexcitation intense. Samoa venait de lui apprendre que l'amiral Gregory faisait route vers notre base, accompagné de quelques as de l'Intelligence Service, qu'ils seraient là vers 7 heures et que les trois plus grands chefs militaires soviétiques, conduits par le général Stock, arrivaient de Vladivostok en jet. Il ajouta que Jerry avait passé la nuit en prière. Je suis sûr que si Jerry n'avait pas été mon frère, Ashton eût fait sur son compte quelque plaisanterie déplacée, mais en l'occurrence, il se contenta un coup d'œil circonspect pour accompagner cette dernière information. Je demeurai impassible. Ahston approuva vigoureusement les mesures prises, non parce qu'elles serviraient à quoi que ce soit, dit-il, mais parce qu'elles étaient susceptibles d'impressionner les gros bonnets. Je le maudis intérieurement.

Comme prévu, les gros bonnets en question arrivèrent à 6 h 35. L'amiral Gregory jeta un rapide coup d'œil sur mes préparatifs de défense, et grogna une approbation. A 8 h 10, les Russes étaient là. Nous nous réunîmes en conférence dans la salle de contrôle. L'entretien fut pénible, d'une part à cause des lenteurs dues à la traduction, d'autre part parce que personne ne nous croyait. Brièvement, mais avec précision, je relatais ce que j'ai déjà raconté. Ahston donna son interprétation. Elle avait l'air assez absurde, je l'avoue. Puis Jerry donna la sienne. Celle-ci se compliqua du fait que l'interprète russe ne savait pas ce que le mot « miracle » voulait dire (il semble que ce mot ait disparu de leur vocabulaire), et de ce que l'amiral Gregory trouvait Jerry absurde. Gregory et Stock ordonnèrent par radio aux sous-marins sous leurs ordres de se rendre sur les lieux où les étoiles avaient pénétré dans la mer.

Ce fut alors que la sirène d'alerte mugit. Nous nous précipitâmes tous vers la plage.

Les douze Vénusiens, rondelets et souriants, vraies petites dames patronnesses quinquagénaires, glissaient vers nous en se dandinant sur les vagues bleues. J'entendis — avec une certaine satisfaction — l'exclamation étouffée de l'amiral Gregory, et le grognement de Stock.

— « Ce ne sont pas des apparitions, » glissa Ahston à Jerry, « vous ne pouvez pas voir au travers d'eux ».

Mais Jerry était déjà à genoux.

Les hommes ouvrirent le feu. Selon toutes les règles : désintégrateurs, dépresseurs, mitrailleuses, fusils, murdelgatts et bazookas. Le chef indigène de Paraklu essaya de la lance. Notre offensive s'avérant parfaitement inopérante, seul le préposé au désintégrateur refusa d'abandonner en même temps que les autres.

Pris d'une rage soudaine, il épuisa deux cartouches de désintégrants. En dernier ressort, comme les Vénusiens escaladaient les derniers brisants devant nous, il tira sur la lame sur laquelle ils se tenaient. Ils basculèrent de un mètre, un mètre vingt dans le creux ainsi provoqué, eurent l'air étonné, puis reprirent leur avance. Les gros bonnets avaient l'air plus qu'impressionnés. Le gars du désintégrateur devenait fou.

Tout d'abord, les petits hommes essayèrent sur nous la même technique que la veille. Mais les gros bonnets étaient des durs. Aussi, sans crier gare, les Vénusiens nous déconcertèrent en déclenchant en nous une haine féroce à leur égard. Les hommes en devenaient cramoisis, leurs mains se crispaient prêtes à étrangler ces créatures. Mes jambes me faisaient mal, du désir de me précipiter sur eux et de les piétiner. Mais aucun de nous ne bougea d'un poil. Nous étions leur harpe.

Et, graduellement, notre haine devint un sentiment plaisant. Nous ne nous départissions pas de notre hostilité. mais nous en jouissions. Nous nous sentions unis par notre haine, et nous nous regardions les uns les autres : Américains, Russes, Paraklus, comme des frères en haine, et par cela même, comme des frères tout court.

Ce sentiment de haine devint si agréable qu'en fin de compte, non seulement nous pardonnions à ces monstres de Vénusiens ce qu'ils nous avaient fait, mais nous leur en étions reconnaissants ; reconnaissants de nous permettre de les haïr pour avoir détruit nos quatre capitales, reconnaissants de permettre que cette haine nous unisse contre eux. Nous étions enivrés de gratitude, et finalement, nous tombâmes à genoux devant nos envahisseurs, à genoux comme Jerry, mais pour des raisons que nous ne comprenions pas, débordants d'une émotion qu'en réalité nous n'approuvions pas.

Je me le rappelle. Lorsque je me rendis compte qu'ils étaient partis, je sentis mon visage mouillé de pleurs, et, une fois relevé, toujours en larmes, je me jetai dans les bras de l'interprète russe comme s'il avait été mon ami le plus cher, perdu depuis longtemps. Et lui m'embrassa sur les deux joues.

Le général Stock est un des trois plus grands chefs militaires de Russie. tout comme l'amiral Gregory est le « MacArthur des Mers ». Leur influence est si grande que, de cette aventure survenue à Para en mai dernier, s'est épanouie une alliance dont nous faisons le plus grand cas. Il existe en Russie et en Amérique des mouvements qui réclament le rétablissement immédiat de l'ancienne hostilité, mais les quatre plaies de poussière qui s'ouvrent là où florissaient de grandes cités sont suffisantes pour faire contrepoids à la réaction. Pourtant, comme chacun sait, on ne peut pas éternellement se passer de guerre.

Aussi, un mois après la seconde visite que nous avions reçue, des croiseurs patrouillèrent dans la région du Pacifique où les étoiles s'étaient enfoncées. L'océan est profond de sept kilomètres dans ces parages. Et il est extrêmement difficile de trouver un engin qui puisse s'enfoncer aussi profondément, puis exploser. Mais nous y sommes arrivés : mille œufs

furent déposés en une semaine, rendant la région si radio-active que rien ne pourrait vivre dans un rayon de plusieurs centaines de kilomètres cubes. Des avions de l'O. N. U. survolent la place jour et nuit.

Jerry parcourt les alentours en prêchant l'Amour. Quelques cinglés croient en lui. En Amérique il a paru un article sur lui. Aux côtés d'un homme qui prétend que la fin du monde est proche (« Nous sommes tous en Purgatoire en ce moment, et seuls ceux qui ont été élus iront au ciel... Si vous désirez y aller, ne perdez pas de temps, suivez-moi... »), on pouvait voir Jerry, perdu dans le souvenir de sa vision. « Nous devons nous aimer les uns les autres ou mourir. » Il y croit toujours.

L'O. N. U. a condamné et mis hors la loi, dans les termes les plus sévères, l'arme qui a anéanti les quatre villes, « quelle qu'elle soit, qui que ce soit qui l'ait employée... » Les monuments commémoratifs prévus pour les Cités mortes seront, je me le suis laissé dire, simples mais d'une puissante force d'évocation. Sur le monument américain, un aigle féroce, prêt à frapper. Sur le Russe, un ours ivre de rage.

Somme toute, les choses ont bien tourné. Les Russes, avec un satellite ombrelle et quelques autres machines, protègent la Terre contre l'envahisseur. Nous, nous avons concentré nos forces sur la mise au point de navires spatiaux, et préparons l'assaut de Vénus. Les Jerrys trouvent que nous sommes fous. Les Ahstons, qu'une guerre avec Vénus s'avérera vaine, mais que nos efforts nous permettront tout au moins de faire un pas en avant dans le domaine scientifique. Je ne sais que penser de tout ça. J'ai envie de reprendre mon métier d'avocat, et d'oublier toute cette histoire. En fait, je doute qu'il existe une personne au monde qui s'imagine vraiment que, dans notre état actuel, nous soyons capables de conquérir la planète de l'Amour.

Cependant, il y a une chose dont je suis absolument sûr, lorsque je repense à l'immense et merveilleux sentiment de gratitude ressenti sur la grève ce matin de mai : aussi longtemps que nous serons unis la main dans la main contre notre ennemi commun, il ne nous importunera pas. Quel ennemi plus superbe pourrions-nous avoir, que celui-ci qui nous permet de lutter contre lui autant que le cœur nous en dit, ne nous punissant que si nous nous mettons à nous détruire les uns les autres ?...

Traduit par Régine Vivier.
Titre original : Nothing but love.

MICHEL DEMUTH

L'automne incendié

Michel Demuth, qu'un prix Jules Verne couronnera sans doute un jour (il a encore tout son avenir devant lui !), vient d'être rendu à la vie civile après deux ans de service militaire. Nous en profitons pour lui souhaiter d'écrire encore beaucoup de nouvelles et... de venir au roman, pour lequel il est certainement doué. La présente histoire marque chez lui l'amorce d'un changement de genre : du space-opera descriptif, il passe à un style plus allusif et plus dénudé.



BONJOUR, chérie ! Peut-être ne serait-ce pas ce que j'aurais dit, mais une bonne approximation. Le temps manque pour trouver les mots corrects, la phrase idéale. En tout cas, j'aurais demandé de l'alcool... Du cognac, quoique je préfère ces liqueurs douces qui emplissent les boutiques de France. Mais le cognac fait, comment dire, oui, feu de bois. Feu de bois dans une cheminée, très haute, et jeu d'ombres sur les murs où des trophées de chasse... Jeu d'ambre dans le verre plein de cognac. Donc je dirais : Bonjours chérie... Et j'ajouterais sans doute quelque chose à propos des arrivées impromptues et la douceur du soir d'automne... Oui, comme ça, ce serait idéal. Je prendrais une chaise, très près de la cheminée. Pour avoir chaud, pour sentir mes jambes brûlantes et les étendre sur le tapis. Ah ! un tapis, évidemment. Un de ces tapis comme des peaux d'animaux, épais, bouclés, où les pas s'enfoncent dans une mousse tiède, une toison imitée et brillante...

Et si tu courais, imbécile ? Et si tu te préoccupais de trouver un passage dans ces buissons ? Cours, maintenant ! Si le petit malin te rattrape, il t'embrochera plus vite que tu ne le ferais avec une aiguille d'acacia d'une petite pomme pourrie ! Il y prendrait sûrement plaisir, le salaud. Seulement, il faut encore qu'il t'attrape. Et pour qu'il t'attrape !... Mais il le peut ! Maintenant ! Tu n'as pas bougé ! Est-ce que tu te rends compte du danger ? Sais-tu ce qu'est la mort ? Remarque que c'est idiot de te dire cela parce que personne ne le sait. Surtout avec les progrès que la

science avait faits ces derniers temps, malgré la menace de l'orage. Ils massaient le cœur, après ils l'excitaient comme... Non, pas comme cela tout à fait. Pourquoi te vient-il des concepts obscènes ? Voyons, les femmes...

Les femmes auprès des cheminées. Les femmes au foyer. Dans la tiédeur de la salle de séjour, dans le jeu des flammes sur les meubles vernis, les glaces. C'est fou ce qu'il y a de beauté formelle dans un appartement. Et de confort... Tu t'assois donc près de la cheminée et, avec un bon sourire à son visage aimé... Mais non, au visage de la femme ! Ces yeux noirs et allongés, ce petit nez pincé, sophistiqué. Ce tableau d'amour en suspens qui te regarde. Tu mets donc du bois sur le feu. Une bûche, deux, trois. Et les flammes montent plus haut, immenses et claires. Et chaque meuble est comme une glace qui renvoie la moindre étincelle. C'est le moment de te rapprocher. Il ne faut pas pousser ton fauteuil mais simplement aller s'asseoir sur le sien... Oui, là, comme ça !...

Ecoute bien maintenant ce qu'elle va te dire... Car elle va sûrement parler. Elle ne peut rester indifférente devant ton dernier geste, audacieux... A moins que l'amour qu'elle peut avoir pour toi ne la retienne. A moins qu'elle ne craigne de te vexer...

Qu'est-ce que tu fais encore là ? N'entends-tu pas le bruit des sabots ? Et toutes ces feuilles mortes remuées. Et cette odeur de fumée ? Ah ! cette odeur est presque paisible. Normale, en somme... L'automne a toujours eu des odeurs de feuilles et de fumée. Et le ciel est gris. Pour le voir, il faut tourner la tête... Tu ne sais même pas d'où vient le danger,.. Allez, bouge ! Retourne-toi... Là, tu y es. Que vois-tu ? Le ciel gris. Un peu trop gris, trop lourd. Il doit y avoir une arme là-dessous. Maintenant, cette odeur de fumée... Oui, il y a du feu, quelque part. A proximité, sans doute. Un bon feu dans une cheminée... Non, pas de cheminée. Plutôt le bois qui brûle. La forêt qui se consume. Comment, il y a trop d'humidité ? Mais ils font usage de ces lance-flammes à longue portée que tu as vus en action pas plus tard que ce matin sur ta propre maison. Rappelle-toi comment Janine a hurlé... Ah ! ça te fait te redresser, hein ! Il est temps de courir, de courir comme le vulgaire gibier que tu es devenu. Si cela peut te consoler, sache que tu n'es pas le seul. Non, ne retombe pas ! Ecoute, il te cherche. Oui, il est tout seul et cela suffit bien. Sur son cheval, il est parfaitement en sûreté. L'homme et la monture ne font plus qu'un. Et il pique patiemment les fourrés à l'aide de sa lance. Bientôt, il va arriver et, si tu ne fous pas le camp immédiatement, tu seras, sous peu, un superbe jouet neuf, pour lui.

Cours, mais cours donc ! Non ! Attends ! Arrête-toi... Il est trop près, beaucoup trop près et il t'apercevrait fatalement. Tu devines un peu ce qu'il ferait ? Bien sûr, tu as eu des aperçus du spectacle dans un village,

pas très loin d'ici. Ils constituent peut-être l'avant-garde, après tout. Ceux qui viendront après seront moins barbares, il faut l'espérer...

Plaque-toi contre le sol. Ne bouge plus ! Ecoute comme la terre résonne. Son contact est humide, glacé à ton visage. Ce qu'il faudrait...

Oui, ce qu'il faudrait c'est cette cheminée. Mais elle est là. Il fait chaud, il fait bon. Et tu as réussi à gagner une position stratégique. Pour t'en déloger, il faudrait qu'elle y mette le prix. Pour franchir le dernier passage, par contre, ce sera très dur. Mais tu devrais connaître ces astuces de la guerre moderne. Car c'est ton travail, en somme. Tu prépares la guerre, la guerre future. Tu es ce que de récents journaux ont appelé un « fabricant d'enfer »...

Tu réalises que ce ne sont pas tes pensées mais la voix de la femme. *Sa* voix qui a formulé ces mots, ces terribles mots. Il fait chaud, il fait bon. Alors, tu te penches un peu plus et tu lui dis : oui, c'est vrai. Oui, je suis un « fabriquant d'enfer » et cela me procure des nuits blanches, des nuits interminables. Oui, je leur appartiens corps et âme, à ces hommes des hautes sphères qui préparent des lendemains chargés.

Alors, elle tend sa main aux doigts si longs, si fins, et elle la laisse courir dans tes cheveux. Tu adores ça et tu te sens à nouveau comme un tout petit enfant. Et tu fermes les yeux... Il faut que tu lui parles, sans arrêt, et après, cela ira beaucoup mieux...

Il est passé, maintenant... Il s'éloigne. Sors donc de ton rêve. Tu n'as même plus à courir. Marche, simplement. Avec méfiance, bien entendu, car ils sont partout dans ce bois. Un cargo aérien a dû les larguer ce matin et ils se contentent de patrouiller. A ce propos que sont devenus les groupes de défense qui attendaient depuis une semaine ? Tu les connais bien, ces groupes, parce qu'ils dépendaient de tes labos, étant équipés avec les dernières armes. Des prestidigitateurs en uniforme capables de vous sortir le tube magique à poussière de mort, la boîte aux petites bêtes qui font mourir, le tuyau à gaz qui brûle, etc.

Allez, lève-toi et... file. File droit devant toi jusqu'à ce que tu atteignes une route. Là, tu marcheras dans le fossé en évitant tout le monde. Tout le monde parce que personne ne peut plus t'être d'aucune aide. Si tu avais perdu toute dignité, tu irais vers le commandement qui doit s'être installé sur les points conquis et tu leur dirais qui tu es... Mais tu sais que tu ne t'y résoudras jamais. Ce qui est idiot. Mais tu n'aimes pas le goût de la lie.

Voilà, tu marches. Et tu marches presque content parce que tu as trouvé la formule. Pas la lie...

Tu laisses les branches te griffer par un tour stupide de ton esprit. Qu'importe, tu marches de plus en plus vite.

Tu aperçois une grande flaque de jour devant toi. Tu traverses un chemin et il y a des traces de sabots pointus dans la glaise. Méfiance... Prudence. De l'autre côté du chemin, les fourrés sont presque inextricables. Il vaut mieux t'allonger et ramper. C'est pénible...

Là, ça y est ! Tu peux te relever. Le jour que tu aperçois depuis un instant, c'est une clairière. Il y a de grands tas de bois sec au milieu des fougères. Tu t'allonges à nouveau, mais c'est pour ne pas courir le risque d'être canardé comme un gibier.

Il fait bon dans cette clairière. Odeurs de bois humide, de terre et d'herbe verte. Oui, l'odeur a une couleur. Tout comme les fougères ont des ronds bruns à l'envers de leurs feuilles. Des spores... Une idée-souvenir te vient au galop. La classe de sciences-nat dans la nuit du passé. Tu rejettes tout en bloc... Ces souvenirs, c'est à vomir par un jour pareil où la réalité tape dur...

Quelque chose bouge, presque de l'autre côté de la clairière. Tu te redresses légèrement, pour mieux voir. C'est un homme. Tu replonges vers le sol. Quelques secondes passent. Et tu perçois soudain des mots. Des mots en français. Des mots sans suite. Tu te lèves et tu marches vers l'homme. De toute évidence, il délire, un peu comme toi. Seulement, lui, il est blessé sérieusement et il saigne. Il est étendu sur le dos, entre deux grands plants de fougères.

Une comparaison stupide te vient et tu la repousses comme tu as fait pour les souvenirs d'enfance. Elle revient encore. C'est ce poème de Rimbaud et cette histoire de cresson bleu. A vomir en ce moment.

Allez, baisse-toi jusqu'à ce pauvre type. Il a les yeux fermés. Tu ne crains rien... De quoi as-tu peur ? Il est en uniforme de la Défense Européenne. Sur son épaule droite, il y a le disque noir et les deux éclairs blancs de la section des dernières armes. Oui, c'est un de ces prestidigitateurs capables de tuer à l'aide de poudre, de pulvérisateurs, de lampes de poche... Il a les yeux fermés, oui. Seulement, bien sûr, il va les rouvrir, parce qu'il sait que tu es là. La preuve, il a cessé de marmotter et de crier des mots. Il lève le bras et il cherche ta main. Dis-lui quelque chose. Aie au moins ce geste. A moins que tu ne lui expliques, que tu ne lui racontes tout. Démontre-lui que tous les hommes ont des points faibles, qu'ils sont tous faibles, très faibles. Des gosses énervés, oui ! Il va ouvrir les yeux ! Dis-lui ce que tu es avant qu'il...

C'est trop atrd, parce qu'il t'a reconnu, à peine ses paupières entrouvertes. Depuis quarante-huit heures, il doit tourner et retourner en esprit ton visage et l'envie du meurtre doit mettre de la sueur au creux de ses mains.

— « Salaud, » dit-il, « tu traînes par ici... Salaud de salaud de salaud... »

Il s'arrête en grimaçant. Il a du sang partout. A tel point qu'il est impossible de voir où il est blessé exactement. Tu avances la main et tu

soupires. Parce que tu n'as rien d'autre à faire. Tu voudrais lui dire tant de choses, à ce type qui va mourir, dans une clairière de son pays. Tu voudrais lui expliquer quel tour t'a joué la vie... Que tu n'as rien fait pour mériter sa haine et celle de tous les autres... Mais il souffre trop à présent pour t'entendre. Tu ne peux vraiment rien faire. Si... Tu as vu la mitraillette dans l'herbe, à quelques centimètres de son bras gauche. Tu te penches et tu la prends. Essaie de te rappeler le fonctionnement.

Tu vois le type bouger. Sa tête roule et il y a encore du sang sur sa tempe gauche.

Peut-être n'est-il pas réellement blessé, mais a-t-il subi les effets d'une des nouvelles armes ?... Tu sais bien, celle que tu as étudiée il y a deux ans et qui fait que la fibrine... Non, ne pense plus à cela ! Ne pense plus à ce type. A tous les autres qui sont allongés dans le bois.

Marche droit devant toi !

Tu quittes la clairière et tu rampes de nouveau sous des fourrés épais, noirs, pleins de ronces, qui mordent ton visage. Tu fermes les yeux et, à ce moment, tu entends le cheval qui hennit.

Tu te figes contre le sol. Le cavalier approche. Ce peut être le même que tout à l'heure. Ou un autre. En tout cas, il va lentement, très lentement. S'il t'aperçoit dans ton piège de ronces, il te piquera comme un papillon. Et, en fait de papillon, tu es la plus belle pièce de la région...

Tonc ! Tonc ! Tonc ! Le cheval souffle et hennit à nouveau. Le cavalier murmure des mots rauques et tape sur son encolure. Il y a une odeur forte dans l'air... Cela peut venir du sol, ou du cheval, ou du cavalier.

Met-il de la viande sous sa selle, comme ses ancêtres ? Ça n'aurait rien d'étonnant.

L'atetnte se prolonge et tu te détends, curieusement, sans doute parce qu'une sorte d'indifférence t'habite maintenant.

Tu te détends et tu regardes la femme. Ses cheveux ramenés en chignon, noirs et brillants, lui font comme un casque merveilleux, une coiffure de déesse.

Ta gorge est sèche d'avoir tant parlé, tant raconté. Et il fait de plus en plus chaud devant la grande cheminée où dansent les flammes.

La femme te regarde, te sourit. Et tu sais que tu ferais n'importe quoi pour la garder. Pour pouvoir embrasser jour après jour ses magnifiques yeux fendus d'eurasienne. Tu commettrais n'importe quelle folie...

Le cavalier t'a vu ! Tu le sais ! Allez, débats-toi maintenant ! Cherche à t'extraire de cette prison de ronces où tu t'es si bien fourvoyé ! Bouge, griffe-toi ! Laisse les ronces te déchirer à moitié !

Il est descendu de monture et il rit, le salaud ! Il tend le bras et il te désigne au cheval. Et l'animal hennit comme s'il se foutait de toi, de ta situation de pauvre insecte.

Tu n'en sortiras jamais ! Alors dis-lui, dis-lui ce qu'ils t'ont appris pour semblable circonstance. Crie !

Tu t'arrêtes quand tu as dit la phrase que tu savais si bien, par cœur. Tu cesses de te débattre et tu attends. Seulement il se trouve que le cavalier n'a aucune réaction, aucun changement d'attitude. Il continue de rire méchamment, et sa toque de fourrure tremble sur sa tête. Et les armes, à sa ceinture de peau, tressautent en cadence.

Et il ressemble à une idole barbare, domestique. A une vieille statuette oubliée dans un coin de hutte.

Imbécile ! lui cries-tu. Imbécile ! Primaire ! Si vous avez anéanti la défense, c'est grâce à moi, à moi seul ! Si la poussière n'a pas marché c'est parce que je vous en ai assez dit pour que vous fassiez vos plans, pour que vous prépariez votre venue ! Vous avez fait de moi le plus immonde salaud de la guerre et vous n'avez même pas...

Et tu t'arrêtes parce que tu n'as vraiment plus la force de crier et que tu réalises aussi que la phrase que l'on t'a apprise ne valait rien. Qu'il était prévu que tu tombes comme tous les autres, dans ton petit champ à toi, un champ de déshonneur. Et ce sauvage à cheval ne comprend rien. Il ne comprend pas tout l'amour que l'on peut avoir eu pour une femme et toutes les calamités que cela peut attirer sur vous. Il ne comprend pas quel poids énorme t'écrase en ce moment...

Il remonte à cheval. Est-ce qu'il aurait compris, quand même ? Non, il s'y connaît simplement en nœuds, comme tous ses pareils. Et il a très bien vu que tu ne pourras plus te sortir du piège de ronces

Il a vu aussi la fumée qui arrive en tourbillons. Maintenant tu entends. C'est un incendie qui approche. Il y en a pas mal à cause de toutes les armes...

Les armes... Essaie de bouger un peu plus et ta mitraillette servira au moins à quelque chose.

Allez ! Laisse les ronces entrer dans ta peau et y rester comme les aiguilles d'un distributeur de sérum.

Non, tu ne peux même pas faire fonctionner la culasse !

Et le cavalier, au petit trot, disparaît dans les profondeurs du bois. Toque de fourrure, armes cliquetantes, collier...

Et tu restes seul, salement seul. Et le rideau de fumée s'avance de plus en plus. Et cela te laisse indifférent. Indifférent et immobile parce que tu as décidé de laisser tomber ces questions idiotes.

Tu fermes les yeux et il y a toujours cette odeur de fumée.

C'est que les bûches, dans la cheminée, brûlent merveilleusement bien et ronronnent comme de gros chats.

Et un visage se penche vers toi. Et tu l'embrasses...

■ Une nouvelle édition de Jules Verne

Voici une nouvelle qui ne manquera pas d'intéresser les lecteurs de « *Fiction* ». En accord avec la Librairie Hachette, l'éditeur Maurice Gonon va reprendre la publication des œuvres complètes de Jules Verne dont une première série de huit volumes est en cours d'impression. La présentation en sera particulièrement soignée, sous boîtage, impression sur beau papier.

Il a été fait appel à de brillants illustrateurs tels que Serge Ivanoff (pour « *Michel Strogoff* »), C. P. Josso (pour « *Voyage au centre de la Terre* », premier volume à paraître dans la série). Beuville, J. M. Le Tournier et Samivel exécutent actuellement des aquarelles pour les volumes qui suivront.

CAROL EMSHWILLER

Une fourrure de miel

Carol Emshwiller s'est inscrite avec aisance dans la lignée des femmes auteurs de science-fiction. Elle apporte à celle-ci — spécialement dans cette nouvelle — un sens aigu de la poésie, un pouvoir évocateur se manifestant de façon convaincante.



C'ÉTAIT une chienne blanche, avec une large tête et des yeux intelligents. Cela se passait en hiver, sur la planète Jaxa.

Elle trottait devant son maître, le museau parfois au sol, parfois flairant l'air, et ne s'inquiétait guère d'être épiée ou non. Elle savait que d'*étranges* choses se cachaient derrière les arbres de glace, mais l'*étrange* était son affaire. Elle avait été formée pour l'*étrange,* et la chatoyante, l'étincelante Jaxa était, pensait-elle, ce pourquoi elle avait été *éduquée,* ce pourquoi elle était *née.*

J'aime cet endroit, j'aime cet endroit... disaient ses oreilles pointues, sa queue agitée... Je *l'aime.*

C'était un monde de glace, un monde de cristal et, dès que le vent soufflait, on entendait un bruit fracassant de coupes brisées, et chaque fois qu'une branche en caressait une autre résonnait le tintement joyeux des toasts que l'on porte en trinquant... ding, ding, ding... la reine boit... et le soleil s'y réfléchissait comme dans des millions de verres brisés, de bols de punch aux mille facettes, un million de chandeliers de cristal.

Elle portait quatre petites bottes noires, et chaque pas qu'elle faisait crissait comme quatre petits morceaux de cristal en plus ; mais ce son se perdait dans la symphonie que chantait la forêt d'argent pétrifié.

Elle avait enfin déterminé ce que pouvait être l'odeur qui flottait... qu'elle avait repérée dès le début, dès l'atterrissage, deux jours plus tôt, amalgamée à l'air acide de Jaxa, et qui cependant n'était qu'une partie de la senteur de l'endroit. Elle l'avait flairée en suivant un enchevêtrement de pistes tout autour de l'aéronef, et retrouvée flottant, lourde et fraîche, dans les creux des branches basses, dans les buissons aux senteurs de pins. Et l'odeur lui faisait penser à du miel, des hommes gras et des fourrures sèches.

Un gros gibier se trouvait par là, peut-être une proie, peut-être deux

ou trois... Elle n'était pas sûre du nombre. Elle sentait qu'il y avait quelque chose qu'il fallait dire à son maître, mais quel signal avait été convenu pour : « *On nous surveille* » ?

Pour dire : « *Viens plus près, c'est là, feu* ! » c'était un léger grognement court, rapide. Un autre son pour : « *Danger* ! » (tout ceci passait par le micro fixé à sa gorge pour arriver jusqu'au récepteur placé dans l'oreille du maître). Un aboiement spécial, profond, pour : « *Attention ! Attention ! Quelque chose d'affreux va arriver* ». Il y avait même un son bas, sourd, pour : « *Merveilleuse, merveilleuse fourrure, laisse tomber le reste, et cours après celle-ci.* » (Et elle savait reconnaître une belle fourrure lorsqu'elle en voyait une. On le lui avait appris. Mais il n'y avait pas de signal convenu pour : « *On nous surveille.* »

Dès qu'elle en avait été certaine, elle avait aboyé et gémi, mais cela ne lui avait valu qu'une petite tape sur la tête et une caresse dans le cou.

— « Bon travail, petite. Ce monde est notre huître à nous. Nous n'avons plus qu'à ramasser les perles. Jaxa représente tout ce dont nous rêvions. »

Et Jaxa existait, en effet. Elle poursuivit donc son travail sans essayer de lui en dire plus, car qu'est-ce qu'une chose *étrange* de plus dans un monde *étrange* parmi tant d'autres ?

Et maintenant, elle était sur une piste, et le maître marchait derrière elle, hors de vue. Il ferait mieux de se dépêcher, ou bien il allait falloir attendre, guetter la chose, quelle qu'elle soit, rester en arrêt jusqu'à ce qu'il vienne la tenir en respect, et cela allait être dur. Dépêche-toi... Dépêche-toi...

Elle l'entendait siffloter doucement dans le récepteur caché dans sa propre oreille, et elle savait qu'il ne se dépêchait pas le moins du monde, se contentant d'être heureux. Elle courut de l'avant, impatiente, curieuse. Elle n'émit pas le signal pour : « *Dépêche-toi* ! » mais un autre son de son invention, et elle l'entendit qui s'arrêtait de siffloter pour chuchoter en réponse dans son micro :

« Allons, allons, reine de Vénus, les fourrures n'attendent que d'être ramassées. On n'est pas pressé, petite. »

Mais le matin, elle se dépêchait toujours. On avait toujours le temps ensuite d'être fatigué et de traîner.

Cette odeur d'homme gras mélangée de miel était là, plus proche et de plus en plus forte. Sa curiosité se faisait double : cette odeur-ci... ou l'autre ? *Qui* est cette énorme chose qui nous guette ? Pourtant, elle resta sur la piste qu'elle tenait. C'était plus sûr. Cette chose-là, au moins, n'était pas intangible ; elle était sans détours ni replis, elle allait son chemin et connaissait son but.

Arrivée au sommet d'un petit talus, elle glissa à moitié de l'autre côté, son épaisse croupe poilue craquelant la glace. Parvenue dans le creux, elle flaira de nouveau, s'assurant de la présence de l'odeur, puis, museau au sol, trottant, passa une haie épaisse de broussailles.

Elle pensait par son nez, maintenant. Le monde n'était plus que senteurs, air sec et glace acide, résine de pin... et cet animal couleur d'herbe

brune qui sentait l'urine. Et, soudain, dressé de toute sa puissante stature, là, devant elle, un gros homme de fourrure qui sentait le miel.

Cette odeur l'avait enveloppée brusquement, avant même d'avoir levé la tête et regardé, et *il* était là — l'odeur en personne — plus grand que le Maître, et deux fois plus large. Oui, même en comptant l'épaisseur de la combinaison isothermique, deux fois large comme lui.

Ça, c'était une fourrure ! Merveilleuse, merveilleuse ! Mais elle demeura là, en arrêt, à le contempler, la gueule ouverte et les babines pendantes, le poil du cou tout hérissé, plus de surprise que de peur.

Il était argent et noir, rayé comme un tigre, et les bandes argentées luisaient et attrapaient la lumière (comme le faisait la glace de Jaxa), étincelaient et éblouissaient de la même façon. Et là, au milieu du visage, un énorme et terrible œil orange, entouré de noir, et un faisceau de lignes noires en partait, traversant le front pour faire le tour de la tête. Cette tache orange dominait la silhouette générale, mais c'était un regard sans profondeur, un regard d'aveugle, irréel, sorti de la fourrure. D'abord, elle ne vit que cette tache de couleur, mais ensuite elle remarqua, au-dessous, deux petits yeux rouges étincelants, mais dont l'expression ne semblait pas terrifiante, mais douce.

C'était le moment d'appeler : « *Viens, viens, et attrape l'énorme et précieuse fourrure hors de prix, pour que la plus riche dame de la terre la porte et étincelle dedans, et, surtout, pour qu'elle la paye.* »

Mais, quelque chose, dans ce nez noir et plat, ces lèvres tendres, quelque chose dans ces yeux doux l'empêcha de faire le signal. Quelque chose qui ressemblait à l'appel d'un maître. Pleine de surprise, indécise, elle n'émit aucun son.

C'est alors que la chose lui parla, et sa voix avait une intonation profonde et berceuse, un vibrato de violoncelle. La main poilue fit un geste : de promesse, d'offrande, de demande. Elle écoutait, comprenant et ne comprenant pas.

Les mots s'écoulaient lentement.

« CECI... EST... LE MONDE.

« VOICI LE CIEL, LA TERRE, LA GLACE. »

Les bras lourds bougeaient. Les doigts désignaient.

« NOUS T'AVONS OBSERVÉE, PETITE ESCLAVE. QU'AS-TU FAIT DE LIBRE, AUJOURD'HUI ? PRENDS TA LIBERTÉ. LA TERRE EST LA POUR TES QUATRE PIEDS CHAUSSÉS, LES ÉTOILES DU CIEL, LA GLACE POUR BOIRE. AUJOURD'HUI, FAIS QUELQUE CHOSE DE LIBRE. FAIS-LE. »

— « Quelle voix agréable, » pensa-t-elle... « Agréable... Elle apporte, elle donne... quelque chose »...

Ses oreilles pointèrent en avant, puis d'un côté, puis de l'autre, puis se dressèrent de nouveau. Elle inclina la tête, mais le sens réel de ce qu'elle venait d'entendre ne se fit pas plus clair. Avec son nez, elle fouilla l'air.

« Redites-le, » exprimait tout son corps. « J'ai presque saisi. Je le sens. Dites-le encore une fois, et alors, peut-être, le sens m'en apparaîtra. »

Mais la créature fit demi-tour et s'éloigna rapidement (très rapide-

ment en fait, pour une si grande masse), et disparut derrière les arbres et les buissons. Sa forme chatoya, jusqu'à ce que le scintillement ne soit plus que celui de la glace, et le noir, celui des branches épaisses.

Le Maître était tout près. Elle pouvait entendre le craquement de ses pas qui se rapprochaient d'elle.

Elle renifla, au-delà, en zigzag. La piste était là.

— « Alors, ma reine, Aloora, tu l'as perdu ? »

Elle flaira le sol à nouveau. L'odeur miellée de fourrure était forte. Elle gémit doucement, plus pour elle que pour lui.

« Vas-y, ma belle ! »

Elle réagissait aux mots par de petits bonds, vrai carillon chinois dans le vent, redevenue pratique, mais la queue entre les pattes, coupable, et la tête basse. Elle avait omis de donner un signal important. Elle avait attendu jusqu'à ce qu'il fût trop tard. Mais est-ce que la chose était un homme, un maître, ou une fourrure ? Elle aurait voulu faire au mieux. Toujours, elle avait essayé, et encore essayé de faire pour le mieux, mais maintenant elle était déroutée.

Elle approchait de tout près de ce qu'elle traquait, quoi que ce fut : l'odeur flottait toujours, bien que plus éloignée. Elle pensa à des cadeaux. Elle avait compris que quelque chose de ce genre se cachait sous les mots lents et berceurs ; et les cadeaux lui faisaient penser à des os et à de la viande, pas à ce biscuit de poisson séché qu'on lui donnait toujours au cours de voyages comme celui-ci. Un filet de bave coula au coin de sa gueule, se figeant en glace, lui traçant un fil d'argent sur l'épaule.

Elle ralentit. La chose qu'elle traquait devait être là, juste derrière la prochaine rangée d'arbres. Elle émit un son de gorge... Prête. Calme. Elle avançait, jusqu'à ce qu'elle soit sûre. Elle pressentait la forme. Sans la voir réellement... C'était principalement l'odeur, et quelque chose de plus, comme un tintement de verroterie. Elle donna le signal, et s'arrêta net, parfaite imitation du chien d'arrêt : « *Viens. Dépêche-toi. L'attente, c'est la partie la plus dure.* »

Il arrivait, glissant à son récepteur :

— « Bouge pas, petite. Tiens la pose. Sage... Là... Sois sage... »

Une simple petite crispation de sa queue lui répondit. Il la dépassa, s'accroupit, épaula. Lentement, il tournait, en même temps que se déplaçait l'ombre de la bête, puis il tira. Deux coups.

Ensemble, ils se précipitèrent ; c'était bien ce à quoi elle s'attendait : quelque chose dans le genre d'un cerf, les sabots fins, la tête fière et tachetée de trois couleurs ; de grands ronds gris sombre sur un jaune fauve, avec des touffes d'argent lumineux par-ci par-là.

Le Maître sortit son couteau à la lame effilée, tranchante. Le visage empourpré, il se mit à siffler très fort, tout en découpant la fine tête.

Elle s'assit près de lui, la gueule entrouverte en une sorte de sourire, observant son visage pendant qu'il était à l'ouvrage. L'odeur chaude lui fit venir l'eau à la bouche, et sa salive coulait goutte à goutte, gelant

au contact de la glace et sur ses pattes. Mais elle demeura sage, sans bouger.

Il s'arrêtait parfois de siffler pour ronchonner et jurer et se parler à lui-même. Enfin, la peau et la tête retournés comme un gant, il en fit un solide paquet.

Il revint alors à elle, lui donna de petites tapes sur les côtes qui rendirent un petit son sourd, il la gratta derrière l'oreille, et lui présenta un biscuit sur la paume de sa main gantée. Elle l'avala d'un coup, et l'observa, qui, accroupi sur ses talons, en mangeait un presque pareil.

Il se redressa, chargea le paquet sur son dos.

« Je prends ce paquet, petite. Viens. On va en attraper une autre avant le déjeuner. » Il lui indiqua la droite. « On va tourner par là en formant un grand cercle. »

Elle trotta, contente de ne rien porter. A un endroit où la glace était décolorée, elle remarqua une odeur forte. Elle s'y soulagea. Dans un arbre au-dessus d'elle, elle flaira un oiseau qui sentait la fourrure et le mammifère, et elle grogna parce qu'il secouait sur elle une pluie de glaçons. Elle zigzagua, se retourna pour mordre une branche, babines retroussées pour simuler la rage envers une branche qui l'avait éraflée.

Un moment, elle suivit le son fracassant d'un ruisseau qui courait sous la glace, mais le délaissa pour une odeur huileuse d'agneau qui se fit sentir. Elle tomba sur eux presque immédiatement : six petites pelotes de laine verdâtre aux pattes ébouriffées. La senteur de miel et d'homme gras était aussi là, mais elle signala les agneaux, émit le son qui correspondait à : « *Viens et tire sec* », et s'immobilisa, attendant son maître.

« Bravo, ma reine ! » fit-il d'un ton plein d'éloges. « Nom d'un chien, cet endroit est une mine d'or ! Tiens-le, reine de Vénus, quoi que ce puisse être, ne le laisse pas filer ! »

La clairière avait bien quarante-cinq mètres de diamètre, et elle se tenait au milieu, bien en vue des petites créatures qui ne semblaient pas lui prêter la moindre attention. Lentement, avec précaution, le Maître vint s'agenouiller près d'elle. Au même moment, apparut au fond de la clairière un homme dont le pelage d'argent étincelant était rayé de bandes noires, tel un tigre.

Elle entendit le souffle du Maître s'accélérer et sentit la tension monter en lui. Il y eut une nouvelle bouffée de transpiration aigre, un silence pétrifié et cette respiration haletante... Ce qu'il lui communiquait ainsi lui hérissa le poil le long du dos dans un sentiment mitigé de peur et d'excitation.

L'être tigré tenait un petit paquet dans une main. Il regardait à l'intérieur et tiraillait d'un doigt pour l'ouvrir. A ses côtés, le Maître bougea soudain et elle entendit le son sec, déchirant, de cinq balles. Coup sur coup. Deux furent tirées après que le gros homme à l'odeur de miel soit déjà tombé et étendu comme un énorme sac décoré.

Le Maître courut vers lui, la chienne sur ses talons. Ils s'arrêtèrent, pas trop près, et elle vit le Maître regarder l'énorme tête morte, la tête tigrée avec son œil terrible. La respiration précipitée, il avait l'air fiévreux, le visage rouge et congestionné, les lèvres pincées en une dure ligne blanchâtre. Il ne sifflait plus, ni ne parlait. Au bout d'un moment, il sortit son couteau, en éprouva le tranchant en provoquant un petit filet de sang sur son pouce gauche. Puis il approcha. Et elle attendit, l'observant, avec un petit gémissement qui était une question.

Il se pencha au-dessus du gros homme de miel et s'empara d'abord du paquet à demi ouvert qu'il trancha négligemment par le milieu. De petits morceaux de nourriture s'en échappèrent, des bouchées de viande desséchée, une matière caséeuse et quelques morceaux de glace bleu clair. Le Maître les envoya promener d'un coup de pied. Son visage n'était plus rouge, mais verdâtre. Sa bouche mince était entrouverte en un sourire qui était une grimace.

Il entreprit alors de l'écorcher.

Il ne garda pas la lourde tête, au visage aplati, ni les mains aux doigts ensanglantés.

L'homme dut fabriquer une espèce de traîneau, avec des branches mortes qu'il choisit parmi les plus grosses, pour porter cette nouvelle lourde fourrure, qui s'ajoutait à la tête et la peau du cerf. Puis il se mit en route, droit en direction de l'aéronef.

L'heure du repas était dépassée, mais l'expression des yeux du Maître lui ôta l'envie de réclamer quoi que ce soit. Elle marchait devant lui, tout près de lui. Souvent elle se retournait, le regardait tirer son espèce de traîneau à l'aide d'une corde passée autour de ses épaules, et elle savait, à la façon dont il tenait son fusil, par-devant lui et des deux mains, qu'elle pouvait être inquiète.

De temps en temps, le paquet de fourrures, tout humide, s'accrochait aux buissons ; alors le Maître mâchonnait un juron et tirait dessus. Elle se rendait compte de sa fatigue sous le lourd fardeau, et faisait des vœux pour qu'il s'arrête, se repose et se restaure, comme ils le faisaient généralement, comme ils auraient déjà dû le faire.

Ils avançaient lentement, et l'odeur de miel de l'homme gras flottait dans l'air, comme au début. Ils croisèrent les traces de nombreux animaux. Ils virent même un autre cerf qui s'enfuyait, mais elle savait qu'il n'était plus question de chasser.

Alors, un autre tigre noir et argent se dressa droit devant eux. Il apparut soudain, comme s'il se tenait là depuis longtemps, avant qu'ils ne fussent assez près pour le voir, le différencier de l'air étincelant.

Il était simplement là, immobile, qui les fixait et les défiait, et le Maître, tenant son fusil des deux mains, le fixait aussi. Elle se tenait entre eux, les regardant tour à tour. Elle sut alors que le Maître ne tirerait pas, et il semblait que la chose tigrée le savait aussi, car elle se

tourna vers elle, éleva les deux bras en écartant les doigts comme pour saisir la forêt. Elle vacilla légèrement, comme si elle perdait un peu l'équilibre, puis elle parla, de son ton vibrant de violoncelle. Les mots et leur sens paraissaient les mêmes que la première fois.

« PETITE ESCLAVE, QU'AS-TU FAIT DE LIBRE AUJOURD'HUI ? SOUVIENS-TOI : CECI EST LE MONDE. FAIS QUELQUE CHOSE DE LIBRE AUJOURD'HUI MÊME. FAIS-LE. FAIS-LE. »

Elle savait que ce que disait la voix était important, il y avait quelque chose qu'elle aurait dû comprendre, quelque chose qu'on lui donnait et dont il fallait s'emparer. L'être la regardait et elle lui retournait son regard avec de grands yeux innocents, désirant faire pour le mieux, mais ne sachant pas quoi...

Puis le gros homme se détourna, lentement, leur découvrant, au Maître et à elle, un large dos ; par-dessus son énorme épaule arrondie, il jeta sur eux un dernier coup d'œil, puis s'ébranla lentement et disparut dans les arbres et la glace. Quant au Maître, ses mains étaient toujours crispées sur son fusil, et il ne bougeait pas.

Le vent du soir s'éleva et des milliers de chandeliers frissonnèrent, cliquetèrent, gigantesque carillon dans la forêt. Un oiseau couvert de poils, de la taille d'une souris et aussi rapide, s'envola sous leur nez en jetant un minuscule cri perçant.

Elle épia le visage du Maître. Quand il se décida à repartir, elle trotta à ses côtés. Les sons mélodieux émis par le gros homme de miel résonnaient encore dans son esprit mais leur signification lui échappait.

Cette nuit-là, le Maître étendit la grande peau sur un châssis et en considéra le dessin. Il ne parlait pas. Elle l'observa un moment, puis elle se retourna trois fois sur sa couverture et s'allongea pour dormir.

Le matin suivant, le Maître parut ne vouloir se remettre en route qu'à contrecœur. Il étudia des cartes représentant d'autres lieux, des cartes en relief, comme le cadran d'une montre, couvertes de taches jaunes et d'étiquettes. Il but son café debout, en les regardant. Finalement, ils sortirent, clignant des yeux dans l'air sonore.

Ce monde était le sien. De plus en plus, cette conviction s'affirmait en elle : le bien-être, l'agréable température, les senteurs délicieuses... Elle fila en avant, comme d'habitude, quoique pas si loin ; de temps en temps elle s'arrêtait et attendait, et inspectait le visage du Maître qui la rejoignait. De temps en temps aussi, elle geignait une question avant de repartir... « Pourquoi ne marches-tu pas vite, vite, et ne m'appelles-tu pas reine de Vénus, Aloora, Galaxa, ou femelle de Beltégeuse ? Pourquoi ne renifles-tu pas comme je le fais ? Respire, et tu verras comme tu te sentiras heureux ici... » Et elle repartait.

Les pistes étaient faciles à détecter. Une fois de plus, elle tomba sur cette odeur huileuse d'agneau et une fois de plus, ils les surprirent brusquement. Le Maître qui marchait à grandes enjambées à ses côtés leva son fusil... mais l'instant suivant, il se laissa aller à faire du bruit, et les agneaux s'enfuirent. Il grimaça, et cracha sur la glace :

— « Viens, ma reine. Partons d'ici. J'en ai marre de cette planète ».

Il fit demi-tour et donna le signal du retour à la fusée. Deux petits mouvements du pouce levé à la hauteur de la tête.

« Pourquoi ? Mais pourquoi ? C'est le matin, et ce monde est à nous ! » Elle agita la queue, laissa échapper un petit jappement ; dansant sur ses pattes de derrière, elle le suppliait de tout son corps.

— « Viens, » dit-il.

Elle le suivit donc, tête basse, mais les yeux levés vers lui, se demandant si elle avait fait quelque chose de mal, tellement désireuse de bien faire, désireuse d'être remarquée et aimée, parce qu'il avait l'air si troublé, si préoccupé...

Ils n'étaient que depuis quelques minutes sur le chemin du retour quand il se figea au milieu d'un pas. Il ramena lentement ses pieds l'un près de l'autre, à plat sur le sol tel un soldat au garde-à-vous.

Là, devant eux, étendue sur le chemin, l'énorme tête à l'œil orange. Et, placées devant, comme à l'extrémité de bras tendus, deux mains de cuir, les paumes dépourvues de poils face au ciel.

Elle grogna sourdement et le Maître émit un son presque semblable au sien, bien que plus près du gémissement. Elle l'attendit, s'immobilisant en même temps que lui, ne bougeant pas, sentant la même tension s'emparer d'elle. Pourtant, c'était seulement une tête et deux mains sans valeur, de vieilles choses qu'ils avaient acquises et rejetées.

Il se détourna, et elle aperçut dans son regard une expression de panique. Délibérément, il se remit en marche, faisant un grand détour pour éviter cette chose... Après avoir contourné l'endroit, ils accélérèrent le pas.

L'aéronef n'était plus très loin. Elle pouvait en apercevoir la masse sombre comme ils approchaient de l'espace dégagé où il se dressait. Cette ouverture béante dans la glace fondue, la terre brûlée, carbonisée.

C'est alors qu'elle vit que neuf des hommes-tigres argentés étaient là, formant un grand cercle, chacun dégageant cette odeur de miel et de fourrure humide, mais chacun possédant une douceur particulière et personnelle.

Le Maître, qui marchait très vite, les yeux au sol pour être sûr de l'endroit où il posait les pieds ne les vit qu'une fois au milieu du cercle : dressés devant lui, semblables à neuf ours revêtus de peaux de tigres.

Il s'immobilisa, ronchonna une plainte, et, ne retenant son fusil que d'une seule main, le laissa pendre, la gueule touchant presque le sol. Son regard allait de l'un à l'autre des êtres, et elle suivait ce mouvement circulaire des yeux pâles.

— « Reste là, » lui dit-il. Et il se mit en route vers le navire d'un pas titubant, courant et marchant à la fois, heurtant le manche de son fusil contre le sas en entrant.

Il avait dit : « Reste ». Elle s'assit donc, surveillant la porte de l'aéronef, mais remuant nerveusement parce qu'elle aurait désiré le sui-

vre. Il ne demeura absent que quelques minutes. Quand il reparut, il n'avait plus son fusil, mais il tenait la grande fourrure découpée en lanières qui pendillaient comme des rubans.

Courant et marchant, sa lourde charge lui rendant l'équilibre difficile, il alla de l'un à l'autre, tout le long du cercle. Trois d'entre eux se dressèrent pour lui barrer le chemin, refusant de reprendre la fourrure. Ils la repoussèrent, la lui remirent entre les bras, toute défaite, en tas, y ajoutant un autre gros ballot empaqueté dans un sac de papier parcheminé, et le Maître se tenait les jambes écartées, supportant à grand peine le poids du tout.

Ils désiraient qu'elle reste. Ils lui offraient... était-ce leur monde qu'ils

Alors, un des hommes à goût de miel fit un geste de sa main de fourrure vers le navire, puis vers les paquets, puis du navire au Maître, et enfin, vers le ciel. A deux reprises, il émit deux sons précis. Un autre émit deux sons différents, et elle en saisit le sens :

— « Prenez vos affaires, et rentrez chez vous. Prenez tout. Ceci. Et puis ceci. Et partez. »

Ils se retournèrent alors vers elle. Et l'un d'eux parla, avec un grand geste.

— « Voici le monde : Le ciel, la terre, la glace. »

offraient ?... Mais à quoi peut servir un monde ?

Elle remua la queue, hésitante. Elle baissa la tête tout en tenant les yeux levés vers eux. « Je veux faire bien les choses, faire plaisir à tout le monde, tout le monde... mais... » Et elle suivit le Maître dans l'aéronef.

Les ouvertures se refermèrent automatiquement.

— « Partons d'ici, » dit-il. Elle s'installa sur sa couche, allongée sur le côté, en position pour l'envol. Le Maître posa sur elle une couverture de plastique qui la recouvrait entièrement de la tête à la queue, et quelques minutes plus tard, la fusée décollait.

Une fois en route, il ouvrit le sac de papier parcheminé. Elle savait ce qu'il y avait dedans. Elle savait aussi qu'il savait, rien qu'à l'odeur de sa transpiration. Il l'ouvrit et en sortit la Tête et les Mains. Son visage était de marbre et sa bouche dure. Elle le vit sur le point d'expédier la grosse tête dans l'espace, mais il ne le fit pas. Il la porta là où il mettait les bonnes têtes, quelques pattes et quelques sabots parmi les plus curieux.

Mais elle savait que cette tête était différente. Les autres avaient, comme elle, le front fuyant et la plupart possédaient un mufle saillant. Celle-ci semblait plus grosse que les plus grosses, avec son épaisse fourrure ébouriffée et son énorme œil fixe. Plus imposante qu'aucune autre, plus terrible... et pourtant, un visage aplati, un délicat nez noir, et de tendres lèvres.

Les lèvres les plus tendres du monde...

Traduit par Régine Vivier.
Titre original : Pelt.

JEAN RAY

Les noces de Mlle Bonvoisin

Aux côtés de longs récits très élaborés comme « La ruelle ténébreuse », *Jean Ray a fait place dans son œuvre à de brefs contes que leur concision n'empêche pas d'être impressionnants.* « Les noces de Mlle Bonvoisin » (*extrait des Derniers* contes de Canterbury ») *en offre un exemple parmi les plus frappants.*



En l'année 1880, par une brumeuse matinée de fin d'hiver, un voilier venant des Amériques, pris en remorque par un petit toueur hollandais, remonta le canal maritime de Terneuzen et se mit à quai dans l'arrière Dock, dit Bassin de Commerce, de la noble et farouche ville de Gand, dans les Flandres.

A midi le maître-timonier Tieste de Wildeman, chargé de tout son avoir enfermé dans un gros sac de toile des Indes, quitta le bord après avoir reçu une paie de seize mois en pièces d'or et d'argent. Tieste de Wildeman portait, en outre, bas contre terre, une curieuse cage en bois de fer où se tenait, sage et immobile, un gros perroquet gris, sale et huileux comme une chiffe.

— « C'est un canivet des Antilles, » expliqua-t-il à M. Volders, vérificateur des douanes. « Je le vendrai pour beaucoup d'argent à ces messieurs du jardin zoologique. »

— « C'est douze francs de droits d'entrée, » dit le vérificateur.

— « Non, » protesta Tieste de Wildeman, « mais je paie un verre chez madameke De Landtsheere. »

— « C'est bien, » accepta l'homme des douanes.

Ils burent bien plus d'un verre et bavardèrent bientôt en amis.

— « Il y a quatre ans aux foins que j'ai quitté Gand, » dit Tieste, « et je vais retrouver ma femme. »

— « Eh ! Eh ! » ricana M. Volders.

— « Pourquoi riez-vous ? » demanda Tieste qui n'entendait rien à la moquerie.

— « Je ne dis rien, ou plutôt pas encore. »

— « Tout de même, » insista le marin.

— « Alors il faut vous dire, Tieste, » accepta M. Volders en mettant un peu de commisération dans le ton, « que votre femme s'est mise en

ménage avec Tone Bosmans, et qu'ils exploitent, avec beaucoup de chance, je dois le dire, un cabaret à l'enseigne de la « Bouteille Verte » dans la rue du Canal. »

— « Aha ! » dit Tieste de Wildeman, « c'est donc ça ? » Et il fit servir une pleine bouteille de bon genièvre de Hollande.

Ils se quittèrent à la nuit tombante ; Tieste, chargé de son gros sac en toile des Indes et portant la cage au perroquet, se dirigea vers la rue du Canal.

« Je parie les galons d'argent de mon képi qu'il y aura du grabuge par-là, » se dit philosophiquement M. Volders, « mais ce n'est pas mon affaire. »

Il regagna son bureau dans les souterrains de l'Entrepôt et se mit aussitôt à rédiger un procès-verbal à charge du nommé Tieste de Wildeman, coupable d'avoir introduit en fraude un perroquet des Antilles, taxé à douze francs par le service des douanes.



La vilaine nouvelle en courut dès le petit jour.

— « Vous savez, Tone Bosmans et la femme de Tieste de Wildeman ont reçu leur compte. Tudieu... la « Bouteille Verte » a été passée au rouge cette nuit ! On se croirait dans un abattoir ! Quant à Tieste, on l'a trouvé sur le quai du Peerdemeersch, fou comme un polichinelle et criant : « Ce n'est pas moi... c'est le perroquet... je vous dis que c'est le perroquet ! »

Tone Bosmans et sa concubine n'étaient plus que sanglante bouillie quand la police entra dans le sinistre assommoir ; sur le comptoir se trouvait la cage en bois de fer, et le perroquet y achevait tranquillement de déjeuner d'un quartier d'orange.

Quand les policiers l'enlevèrent, il criait à tue-tête :

— « L'amour ! C'est l'amour ! »

A l'extrémité de la rue du Canal se tenait blottie au fond d'un jardin de lilas précoces, déjà poudrés de vert tendre, la maison de Mlle Sylvie Bonvoisin, une vieille fille haute en graine, noire comme gaupe, et ressemblant à une immense épingle de nourrice roulée dans une étoffe.

Elle acheta pour cent sous la cage et le perroquet, mis en vente par ordre des douanes, et M. Volders, qui avait habilement empêché les enchères, reçut une caisse de douze cigares.



Après avoir inutilement essayé de se faire épouser par un membre de la Fabrique d'Eglise, par un chapelier en déconfiture et par un crieur de petite marée, Mlle Sylvie Bonvoisin s'était vouée à un farouche célibat.

Quand, au surlendemain de son acquisition, le perroquet reprit sa

sotte rengaine : « L'amour... c'est l'amour ! » la vieille fille en eut les sangs tournés et, par tous les moyens, elle s'efforça de le réduire au silence.

Le perroquet n'en cria que de plus belle.

Exaspérée, elle plongea les mains dans la cage et voulut étrangler le bavard.

Le canivet n'a ni la douceur résignée du jacquot, ni la criarde couardise de l'ara, ni la vaine fureur du microglosse de Guinée. Il a l'humeur et la robustesse du trigle et, David du monde ailé, il tient tête au Goliath.

D'un coup de bec, il cassa l'annulaire gauche de Mlle Bonvoisin.

La péronnelle ferma la cage, se fit soigner le doigt et garda beaucoup de respect au vaillant volatile.

Bientôt elle se complut à la bizarre invite de l'oiseau parleur.

— « L'amour... c'est l'amour... »

Surtout depuis qu'il la modulait avec une singulière douceur.

— « Je me demande... » commençait-elle souvent, sans oser achever sa pensée.

Mlle Bonvoisin avait quelque lecture ; d'aucuns la prétendaient savante en bien de choses.

Elle se mit à croire à la possibilité d'une métempsycose.

⁂

Un soir, la lampe mettant une brume rose dans la chambre, elle s'approcha de la cage et murmura :

« ... Je... vous... aime. »

Le canivet la considérait de son gros œil rond où veillait une étincelle de feu vert.

« Je... vous.. aime... »

L'oiseau fit un effort du gosier et rauqua :

— « Je... vous... »

Une heure plus tard, il répéta brusquement, sans y être invité :

— « ... Je... vous... aime. »

— « Mon Dieu ! » cria Mlle Sylvie.

Personne au monde ne le lui avait jamais dit.

Alors, des mois durant, chaque soir, Mlle Bonvoisin et son perroquet parlèrent d'amour.

Et puis, le hasard se mettant du côté de l'enfer, la vieille fille fit la connaissance de Constantin Hannedouche, une créature dévoyée, immonde : un prêtre défroqué courant salement le guilledou, mendiant la goutte et qui disait des messes noires pour quinze sous.

⁂

Sur le minuit, il la fit regarder dans une sphère de verre à moitié voilée de drap noir. Elle y vit un vague visage d'homme.

— « Il est beau comme Lucifer lui-même, » dit Hannedouche. « Si vous voulez sacrifier trois pièces d'or, je vous dirai son nom. »

» Martin Canivet, » dit-il en s'emparant avidement des jaunets. « Sacrifiez-en trois autres et je vous unirai à lui, car c'est l'incarnation de votre perroquet. »

Elle accepta, folle d'un étrange amour pour l'être qui lui avait d'' un jour, et l'avait depuis répété sans se lasser : « Je vous aime ! »

Par une nuit de tempête, Constantin Hannedouche lui donna rendez-vous avec le perroquet sur le parvis de l'église Saint-Jacques.

Elle apporta la cage couverte d'un voile de soie noire, à travers vent et averse.

Le défroqué fractura le portillon de la tour des sonneurs, la conduisit à travers l'église ténébreuse où veillait le rubis de la lampe du sanctuaire, la fit s'agenouiller sur les dalles et alluma un cierge de cire noire.

— « Voulez-vous prendre Martin Canivet comme époux ? » demanda-t-il.

— « Oui, » bégaya la malheureuse complètement éperdue de tendresse et d'effroi.

Chose mystérieuse, à la question posée, l'oiseau répéta en croassant

— « Oui ! »

— « Vous êtes unis ! » déclara Hannedouche.

Il glissa un petit anneau d'or à la patte du perroquet et un autre à l'annulaire mutilé de Mlle Bonvoisin.

A ce moment une terrible clarté rouge incendia le vaste espace sacré : une haute flamme pointue venait de jaillir d'un bénitier. Hannedouche s'enfuit en criant et Mlle Sylvie ne sut jamais comment elle se retrouva chez elle avec son perroquet.

— « Mon mari... mon mari... » hoquetait-elle sans cesse.

***

Dans une belle maison de maître de Gand, la noble et très farouche, habite encore un médecin à peu près centenaire qui assista aux étranges couches d'une dame bien proche de la cinquantaine. Elle mit au monde un enfant hideux à tête et bec de perroquet, aux membres absolument difformes et terminés en serres de rapace.

Le monstre respirait et poussait des cris effrayants qui ressemblaient bien plus à des grincements de jeune bête de proie qu'aux vagissements d'un nouveau-né. Néanmoins les médecins assistant l'accouchée, estimant que la créature n'était pas viable, la firent baptiser sur l'heure.

Mais à peine l'eau lustrale avait-elle humecté la tête difforme que le monstre se recroquevilla, poussa une atroce clameur et mourut.

Immédiatement les docteurs firent apporter un large bocal d'esprit-de-vin et y plongèrent le petit cadavre, dans l'intention bien compréhensible de conserver pareil sujet.

Ils comptaient sans le mystère qui entourait cette histoire inouïe.

L'alcool s'enflamma sous leurs mains, le bocal éclata comme une bombe, blessant les assistants, et une immense flamme bleue consuma l'affreuse dépouille.

La mère survécut, mais resta plongée dans un mutisme effrayant qui faisait croire à la perte de sa raison.

Elle disparut une nuit ; nul ne sut jamais ce qu'il advint d'elle.

Elle s'appelait Sylvie Bonvoisin.

La rumeur publique accusa le détestable Hannedouche de cette épouvantable paternité, mais, peu de jours après l'hymen sacrilège, on avait trouvé le cadavre du prêtre renégat dans les herbes folles du Peerdemeersch, la face étrangement mutilée...

— « Comme à grands coups de bec, » avait dit un policier.

ENVOIS DE MANUSCRITS

En raison de l'abondance des manuscrits français que nous recevons et du nombre de nouvelles retenues pour les numéros à venir, nous prions les auteurs de *bien vouloir s'abstenir désormais, et jusqu'à nouvel ordre,* de nous en adresser.

Nous nous excusons à l'avance de ne pouvoir répondre à ceux qui ne tiendraient pas compte de cette recommandation.

Rappelons également que les manuscrits non retenus ne sont pas rendus, sauf s'ils ont été accompagnés de timbres.

KIT REED

Dévotion

Un seul récit de Kit Reed dans « Fiction » (« L'attente ») a suffi à classer cet auteur féminin dans le rang des maîtres de la littérature insolite. « Dévotion » n'a rien de commun avec cette première histoire, sinon la marque de l'imprévu. On y trouve des relents de John Collier, une filiation lointaine avec la « Bérénice » d'Edgar Poe... ainsi que, de toute façon, le sceau d'une individualité qui s'imposera de plus en plus.



HARRY FARMER aimait ses dents.

Son amour avait commencé quand elles étaient apparues, blanches et solides, dans le sillage des chicots de ses dents de lait. Il avait grandi chaque fois qu'une mère regardait sa bouche éclatante et obligeait son fils, un de ses petits camarades, à boire une tasse de lait, ou à subir une autre séance de brossage de dents. Il avait atteint sa maturité l'année où Harry avait mordu un de ses antagonistes à l'école primaire, ce qui en fit le héros de la classe. Il s'était épanoui au cours des années, quand les femmes le contemplaient en disant : « Quel magnifique sourire ! » Arrivé maintenant à l'hiver de sa vie, son amour était à son apogée, car les dents lui étaient restées fidèles tout au long de son existence.

Chaque matin, il se mettait devant le miroir chromé de la pension de famille et il les saluait avec un sourire. (« Heureuse journée, mes beautés, » disait-il.) Elles semblaient tinter sous sa langue triomphante tandis qu'il la tournait dans sa bouche, rendant hommage à chaque dent, l'une après l'autre. Quand il les brossait, c'est à peine s'il pouvait attendre de laver la mousse pour les revoir et recevoir, dans la glace, un rassurant sourire matinal. Il portait une petite brosse à dents avec une agrafe comme un crayon dans sa veste et un petit paquet de dentifrice dans son portefeuille. Quand il sentait venir dessus la plus petite pellicule, il s'excusait et quittait la table du déjeuner, ou la partie de palet, ou l'endroit quelconque où il se trouvait, pour se retrouver seul avec elles et les brosser jusqu'à ce qu'elles brillent de façon éclatante. (« Content ? C'est mieux, hein ? » lui disaient-elles en scintillant.)

Mrs. Granstrom, qui vivait dans la pension de famille sur le même palier, avait coutume de dire que Harry Farmer n'était venu en Floride que

parce que c'était le meilleur climat pour ses dents. Elle racontait à tout venant qu'il leur donnait des bains de soleil, mais il avait remarqué qu'elle ne pouvait s'empêcher de le regarder avec admiration quand il riait de ses sarcasmes, ou quand il mordait dans un délicieux petit pain croustillant.

Il raillait Mrs. Granstrom à propos de ses dents aurifiées et du bridge de sa molaire, et il avait pour elle un sourire spécialement large les jours où elle revenait de faire limer les crochets de son bridge ou nettoyer de nouveau sa dent gâtée. Il repoussait en riant ses tentatives pour lui faire manger des bonbons ; il savait qu'elle en voulait à ses dents. Une fois, quand elle lui avait lancé un palmier en céramique à la figure, il l'avait traitée de vieille vindicative, mais il l'avait gratifiée bien vite d'un nouveau sourire, et elle sembla rassérénée par l'éclat de ses magnifiques dents.

Elle devait reconnaître en son for intérieur, il en était sûr, qu'elle était fière de se rendre à son bras au club de palet.

— « Combien y a-t-il d'hommes ici ayant largement dépassé la soixantaine qui aient encore leurs vraies dents ? » demandait-il. Et il continuait : « Pas une cavité, pas un défaut, » et avant d'être arrivé au terrain sur lequel ils devaient jouer, il avait ouvert la bouche une fois au moins pour l'édification de quelque nouveau venu sidéré.

— « Espèce de vieux fou, vous savez bien que vous avez soixante-douze ans, » sifflait entre ses dents Mrs. Granstrom. (Elle ne contestait jamais le commentaire au sujet des dents.)

— « Oh ! mais ma bouche n'en a guère plus de vingt, » répliquait-il. En général, quand il disait cela, elle prenait son maillet et se mettait à taper sur son palet.

Au cours du soixante-douzième hiver de Harry Farmer, (son dixième à St. Petersburg), ce fut la tragédie.

Ce jour-là, Mrs. Granstrom alla seule au terrain de palet. Elle avait passé le début de la matinée à babiller devant la porte de Harry, mais elle n'avait obtenu aucune réponse, même quand elle avait entrebâillé la porte et lancé par jeu à l'intérieur sa visière verte. En fin de compte, quand le soleil fut déjà haut et que fut venue l'heure où tout le monde serait déjà sur le terrain, elle était partie d'un pas lourd, seule, furieuse, sans sa visière ni même un grand chapeau de paille pour se protéger du soleil.

Elle joua plusieurs parties avec un nouveau groupe de gens avant d'apercevoir Harry qui se hâtait à sa rencontre.

— « Où étiez-vous donc ? » lui dit-elle d'une voix cassante. Vous savez bien que ces gens ne sont pas du tout de notre milieu, et j'ai été obligée de passer toute la matinée avec eux. »

— « Désolé, Martha, » marmonna Harry en baissant la tête.

Ils jouèrent plusieurs parties avant que Mrs. Granstrom remarquât que l'orgueilleux Harry, qui exposait sa tête et son sourire au soleil depuis dix hivers, jouait la tête baissée, avec sa visière à elle.

Il parla à peine pendant le déjeuner. Il quitta la table à plusieurs re-

prises et, quand il revenait, il gardait la tête baissée et ne souriait pas.

Ils se rendaient au Roque Club quand Mrs. Granstrom ne put y résister plus longtemps. Il traînait les pieds sur le pavé, regardant par terre, comme un homme qui a honte de quelque chose.

— « Harry, que diable avez-vous ? »

Il leva les yeux, l'air effrayé.

— « Pas ici. »

— « Où, alors ? Rentrons à la maison et vous me raconterez ce qu'il y a. »

— « Non, non. Pas maintenant. On s'en apercevrait, si nous n'allions pas au club, et ensuite au souper sur la jetée. Pas maintenant. »

— « Très bien, Harry, pas maintenant, mais je veux savoir ce qui vous ennuie avant que la journée se passe. »

— « Vous le saurez, Martha. Vous le saurez. » Il hésita. « Vous allez rire. »

Mrs. Granstrom trouva bien long le reste de la journée. Enfin, après avoir dîné sur la jetée et fait une fois le tour du lac du Miroir, ils revinrent à la pension de famille. La plupart des locataires étaient allés un instant dans leur chambre avant de descendre passer la fin de la soirée dans les rocking-chairs sur la terrasse ; l'heure était donc propice pour qu'ils se faufilent dans la chambre de Harry Farmer.

— « Maintenant, Harry. Que diable avez-vous ? »

Il alla sur la pointe des pieds vers les fenêtres et baissa les stores. Il entrouvrit sa porte pour jeter un coup d'œil rapide dans le couloir. Il l'attira dans un coin et la fixa d'un regard hébété.

— « Elles branlent, » énonça-t-il d'une voix sépulcrale. Il n'y avait pas besoin d'explication.

Mrs. Granstrom, qui était jalouse de ses dents, faillit lui dire qu'elle était enchantée, mais elle parvint à se retenir pendant une minute, puis elle s'exclama :

— « Oh ! Harry ! »

— « C'est vrai. » Il parlait d'une voix entrecoupée. « Comment pourrai-je surmonter cela ? »

— « Ce n'est peut-être rien. » Jalousie ou pas, elle était navrée de le voir en cet état. « Peut-être qu'une simple visite au dentiste arrangera les choses, Harry. Elles ne branlent probablement pas du tout. C'est l'effet de vos nerfs. »

— « Martha... » Il fit une pause et, péniblement, lâcha le morceau. « Je *suis allé*... chez le dentiste. C'était mercredi dernier — le jour où j'ai dit que je jouais au golf à Tampa — et... » C'était presque plus qu'il n'en pouvait supporter. « Elles sont branlantes, Martha, que vais-je faire ? »

— « Harry, cela s'arrangera. On vous donnera un traitement qui les raffermira rapidement. »

— « Oh ! Martha. » Il était à la torture. « Elles sont branlantes parce que je suis malade et *il faudra les arracher toutes !* »

Elle resta muette de stupeur.

— « Martha... » Il pleurait presque maintenant. « Martha, je ne peux pas vivre sans elles. »

— « Harry, on vous en fera de nouvelles si belles que vous serez *content* d'avoir perdu les vieilles. »

— « Martha, ce sont mes dents à moi. Je les *aime !* Je veux dire que je ne peux pas vivre sans elles ! » Sa lèvre inférieure tremblait.

— « Allons, allons, Harry. Vous ne serez pas obligé de vous en séparer. Vous vous servirez de vos fausses dents pour manger... n'importe quel vieux fou peut manger avec ses dents, ou sourire avec elles, mais combien de gens peuvent les avoir, toutes aussi parfaites que le jour où elles ont poussé, sur leur cheminée pendant le reste de leur vie ? Pensez donc : aucun danger de les ébrécher en tombant, ou de les casser en mordant dans un morceau de verre ou dans un os ; aucun danger de cavités ; vous savez, un homme de votre âge *pourrait* avoir une dent creuse, s'il avait la moindre négligence dans la façon dont il soigne ses dents, même une seule fois... »

Harry se dérida.

« Ce que je veux dire, Harry, c'est que vous pouvez les avoir toujours avec vous, sans avoir besoin d'aller devant la glace chaque fois que vous en avez envie. » Elle avait un air entendu. « Vous comprenez, Harry ? »

Harry renifla un peu, mais son expression était rassérénée.

« Savez-vous, Harry : le jour où vous vous ferez arracher les dents, je vous donnerai un écrin de velours... » Elle leva les yeux et, quand elle vit la lueur d'espoir qu'éveillait sa suggestion, elle se lança à fond : « Un écrin de velours avec le dessus en verre, pour que vous voyiez à l'intérieur. » Elle l'observa attentivement et, quand elle aperçut ses dents briller dans une amorce de sourire, elle poursuivit crescendo : « Songez, Harry, vous les verrez *tout entières, même les racines.* »

Mrs. Granstrom, le regard dirigé vers le plafond, soupira. Il se tairait maintenant.

— « Oh ! Martha. » Il souriait timidement. « Mais... que vais-je dire aux gens, au club ? Que feront-ils s'ils pensent que j'ai perdu mes dents ? *Ils me mettront au supplice,* Martha ! »

— « Ne vous faites donc pas de bile, Harry. »

⁂

Cela se passa très discrètement. Ils racontèrent à tout le monde qu'il allait voir sa tante à la campagne ; personne ne fut donc surpris quand il quitta la ville en plein milieu de la saison touristique. Ils agirent prudemment, pour que personne ne sût quelle terrible épreuve il traversait ; personne n'avait besoin de connaître son humiliation.

A son retour, il paraissait absolument le même (un peu plus pâle, un peu amaigri, peut-être), sauf qu'il avait une denture toute neuve, faite

à l'image de la précédente. Personne ne fut au courant de son infortune.

Mais du jour où il revint, il changea. Il restait de plus en plus dans sa chambre, dont il sortait plus tard chaque matin, et il passait moins de temps sur les terrains de palet et au Roque Club.

« Pauvre chou, » pensait Mrs. Granstrom. « Comme il doit souffrir pour s'habituer à ses dents. »

Il souffrait terriblement. Il n'en parlait jamais à Mrs. Granstrom, mais un jour il passa toute une matinée à essayer de replacer ses anciennes dents, ses premières dents, ses *seules* dents bien-aimées, dans sa bouche. (Si seulement nous pouvions nous retrouver ensemble comme avant, se lamentait-il.) Quand, ayant échoué, il fut revenu chercher ses fausses dents sur la table de nuit, il eut une peine du diable à mettre la main dessus. Il les découvrit finalement, cachées dans la descente de lit aux poils touffus. Elles lui mordirent l'orteil.

Harry Farmer était irrité contre ses fausses dents, et il savait qu'elles étaient irritées contre lui. Pendant les premières nuits où ils étaient restés ensemble, il n'avait pas pu dormir parce qu'elles lui cliquetaient dans la tête. Quand il les avait retirées, elles avaient vibré dans le verre pendant des heures, si bien que, finalement, il avait dû mettre le verre sous le lit pour ne pas les entendre.

Elles pinçaient impitoyablement ses gencives dénudées, et elles l'empêchaient de parler chaque fois qu'il voulait se vanter de ses vraies dents. Elles lui chatouillaient la bouche les premières fois qu'il essaya de manger. Une fois, elles lui mordirent la langue.

L'infortuné Harry Farmer, solitaire et affectueux, gardait ses vraies dents, ses dents bien-aimées, dans l'écrin à bijoux procuré par Mrs. Granstrom, sur la table de chevet à la tête de son lit. Chaque soir, il prenait l'écrin, soulevait le couvercle, caressait chaque dent dans le noir. (« Allons, allons, prémolaire... tu es toujours avec moi. Allons, molaire... ») Il avait alors commencé à retirer ses fausses dents pour la nuit. Il prenait soin de contourner le verre où elles étaient déposées quand ses mains faisaient de petites visites à l'écrin rempli de ses vraies dents.

Il subit l'une de ses pires épreuves le jour où un nouveau venu sur les terrains de palet, qui avait entendu parler des merveilleuses dents de Harry, lui demanda d'ouvrir la bouche.

— « Vous êtes bien outrecuidant, » bluffa Harry.

— « Je crois que vous mentez à propos de ces dents, voilà ce que je pense, » déclara le nouveau venu.

— « Hum, » dit Harry. Et il ouvrit la bouche. Miraculeusement, les fausses dents adhérèrent à ses gencives et semblèrent si bien lui appartenir que le curieux fut satisfait.

— « Merci, » marmonna Harry.

— « Comment ? » questionna l'étranger.

Les fausses dents s'agitèrent un peu dans la bouche de Harry et se blottirent plus près de sa mâchoire.

Plus solitaire que jamais cette nuit-là, Harry prit le coffret de velours,

espérant que ses dents le réconforteraient dans l'obscurité. « C'est Harry qui est là, mes dents. Vous êtes-vous ennuyées de moi ? »

Quelque chose de dur saisit ses doigts. Il poussa un cri bref et alluma précipitamment la lampe.

L'air rouge de fureur et de rancune sous la lumière, ses fausses dents s'accrochaient à son doigt. Il les détacha et resta fort intrigué jusqu'au moment où il s'endormit, certain qu'il était de les avoir déposées dans le verre avant d'éteindre la lampe.

L'indignité des fausses dents fut démontrée formellement la nuit suivante, quand Harry tendit la main pour faire une caresse d'adieu à ses véritables dents et découvrit les fausses blotties à côté d'elles dans l'écrin de velours.

— « Il faut que cela finisse, » dit-il en tapant sur les fausses dents avec son doigt. « Vous avez de l'aplomb de venir ici auprès de mes dents préférées. »

Il se disposait à les lancer à l'autre bout de la chambre quand il se rappela ses gencives dénudées. « Je pourrais avoir besoin de vous, s'il survenait un incendie, ou quelque chose ; personne ne doit me voir édenté. Il posa l'écrin avec les vraies dents, en lieu sûr, sur la cheminée. « Pas pour longtemps, mes dents. Bonsoir. »

Le fait de ne pas les avoir à côté de lui pendant la nuit apporta un changement dans sa vie. Le lendemain, il rencontra Mrs. Granstrom à l'heure habituelle sur le perron.

— « Je ne pourrai pas aller avec vous aujourd'hui, Martha. »

— « Et pourquoi pas ? »

— « Je... je ne peux vraiment pas, Martha. »

— « Je parie que c'est à cause de ces maudites dents. Pourquoi ne les laissez-vous pas en paix ? »

Il baissa la tête et se détourna.

— « Je ne peux pas, voilà tout. »

Elle le regarda s'éloigner. « Bah », pensait-elle avec philosophie, « le temps guérit toutes les blessures. Il prendra le dessus. » Elle fronça les sourcils de façon inquiétante. « Il fera aussi bien. » Elle se leva, furieuse. « Il y a trop longtemps que ces choses nous séparent. »



« Je suis revenu, je suis là. » Harry s'élança vers la cheminée de sa chambre et passa la matinée à caresser de la main ses dents, à leur parler. Quand les fausses dents commencèrent méchamment à lui pincer les gencives, il les ôta et les mit sur le parquet dans le coin le plus éloigné, tournées vers le mur. « Amie, amie, hmm, hmm, » disait-il aux vraies dents. Quand il leur eut donné à regret une dernière caresse et s'apprêta à aller déjeuner, il trouva ses fausses dents sur la carpette près de son lit. Elles s'étaient propulsées à travers la chambre, dans sa direction.

— « Tenez-vous tranquilles, » leur dit-il d'un ton cassant.

Cet après-midi-là, Harry alla au Roque Club retrouver Mrs. Granstrom, mais il s'ennuya tellement de ses dents qu'il se jura de rester désormais avec elles à la maison toute la journée, et tous les jours.

Et désormais, c'est ce qu'il fit. Mrs. Granstrom bouillait. Elle en vint à lui demander quand il allait redevenir un homme civilisé, et à faire de multiples allusions aux D. E. N. T. S. devant des gens susceptibles de deviner le secret de Harry. Finalement, enragée de n'avoir trouvé aucun partenaire convenable pour remplacer Harry sur le terrain de palet, elle menaça ses trésors.

— « Je vais aller prendre ces dents et mettre fin à cette sottise, » dit-elle en se dirigeant vers l'escalier.

— « Martha ! Vous ne ferez pas ça ! »

Furieux, Harry l'avait devancée. Ils échangèrent des mots vifs : elle insulta ses dents et il eut des remarques désobligeantes à propos de sa forme sur les terrains de jeu et de la visière verte dont elle semblait outrageusement fière.

— « Harry, je vous avertis... et j'avertis ces dents ! »

— « Vous n'oseriez pas, » dit-il froidement, puis il fit demi-tour et monta l'escalier.

Le lendemain, après le petit déjeuner, Harry retourna dans sa chambre pour s'entretenir avec ses dents. C'était le moment de la matinée qu'il préférait parce qu'il savait qu'il n'y avait personne dans la pension... et parce qu'il savait que Mrs. Granstrom et ses cruelles pensées étaient sur le terrain de jeu quelques pâtés de maisons plus loin. Il retournait avec le doigt une incisive, admirant comme elle était lisse et longue, quand il entendit s'ouvrir la porte.

— « Ah ! c'est révoltant ! » Mrs. Granstrom s'encadrait, énorme, sur le seuil. « Je pensais que vous vous morfondiez ici ; ou que vous retiriez votre dentier, ou que vous pleuriez... mais a-t-on jamais vu chose plus révoltante... »

— « Je vous serai obligé de sortir, » dit Harry d'un air hautain, mais les sons qu'il émit étaient bien différents. Jamais il ne lui pardonnerait de l'avoir vu sans dents.

Avec un rire méchant, Mrs. Granstrom recula vers la porte, et dit :

— « Harry, il faut vous défaire de ces dents. Mettez votre dentier et conduisez-vous en être normal. »

— « Allez-vous-en ! » hurla-t-il en montrant le couloir.

Elle s'éloigna.



Trop bouleversé pour manger, Harry se coucha tôt ; il déposa ses fausses dents dans leur verre près de son lit, et dit un dernier bonsoir à ses vraies dents, toujours dans leur écrin de velours sur la cheminée. Rasséréné d'avoir compté les prémolaires, les molaires et les incisives, se remémorant leurs formes, il s'endormit...

— « Aïe ! »

Harry fut réveillé par un cri et un fracas. Affolé, il tourna le commutateur.

Un coup d'œil le renseigna.

Mrs. Granstrom gisait, foudroyée, près de la cheminée, la main encore tendue vers l'écrin qui contenait les vraies dents de Harry Farmer, étreignant toujours le marteau qu'elle avait eu l'intention d'utiliser pour les briser. Toujours enfoncées dans sa cheville, prêtes à faire n'importe quoi pour trouver grâce auprès de leur maître, même protéger leurs rivales, il y avait les vaillantes petites fausses dents de Harry Farmer.

Ecrasée par le regard d'aversion de Harry Farmer, Mrs. Granstrom se remit péniblement debout et sortit en titubant de la chambre. Les fausses dents, grièvement blessées dans leur chute, tombèrent de sa jambe quand elle passa sur la carpette. Elle s'arrangea pour en écraser un bout avec son talon en s'en allant clopin-clopant.

Stupéfié, Harry s'assit sur le sol pour réfléchir. Pendant un moment, il eut l'idée insensée de revêtir en signe de deuil un suaire fait de son dessus de lit et de se mettre au lit pour le restant de ses jours. Son dentier était si abîmé qu'il était irréparable et ses vraies dents... eh bien, qu'avaient-elles fait pour se protéger et le protéger lui-même ? Rien. Elles l'avaient abandonné. Elles s'étaient simplement... défilées après qu'il leur eut consacré toute une vie d'amour et de soins. Il n'avait plus rien qui le rattachât à la vie.

Ah ! mais s'il restait dans sa chambre, quelqu'un sur les terrains de palet pourrait apprendre l'humiliation de Harry. Ce nouveau venu qui n'avait pas cru ce qu'il disait de ses dents commencerait à parler ; puis Mrs. Granstrom...

D'autre part, il faut manger. Peut-être pourrait-il sortir furtivement le soir, aller à Plant City pendant qu'il y avait encore de l'obscurité, et faire refaire son dentier.

Entre temps...

Il se leva, alla à la porte où gisaient ses fausses dents gravement endommagées, épuisées après leur acte de bravoure. Il les ramassa et les caressa tout en méditant.

« Vous m'avez soutenu, même quand vous pensiez que jamais... je n'aurais aucune amitié pour vous, et mes vr... mes premières dents, ces autres dents, m'ont abandonné de prime abord. Vous avez bien mérité qu'on vous gâte, mes petites vieilles... »

En souriant, marmonnant dans ses gencives, il porta les fausses dents vers la cheminée, les tenant avec précaution dans le creux de sa main. Il ouvrit l'écrin de velours. D'un geste négligent et joyeux, il lança ses premières dents dans la corbeille à papiers et déposa à leur place les vaillantes petites fausses dents.

Traduit par Arlette Rosenblum.
Titre original : Devotion.

JACQUELINE OSTERRATH

Le tapis rouge

Dans ce récit de Jacqueline Osterrath, le fantastique court comme une veine presque invisible dans un marbre aux dessins multiples. Cette veine se ramifie, se développe et finalement éclate en une rosace fulgurante. La conduite du récit, sa densité charnelle confirment les dons de l'auteur.



Le vieux Jozon n'était guère fréquentable. Il m'arrivait pourtant de le fréquenter.

Il habitait, tout au bout du village, une maison de mauvaise réputation. Non qu'il y entretînt, pour le plaisir d'hôtes furtifs, un troupeau de belles hétaïres : ce n'est point de cette réputation-là que je veux parler, qui n'eût sans doute pas suffi à faire se signer les paysannes au passage ; et, dès la nuit close, personne, pas même les ivrognes, qui ne craignent alors Dieu ni Diable, n'eût aimé, de gaieté de cœur, se trouver dans son voisinage.

Non que cette maison, le moins du monde eût l'aspect effrayant. Les toits de chaume, hélas ! faute d'ouvriers, disparaissent un à un, remplacés par la désolante ardoise mécanique ou le fibrociment. Celle-ci, au contraire, avait gardé le sien, fleuri de joubarbes et de giroflées. Les murs étaient de pierre bleue, liés d'un ciment peint soigneusement d'une ligne de chaux très blanche. Des blocs de granit, à peine érodés par le temps, dessinaient, autour de la porte et des fenêtres aux barreaux en croix, un arc roman d'une ligne pure. Un rosier grimpant couvrait le pignon d'une coulée d'or.

Rien, à première vue, ne semblait justifier le triste renom de l'endroit, que se plaisaient à photographier les touristes, heureusement rares encore dans la région, chacun s'exclamant : « Pittoresque ! » comme s'ils s'étaient donné le mot. Certains, parmi les plus observateurs, s'étonnaient de la noblesse de ces pierres dont était construite la maison.

Car elle s'élevait sur les ruines d'un ancien prieuré, détruit peut-être à l'époque de la grande révolution. Quelqu'un s'était trouvé alors, peu soucieux de perdre son âme, pour se bâtir, avec le beau matériau de la demeure sainte, une habitation, sans doute fort impie, mais charmante et solide.

Le sacrilège avait reçu son juste châtiment, racontaient les gens du

village, qui menait à la mort violente les propriétaires successifs. Le dernier en date, en effet, avant le vieux Jozon, s'était pendu.

C'est là genre de suicide courant dans le pays, et je connais plus d'une ferme, de pierre neuve et sans histoire, dont les greniers ont vu, accroché à leurs poutres et se balançant à grands cercles, bien autre chose que les habituels chapelets d'oignons tressés et d'ail. Mais les légendes sont tenaces et se nourrissent volontiers de coïncidences.

Cette malédiction ne suffisait d'ailleurs pas aux récits des veillées. Et l'on ajoutait que, certaines nuits, comme à la Toussaint, qui se fût trouvé dans le voisinage eût pu voir, à travers les murs soudain transparents, briller l'ancien autel illuminé de cierges, ou défiler au chant des cantiques de longues théories de moines, un capuchon laissant leur visage dans l'ombre. Et ce visage, certes, mieux valait ne pas savoir s'il était encore fait de chair... ou plutôt d'os, troué par trois fois de néant.

Si moines il y avait, le vieux Jozon paraissait toutefois faire avec eux bon ménage. Un jour que je me risquais à lui demander si ces fantomatiques voisins ne le dérangeaient pas, il me répondit avec grand bon sens qu'il avait, au contraire de beaucoup de vieillards, un sommeil d'enfant. Peu lui importait donc ce qui pouvait ou non se dérouler sur les minuits. Chacun restait chez soi, les spectres le jour et Jozon la nuit, à la satisfaction des uns comme de l'autre.

Jozon avait été marin et, depuis sa retraite, partageait ses loisirs entre la culture d'un champ maigre, l'élevage des abeilles et la pêche. Il possédait aussi, qui était sans doute son bien le plus précieux, un verger dont les pommes assuraient sa provision de cidre annuelle. Car le grand large et les embruns lui avaient imprégné le gosier d'un sel indélébile : si quelque Dieu clément changeait en fil en quatre l'âcre flot des sept mers, le vieux Jozon les eût, je crois, pu boire d'un seul coup sans apaiser sa soif.

Je l'avais, d'ailleurs, rarement vu ivre de façon manifeste ; il tenait bien la toile, habitué aux pires alcools par quarante ans de bordées dans tous les ports du monde.

Je retrouvais Jozon chaque été, lorsque je revenais dans ma maison au bord de la rivière. Il m'arrivait parfois, en veine de solitude, de m'y attarder même tout l'hiver avant de rentrer à Paris.

Selon l'inspiration, j'y traînais d'agréables jours de paresse, ou je peignais au contraire du matin au soir.

Rognant les ailes à mes espoirs, les années m'ont appris, sans pitié, que je ne possède aucun talent créateur. Je suis capable, simplement, de copier un modèle avec fidélité, lui ajoutant cette joliesse qui flatte le goût — ou plutôt, hélas ! le mauvais goût — du public.

Au début, j'ai lutté, j'ai cherché sur mes toiles à résoudre ce problème que pose à chaque humain son existence même. Sentir est facile, exprimer l'est moins. Certains y parviennent, la preuve en est tracée sur les roches d'Altamira ou les lèvres de la Joconde. Mais d'autres y échouent, et je suis de ces autres. Et si j'en ai conçu quelque amertume, je m'en suis consolée devant l'inévitable.

Une photo en couleurs qui, elle, ne cherche à tromper personne est plus honnête que mes œuvres : à ces dernières, je n'accorde, et bien agréable, ma foi, que le seul mérite de se vendre. Me sachant barrées les routes de l'art, je produis désormais, l'âme sereine, de la pacotille en série.

Pendant ses absences, l'entretien d'une maison de campagne est, en général, pour le propriétaire, une source d'ennuis. J'ai eu, sur ce point, de la chance. Mon plus proche voisin est un retraité de la marine, comme Jozon. Mais sa femme, à force de patience — et d'arguments frappants, dit la chronique locale — l'a décrassé de sa saumure et de la soif en résultant. Ils vivent seuls, et l'avarice est devenue le phare de leur vieillesse monotone.

Ne conservant que le jardin, hautement clos de murs, je leur ai donné jouissance du terrain à l'entour, qu'ils cultivent avec une obstination de fourmi. Je suis déchargée en échange de ces corvées que sont le ménage et la vaisselle. Et quand je pars, je puis leur confier la garde de mes quatre chats, qu'ils soigneront avec vigilance.

Cela mis à part, je savais n'avoir pas à compter sur l'aide de mes voisins pour toutes les petites réparations qui se présentent dans une maison d'été : un robinet fuit, un plomb saute, une cheminée fume, les espaliers auraient grand besoin d'un bon élagage. Bricoleur dans l'âme, Jozon était toujours d'attaque pour ce genre de travail. Et même pour d'autres, moins agréables, comme de nettoyer le pigeonnier ou d'occire les chatons en surnombre.

Il y consentait d'autant plus volontiers que, sauf moi, personne dans le village ne recourait à lui. Certaine odeur de soufre et de malédiction, qui lui venait de vivre dans sa maison hantée, offensait, paraît-il, le nez délicat de ses concitoyens. Je ne sentais rien d'autre, pour ma part, qu'un arôme puissant de pur-jus et de pipe.

Taciturne en général, l'envie de bavarder le saisissait parfois comme un prurit. Il s'asseyait alors derrière moi et, me regardant peindre, parlait à perte de vue. Je l'écoutais d'une oreille, ou des deux, selon l'intérêt des souvenirs qu'il égrenait. Je crois qu'il s'en rendait compte, mais préférait un public, même inattentif, à pas de public.

Or, un jour de septembre, l'équinoxe amena son habituelle tempête. Le vent se déchaîna, sifflant sous chaque porte, jouant du xylophone sur les ardoises du toit. Je passai l'après-midi devant la cheminée : une souche d'orme encroûtée de terre y tenait admirablement un feu bas, que j'avivais de temps à autre en y jetant des aiguilles et des pommes de pin. De la cendre volait, lors des rafales plus violentes, et le poil sensible des chats frémissait sous le courant d'air.

Le vent se calma vers le soir, mais la pluie continua de tomber, opaque et grise, crochée pour longtemps, de toute évidence.

Un bruit, alors, me fit dresser l'oreille : je le connaissais bien, ce choc régulier d'une goutte d'eau sur le plancher du grenier. Je montai en hâte avec seaux et cuvettes, pour parer à l'inondation. Une large flaque s'était déjà formée, que j'essuyai à grand renfort de serpillières. Ce genre de dommage s'était déjà produit, dont je savais l'origine : la

tempête avait arraché du toit quelques ardoises et la pluie passait à leur place.

Jozon avait des talents de couvreur ; je décidai d'aller l'avertir au plus vite. Certes, il faisait trop sombre pour qu'il pût rien entreprendre ce soir. Mais il pourrait, le lendemain, se mettre à l'ouvrage à la première heure.

J'enfilai mon loden et partis.

La pluie, d'un seul coup, m'enveloppa comme une étoffe, une trame élastique et pourtant résistante qui se reformait pli à pli. Le vent d'ouest avait laissé sur son passage l'odeur des algues et des grèves, se mêlant à celle des feuilles fraîches tombées, qui traçaient, le long de la route, une ligne d'or déjà pourrissante. Dans les jardins, des chrysanthèmes de pleine terre gisaient, déchiquetés, leur parfum doux-amer était violent et triste comme l'instant d'après l'amour.

Je traversai le village et vis avec plaisir que mon toit n'était pas le seul à jouer les danseuses de strip-tease. Des tuiles, des ardoises jonchaient le sol et même, recroquevillée comme une chauve-souris morte, toute une couverture de poulailler en papier-goudron. Je dus enjamber plusieurs fois des branches, et même des arbres abattus.

L'orage, si furieux ailleurs, semblait avoir épargné la demeure de Jozon. Le chaume n'en était pas même ébouriffé et, dans la cour, les hortensias bleus, verdis par l'automne, penchaient sous l'ondée leurs têtes intactes et rondes, avec l'air vaguement d'écouter quelque confidence.

Sur le seuil où n'atteignaient pas les éclaboussures, une chatte tricolore, les pattes repliées, invisibles, attendait, avec une patience millénaire, que la porte s'ouvrît. Je frappai. Une voix fut tardive à me dire d'entrer. Je poussai le battant, et la chatte, courtoise, me laissa passer la première.

L'ampoule nue, sous un plateau de porcelaine, éclairait une pièce chaulée, de cette propreté méticuleuse qui règne à bord des navires de guerre. L'ameublement banal et son ordonnance étaient ceux que l'on trouve dans toute la région : un lit clos, que voilaient des rideaux de perse, un buffet de bois jaune, une horloge à l'énorme balancier de cuivre fourbi comme un soleil, puis une autre armoire, le tout aligné contre l'un des murs. Dans le fond de la pièce, une vaste cheminée sous sa hotte, où les gouttes de pluie, parfois, faisaient grésiller des cendres encore chaudes, au milieu desquelles se trouvait un trépied renversé.

Jozon pouvait vivre sans crainte avec ses moines-fantômes, il se conformait toutefois à cette coutume ancestrale selon laquelle il ne faut jamais laisser debout dans l'âtre le trépied d'où l'on a retiré la marmite : voyant ce siège offert, le Diable ne serait en effet que trop prompt à venir s'y asseoir.

Un évier sans eau courante complétait la cuisine, avec un réchaud à butane.

Guère plus grande qu'un hublot, la fenêtre s'ouvrait dans l'épaisseur du mur, au fond d'une niche où s'épanouissait une impatiente en pot, luxuriante. Elle mangeait le peu de jour passant par les carreaux au verre inégal et semblait s'en repaître ; sur ses tiges pâles, translucides, on pouvait distinguer un réseau délicat de veines où courait le sang douteux dont s'irriguait le foisonnement rose des corolles. Lorsque j'ouvris la porte, un courant d'air détacha quelques fleurs, qui tombèrent sans bruit sur l'entablement, leurs éperons dressés comme des aiguilles plantées dans un volt.

Il y avait, devant cette fenêtre, une longue table flanquée de deux bancs de bois. Le vieux Jozon y était assis, et se leva à mon entrée.

— « Ne vous dérangez pas, » dis-je aussitôt, car un instant m'avait suffi pour juger qu'il était fabuleusement ivre.

Il se rassit avec raideur, m'invitant à prendre place en face de lui. Une bouteille à demi pleine se trouvait sur la table, d'où montait le puissant fumet de l'eau-de-vie de cidre. Je me souvins alors que, les jours derniers, l'alambic avait passé dans le pays. C'est un événement local, redouté par les femmes, attendu par les hommes, qui portent dans l'enthousiasme au marchand de poison les lies de cidre demeurées au fond des barriques : son alchimie fera jaillir le pur alcool de l'innommable liquide jaunâtre et nuageux. La cérémonie s'accompagne d'épisodes sordides, et plus d'une épouse éplorée doit aller quérir en brouette son mari dormant dans quelque fossé ; moins heureuses encore sont celles que leur seigneur et maître, vacillant mais solide encore, rosse à taloches-que-veux-tu.

Le vieux Jozon, en revanche, s'était gardé d'atteindre à telle déchéance. Son regard seul et la lenteur prudente de ses gesets trahissaient son état.

Il portait comme d'habitude un gros chandail bleu, reprisé mais propre ; ses cheveux bien peignés brillaient sous la lampe comme une peau d'argent.

S'étayant au mur d'une main discrète, il avait été me chercher un verre et l'avait rempli. J'y trempai mes lèvres pour ne pas le désobliger. Ce calvados était au goût ce qu'est à l'oreille le bruit d'une scie mécanique heurtant un clou.

La chatte portugaise sauta sur la table et s'y laissa tomber de tout son long, piquant ses griffes dans la haute laine d'un tapis qui la recouvrait. Je regardais, surprise, ce tapis que je n'avais encore jamais vu, et qui me paraissait fort beau. Il était rouge sombre et présentait en noir ce dessin régulier, octogonal, classique dans tout l'Orient. Je ne connaissais pas non plus un brûle-parfum de cuivre ciselé, que Jozon caressait machinalement du doigt.

Je connaissais en revanche le sous-verre qu'il avait calé devant lui, contre un pot à tabac. Il était, d'habitude, accroché à droite de la cheminée, et je m'étais demandé parfois ce que le vieux Jozon pouvait bien lui trouver. Peut-être flattait-il, consciemment ou non, le fond de sadisme qui sommeille au cœur de chaque homme.

C'était une gravure en noir et blanc, dans le mauvais style du début

du siècle, sans doute extraite d'un de ces gros livres dorés sur tranches, dont Jules Verne a donné l'exemple ; je l'attribuais plutôt à l'un de ses successeurs dans l'exploitation de cette mine que fut, à l'époque, le roman d'aventures pour la jeunesse : Paul d'Ivoi ou Louis Boussenard. La scène, figurée avec un touchant souci de couleur locale, était dramatique à souhait. Le décor montrait une place, aux Indes, devant un palais dans le goût fleuri du Taj Mahal : au milieu d'une suite chamarrée, un rajah contemplait, l'œil cruel, son prisonnier blanc. Pieds et poings liés dans les règles, ce dernier, comme il sied aux héros de feuilleton, gardait bonne contenance. Son sort paraissait cependant scellé sans recours — et quel sort ! Il avait la tête posée sur un billot, au-dessus duquel planait, menaçante, une patte d'éléphant. L'oreille en grand-voile et la trompe haut levée, le pachyderme harnaché de perles et de franges n'attendait visiblement qu'un signe de son maître pour écraser de tout son poids le crâne du malheureux. Malgré l'inconfort manifeste de sa situation, je n'éprouvais cependant pas la moindre inquiétude quant au destin de cet inconnu. Car le romancier capable d'imaginer pareil épisode devait à ses lecteurs de sauver, par ruse ou par force, son personnage, *in extremis*, au chapitre suivant.

Je grattai d'un doigt déférent le menton de la chatte, tout en lissant de l'autre main la douce laine sur la table.

— « Vous avez là, » dis-je, « un bien joli tapis à pattes d'éléphant. »

Je restai stupéfaite en voyant Jozon se dresser d'un élan, les yeux exorbités, le souffle court. Je me levai moi-même, prête à quitter la place, si l'alcool, par hasard, lui montait au cerveau. Il dut deviner ma crainte et se maîtrisa :

— « Attendez, » dit-il, « attendez. »

Il se rassit lourdement et remua les lèvres, comme s'il voulait parler, sans s'y décider. Puis il demanda, et sa question me laissa perplexe : « D'où connaissez-vous le secret ? »

— « Quel secret ? »

— « Les pattes d'éléphant ? »

Je pensai tout d'abord que l'eau de feu lui brouillait les idées. Pourtant, son regard était clair : le choc qu'il venait d'éprouver, incompréhensible pour moi, semblait avoir dissipé son ivresse.

— « Il n'y a pas là le moindre mystère, » expliquai-je. « Ce dessin noir est un ornement des plus répandus, la stylisation géométrique d'une empreinte d'éléphant sur le sol. Je ne vois pas, Jozon, ce qui peut vous troubler. »

Il parut se détendre.

— « Vous ne saviez vraiment pas ? »

— « Certes non. Qu'y a-t-il à savoir ? »

— « Je vais vous raconter. »

Jozon avait été, du temps lointain de sa jeunesse, en poste à Saigon. Plus que les quartiers neufs et l'avenue Catinat, il y fréquenta les rues basses

du port et leurs auberges à matelots. Il devint le client régulier d'une de ces dernières, où l'alcool lui parut moins frelaté qu'ailleurs. En plus du rhum et du saké, d'autres distractions s'y offraient à l'honorable clientèle. Discrètement caché par un rideau de perles, un escalier montait vers les étages et leurs « bateaux de fleurs, » ou bien descendait au contraire vers un vaste sous-sol abritant une fumerie.

Homme simple et de goûts orthodoxes, Jozon choisissait toujours le chemin des cimes. Jusqu'à ce qu'un soir, roulant bord sur bord, il manquât une marche et se retrouvât dans la cave. Nul ne daigna tourner la tête au fracas de sa chute. Il en resta tout étourdi, moins par le choc peut-être que par l'odeur, qui s'était refermée sur lui comme une vague épaisse. Une odeur vieille comme l'Asie, où le relent des corps et de l'air confiné se mêlait aux volutes lentement déroulées de la bonne drogue. Elle imprégna Jozon d'un seul coup jusqu'aux moelles, le comblant à la fois de dégoût et d'une insidieuse douceur. Une natte vide semblait s'offrir à sa fatigue. Il s'y coucha, le temps, songea-t-il, de dissiper son ivresse et ses courbatures. Il se réveilla plus dispos qu'il ne l'eût mérité, avec la seule hâte de retrouver la rue, le ciel libre, la fraîcheur relative de la nuit, loin de cet antre délétère. Mais il ne bougea pas, car il venait de voir l'homme étendu près de lui, dont les yeux immobiles et couleur d'acier mat le fixaient, grands ouverts. Ce qui frappait en lui, d'abord, était son extrême vieillesse. A la lueur vacillante des lampes à opium, Jozon distinguait, sous la draperie déteinte du vêtement, un corps plus proche du squelette que de la chair vivante ; la main qui soutenait la longue pipe de bambou semblait un jeté d'osselets. Mais c'était le visage surtout qui le fascinait : il n'en restait plus que des rides, comme une toile d'araignée sur une tête de mort. L'inconnu devait être un Asiatique, estima-t-il, sans en être certain car l'âge avait rongé sur lui jusqu'aux traits distinctifs d'une race. Mais le regard, étrangement intact au milieu de ces ruines, brillait d'une sagesse trop ancienne pour appartenir à la jeune Europe. Au contraire des autres fumeurs, sur de simples nattes, l'inconnu reposait sur un tapis d'un rouge sombre marqué de dessins noirs. L'homme et le marin demeurèrent — combien de temps ? — face à face, immobiles. Le vieillard, lentement, ferma les paupières. Comme libéré d'une hypnose, Jozon quitta la cave obscure.

A quelques nuits de là, dans ces rues chaudes, dont l'appel lui restait irrésistible, il vit soudain deux silhouettes jaillir d'un coin d'ombre pour se jeter sur un passant. La prudence eût voulu qu'il s'en tînt au large, mais il n'y songea pas, tout au plaisir d'une si belle occasion de bagarre. Les deux assaillants mis en fuite, il aida leur victime à se relever : la légèreté de ce corps lui fit croire un instant qu'il s'agissait d'une femme. Puis il reconnut le vieillard de la fumerie. Il ne paraissait surpris ni troublé par l'attaque qu'il venait de subir. Le marin, de nouveau, connut l'emprise du regard d'acier mat et dans son esprit, tout à coup, des pensées se firent jour, qui n'étaient pas les siennes. Il lui sembla que l'inconnu le remerciait de son aide, mais par courtoisie plus que par reconnaissance. Il

devina comme un soupçon de mépris amusé pour sa propre jeunesse aux ardeurs batailleuses. Et tout se résorba dans le flot d'une sereine indifférence, d'un fatalisme si contraire à l'esprit du marin qu'il en fut révolté de tout son être. Mais cela fut si bref qu'il douta même de l'avoir éprouvé. Le vieillard salua cérémonieusement, puis s'en fut d'un pas inégal et se perdit dans l'ombre. Jozon tira de son côté, mettant le cap sur son auberge favorite, résolu à y arroser sa victoire. Il n'eut pas à marcher bien loin, quand il en ressortit, pour sa troisième rencontre avec l'inconnu. La troisième et dernière, car il vint buter sur son corps gisant sur le pavé. Le manche d'un poignard émergeait d'entre ses épaules.

Jozon le retourna avec précaution : l'homme n'était pas mort, mais n'en valait guère mieux. Il parut cependant reconnaître le marin. Doucement, il pencha la tête d'un côté puis de l'autre, cherchant des yeux un rouleau sombre, tombé un peu plus loin. Jozon tendit le bras pour s'en saisir : le vieillard eut alors un battement de paupières, comme pour approuver. Avec les gestes ralentis d'un plongeur en eau profonde, il tira des plis de son vêtement un objet qu'il mit dans la main du jeune homme. Il lui fit signe alors de prendre le rouleau qu'il avait reposé sur le sol. Jozon ne voyait pas très bien où voulait en venir l'inconnu, mais il obéit toutefois, pour ne pas contrarier un mourant. D'ailleurs, comme deux fois déjà, l'étrange regard fixé sur lui le privait de toute volonté.

Il savait désormais que ces deux choses étaient siennes, ayant appartenu à bien d'autres avant lui, devant appartenir à bien d'autres plus tard. C'était comme un courant d'une force magique, où l'on pouvait puiser le bien comme le mal, la justice comme la vengeance. Le hasard, plus que le mérite, mettait au long des temps certains hommes en possession du secret. Jozon serait l'un de ces hommes : il se trouvait au seuil de la révélation. Mais la porte de lumière se ferma soudain, tandis que s'éteignait la vie, trop tôt, hélas ! trop tôt, dans les yeux du vieillard.

Il lui parut se réveiller d'un rêve, dans la ruelle obscure, un cadavre entre les bras. Il jugea préférable de ne point s'attarder. Par la suite, à loisir, il put examiner les deux cadeaux du mort. C'était ce tapis rouge, à présent sur la table, et le brûle-parfum, dont le socle formait une boîte pleine de pastilles aromatiques.

Jozon se tut.

— « Alors ? »

Mais il ne parut pas m'entendre. Il avait saisi la gravure et la contemplait d'un œil vide.

— « Je vis seul, » dit-il, « et pourtant j'ai de la famille. Deux sœurs et leurs enfants, beaucoup d'enfants. Avant de me brouiller avec eux tous, je passais mes permissions chez l'une ou chez l'autre. Un de mes neveux jouait avec un livre déchiré. Il n'en restait qu'une page intacte : la voilà. Curieuse coïncidence. Ou bien n'était-ce pas une coïncidence ? Comme si le vieux de Saigon voulait me rappeler que j'avais ses cadeaux, qu'il fallait m'en servir. Je ne veux pas. Je ne veux pas, répéta-t-il à voix plus basse.

Déroulez ce tapis, enflammez une pastille dans ce brûle-parfum de bazar, et vous verrez un peu ! J'ai essayé, une fois. Je m'étais reculé tout au bout de la pièce, heureusement, près de la porte. Je me suis retrouvé dehors sans même réfléchir. De trois jours, je n'ai pas osé rentrer chez moi. J'avais un poste à terre, alors, il a bien fallu que j'y rentre, dans cette chambre de location. On ne peut pas vivre uniquement dans un bistrot, n'est-ce pas ? J'ai pris tout mon courage, inutilement d'ailleurs, car il n'y avait plus rien à voir. Plus rien qu'un tapis, un brûle-parfum un peu de cendre. »

Jozon se tut, remplit son verre et le vida.

— « Mais avant, » dis-je, « qu'y avait-il eu à voir ? »

Un instant, j'espérai qu'il allait me répondre. Mais ce dernier verre l'avait achevé. Ses paupières battirent, lui donnant l'air solennellement offensé d'un hibou que surprend la lumière. Et, croisant les bras sur la table, il y posa la tête et s'endormit. C'eût été perdre sa peine que de vouloir le réveiller.

Je laissai un papier bien en vue, réclamant pour mon toit les soins de Jozon le plus tôt possible. Eteignant la lumière, je quittai la pièce et rentrai chez moi.

Cette histoire m'avait laissée sur ma curiosité, et j'espérais bien que Jozon m'en conterait la fin. Mais quand il arriva, le lendemain, des clous de couvreur plein des poches, il n'y fit pas allusion. Il pouvait certes avoir tout oublié de ma visite de la veille, l'alcool lui ayant obscurci la mémoire. Ou, s'il s'en souvenait, peut-être regrettait-il de m'avoir fait ces confidences. Dans les deux cas, mieux valait donc ne pas en reparler. « Sans doute, pensai-je, l'occasion se représentera-t-elle de l'interroger. »

Sur ces entrefaites, d'ailleurs, je regagnai Paris, où j'en vins à ne plus songer guère au récit du vieux retraité.

La curiosité me reprit au printemps suivant, lorsque j'allai, pour Pâques, passer quelques jours à la campagne. J'y arrivai, le soir tombant, sous un ciel duveté de brouillard. Les prunelliers étaient en fleur au long des talus, et les premiers ajoncs. Dans le jardin, sous la douce lumière du crépuscule, les jonquilles, comme ces trompettes d'or dans les opéras de Wagner, clamaient le soleil proche et le renouveau. Au milieu d'une allée de sable raviné, la chatte blanche et noire ondulait sur le dos, la gorge pleine d'un appel rauque et modulé comme le cri des ramiers sauvages ; je vis, sous un buisson, briller le regard vert d'un matou aux aguets. Cela me promettait pour cette nuit, sous mes fenêtres, l'écho des batailles, les insultes et le chant triomphal des chats en amour.

Dans la maison, je n'eus qu'une allumette à craquer sous le feu tout prêt dans la cheminée, qui chassa l'humidité marine, les dernières moisissures de l'hiver.

Je remarquai alors sur la table un grand paquet bardé de papier d'emballage. Une cordelette brune et tordue, de celles dont sont faites les lignes pour la pêche de fond, le liait d'un réseau si serré qu'il en prenait une apparence de momie. Je m'attaquais au premier nœud lorsque l'on frappa

à la porte. C'était ma voisine. J'allais lui demander d'où venait ce colis : devançant mes questions, elle se lança tout de go dans un océan de paroles. Je la savais assez taciturne, il fallait donc une nouvelle d'importance — sans doute une mauvaise nouvelle — pour lui délier ainsi la langue. Je ne m'étais pas trompée. Elle m'apprit la mort du vieux Jozon.

— « Et la veille, Madame, la veille, il est venu porter *ça* pour vous. »

Ça désignait le colis sur la table et, ce disant, elle fronçait le nez, comme s'il en fût monté quelque relent de soufre.

« J'aurais bien préféré qu'il vous l'expédie lui-même à Paris. Mais il n'a pas voulu : « Elle le trouvera bien à temps, à son prochain séjour ; « cela lui fera une surprise. » La surprise, je l'ai eue, moi, dès le lendemain, en allant au bourg. On n'y parlait que de la mort du vieux, trouvé chez lui, pendu. Il n'avait rien laissé, ni papier, ni rien. Pourtant, on a bien fini par savoir ce qui l'avait poussé. A force de boire, et surtout de fumer sans arrêt, il avait la bouche et l'estomac perdus. Les dernières semaines, a dit le médecin, il ne pouvait plus manger, ou presque. Et, plutôt que de mourir ainsi tout vivant de faim, il a préféré en finir. Cela n'a étonné personne, ajouta-t-elle, cela devait lui arriver, à loger dans cette vilaine maison. »

J'attendis son départ pour ouvrir le paquet. J'en avais à l'avance deviné le contenu : le tapis rouge et le brûle-parfum. Cette mort, si récente encore, m'attrista.

Le lendemain, je demandai à ma voisine ce qu'allait devenir la maison hantée.

—« Les neveux l'ont déjà mise en vente, » me dit-elle.

L'après-midi, j'allai faire une promenade, qui m'amena devant la chaumière. Les premières mauvaises herbes envahissaient la cour, où l'on n'entendait plus bourdonner les abeilles, ni caqueter les poules. Tout avait déjà pris comme un air d'abandon, qu'accentuaient les fenêtres aveugles et la porte close. Collée sur le battant, une affiche orange annonçait la proche vente aux enchères des meubles et du logis. Les héritiers, semblait-il, avaient hâte d'effacer tout souvenir de Jozon.

La chatte portugaise, seule, lui restait fidèle, que je trouvai, comme l'autre fois, couchée sur la marche du seuil. Elle était maigre ; à son poil terni s'accrochaient, récoltées dans quelque grange à foin, les graines rondes de cette herbe que l'on nomme ici « pauvreté, » tant elle se cramponne, comme la misère sur le monde, aux vêtements de qui la frôle. J'avais, à tout hasard, emporté un panier de paille à couvercle : j'y enfermai la chatte qui, paraissant me reconnaître, se laissa cueillir de bon gré. Je la ramenai chez moi, où elle prit ses habitudes.

Ma voisine leva les yeux au ciel de me voir adopter de la sorte un nouveau chat perdu. Elle l'accepta cependant, comme les quatre autres, sans soupçonner, heureusement, jamais son origine.

J'aurais pu, ce même soir, déplier le tapis, tandis qu'une pastille se fût consumée dans la cassolette. Je préférai attendre. Pour plusieurs raisons, que je ne parvenais pas à bien démêler. La plus simple eût été la peur, le recul devant un danger d'autant plus redoutable que mal défini. Une

autre eût été la froide incrédulité, dédaignant de tenter une expérience qui ne pouvait pas ne pas échouer. Mais je devais bien m'avouer que j'y croyais, au contraire : c'était même là ce qui m'arrêtait. Car il est de ces évidences qu'on se refusera à voir, pour conserver intacte une illusion plus précieuse. Ainsi l'enfant charmé par les soirs de Noël détourne les yeux d'un placard entrouvert, pour n'y point découvrir la houppelande rouge et la barbe d'étoupe qui faneraient son rêve. Ainsi certaines amoureuses ne lisent pas la lettre à l'écriture féminine, oubliée dans la poche d'un veston, se refusant. par un aveuglement volontaire, à la certitude d'une trahison.

De même, je voulais croire à ces sortilèges promis, et je n'y croyais pas assez tout ensemble pour oser les mettre à l'épreuve. Ce tapis m'était comme un coffre de santal, que l'on m'assurait plein des trésors de l'Asie, parfum des roses de Tabriz, joyaux de Golconde ou d'Angkor, rubis, émeraudes et le tendre éclat des perles au front de Boudrou'l-Boudour...

Je voulais y rêver, m'en repaître à loisir et ne pas soulever trop tôt le couvercle, qui révélerait, misérables, des bijoux de toc, des verroteries.

Je rapportai dans la capitale les cadeaux de Jozon et leur mystère intact. Mais la curiosité, lentement, commença de battre en brèche mes résolutions.

On ne peut pas, dit un proverbe d'Outre-Manche, garder à la fois son gâteau et le manger : un après-midi, donc, consultant par hasard le calendrier, je découvris la date du vendredi 13 ; quel autre jour eût pu mieux convenir pour une rencontre avec les enchantements ?

Le crépuscule commençait de tomber, j'étais seule, n'attendant pas de visites. Je laissai le tapis où il était déjà, dans un coin de l'atelier, plaçant sur une table, à l'autre bout de la pièce, le brûle-parfum, avec une pastille. Je craquai une allumette. A cet instant, le téléphone sonna ; je n'avais que le bras à tendre pour décrocher, ce que je fis, machinalement.

J'en oubliai tapis et cassolette, car on m'appelait d'une clinique, où me réclamait mon ex-mari, gravement blessé dans un accident d'auto.

Deux minutes plus tard, j'étais dans un taxi,.passant à point nommé. Malgré mon inquiétude très réelle, je pensais avec un sourire que la plus irréprochable épouse n'eût pu se hâter davantage. Pourtant, nous étions divorcés depuis belle lurette. Mais c'est de ce divorce-là, justement, qu'étaient nées notre amitié et l'estime sans illusions que nous éprouvions l'un pour l'autre.

Auparavant, lorsque tenait encore notre mariage, l'amour, ou ce que nous avions pris pour tel, n'avait pas résisté longtemps à la vie commune. Bien que très jeune encore, Max s'était révélé comme le type même du pater familias. Seigneur dans sa maison, il était d'ailleurs prêt à combler d'attentions, de cadeaux — choisis par lui, jamais par elle — une petite femme-esclave, celle-ci lui devant en échange respect, obéissance, admiration. Il fut très étonné de me voir torpiller ce beau programme.

Adam, jadis, a sans doute éprouvé la même surprise auprès de Lilith qui, tirée comme lui du limon rouge, se refusa à reconnaître, dans le

simple fait d'être un mâle, une raison de préséance. Il put s'en consoler plus tard avec une Eve blonde et sans cervelle. Max fit de même et ses Eve à lui furent nombreuses.

Je les connus toutes, car il eut l'inconscience de me les présenter. Essayait-il ainsi de me prouver que d'autres, mieux que moi, savaient l'apprécier ? ou bien voulait-il me rendre jalouse ? Il se rendit compte assez vite qu'il y perdait sa peine ; j'accueillis avec plaisir ses belles amies, m'offrant même à faire leur portrait.

Lorsque j'étais sa femme, Max avait tout tenté pour m'éloigner de mes pinceaux, sentant que, dans ce domaine, j'échappais à sa mainmise. L'art m'était une évasion : insulte insupportable à son autorité. Son point de vue changea dès notre séparation : il se disait large d'esprit, pour admettre chez d'autres femmes ce qu'il n'eût pas toléré chez la sienne. Il en vint à prétendre m'avoir toujours encouragée dans cette voie, et la sincérité, pour lui du moins, de ce mensonge ne faisait aucun doute.

Max étant homme de goût, j'eus, grâce à lui de ravissants modèles, du genre « sois belle et tais-toi ». Je lui suggérai même de se constituer, comme Louis de Bavière, en souvenir de ces aimables aventures, une Schönheiten-Gallerie. Sa vanité en fut agréablement chatouillée. Il finit par y consacrer toute une pièce de son appartement, allant jusqu'à me faire recopier certaines toiles de la Galerie de Munich, où le visage, seul, différent et moderne, se parait d'atours anciens.

La dernière en date de ces conquêtes était une longue fille blonde, souple comme une liane : chevelure d'or en poudre et de nacre, teint de fleur, elle rayonnait comme l'aube aux premiers jours du monde, dans sa jeunesse intacte. Lorsque Max fit sa connaissance, elle était depuis peu mannequin et, pour quelques photos prises, inconnue parmi d'autres, imaginait déjà son image en vedette sur les couvertures de « Vogue » ou de « Life ».

Quand Max me l'amena, elle cherchait un nom de guerre, qui convînt, mieux qu'Andrée, par trop simple, à sa gloire future. Elle pensait « Andy », je proposai « Dinah », qu'elle accepta d'enthousiasme. Max fut plus méfiant. Il profita d'une absence de la jeune femme, pour me demander quelle intention malveillante se cachait sous si charmant prénom. Je n'en fis pas mystère : Dinah pour dinosaure, la belle ayant hérité de ces lointains ancêtres le cou de cygne et le Q. I.

Le taxi me déposa devant la clinique. Une infirmière, raide d'amidon et de compétence, me rassura du bout des lèvres. Mon ex-époux conduisait sagement — qu'il disait ! — lorsqu'un chauffard, surgi d'une rue transversale, l'avait pris en écharpe. Il s'en tirait avec des égratignures au visage et un gros choc nerveux. Comme il me réclamait à tous les échos, on m'avait appelée ; son état, cependant, ne présentait pas la moindre gravité.

Dans une chambre, aussi dépourvue de microbes que de chaleur humaine, je trouvai Max, jouant très au sérieux son rôle de blessé. Un pansement lui enveloppait la tête ; il paraissait assez calme, sous l'influence d'un sédatif. Je savais, pour avoir eu à le soigner, combien il pouvait se mon-

trer douillet. Dans le cas présent, la peur de la souffrance lui était tout aussi pénible qu'une souffrance réelle. Mais ce qui, surtout, le tracassait, je le devinai vite. Comme une jolie femme, il s'inquiétait de ses blessures, qui le défiguraient peut-être. Je le secouai d'importance.

— « De trois choses l'une, » assurai-je, « ou l'infirmière a raison — et c'est le genre de femme à, congenitalement, avoir toujours raison — et vous avez quatre écorchures qui ne laisseront pas plus de traces qu'une griffe de chat. Ou vous conserverez quelques cicatrices légères, vous conférant le charme romantique d'un étudiant de Heidelberg. Ou bien, si votre précieux profil est vraiment trop endommagé, vous aurez la ressource d'aller chez le chirurgien esthétique. On fait des miracles à présent dans ce domaine et vous ne serez, terminai-je en citant le « Petit Simonin », ni le premier ni le dernier à vous faire chanstiquer la frime. »

Cette idée le fit sourire.

— « Je me sens mieux, » dit-il. « J'ai envie de dormir. Vous préviendrez Dinah, n'est-ce pas ? »

Je promis de la lui envoyer dès le lendemain, porteuse de marrons glacés, de ses pantoufles et de sa robe de chambre favorite.

Je rentrai par le métro, dont j'ai toujours aimé la puanteur chaude et fraternelle.

Comme je poussais la porte de l'immeuble, la concierge jaillit de sa loge.

— « Je savais bien que vous étiez sortie ! » s'exclama-t-elle. « Monsieur Chauchard m'affirmait le contraire. »

Monsieur Chauchard est mon voisin du dessous, fonctionnaire dont la vie privée se déroule entre une épouse défraîchie, un buffet Henri II et des patins de feutre. Pourquoi donc, après des années de courtoise indifférence — bonjour, bonsoir, dans l'escalier — s'inquiétait-il soudain de mes déplacements ?

« Il dit que vous avez déménagé des meubles sur sa tête. C'était si lourd que la suspension s'en est détachée, tombant sur sa table de salle à manger. L'une est en miettes, maintenant, et l'autre toute rayée. »

J'imaginai la table en miettes et la suspension rayée... Il n'en restait pas moins que j'allais devoir affronter la juste colère de M. Chauchard. J'affectai aussitôt l'innocence outragée, avec d'autant plus d'énergie que je me sentais la conscience moins nette :

— « Je n'ai rien déménagé du tout. Vous dites vous-même, d'ailleurs, que cela s'est passé pendant mon absence. »

La concierge médita :

— « Et si l'on avait cambriolé ? »

— « Montons voir. »

J'ouvris la porte et fis le tour, vite achevé, de mon logis. Sauf une faible odeur, curieusement aromatique, rien n'y était changé. Je ne possède aucun meuble de poids, étagères et placards remplaçant les armoires ; le reste n'est que tables volantes, chevalets et sièges modernes sur une armature de métal léger. Le divan seul ou le réfrigérateur pouvaient être bruyants à

déplacer, mais ils étaient tous deux sagement à leur place. Cette inspection terminée, je descendis chez mon voisin, suivie de la concierge, témoin de la défense.

M. Chauchard lui-même répondit à mon coup de sonnette et me conduisit sur les lieux du désastre : au milieu de la table gisaient les restes, en effet, sous une neige de platras, de la suspension. Ç'avait été, sans aucun doute, un considérable chef-d'œuvre, évoquant par sa forme la couronne des rois lombards, dont le fer ciselé s'ornait de verres de couleur ; une frange de perles parachevait l'ensemble, comme les battants d'une méduse.

Je fis bravement face au flot des récriminations. D'après M. Chauchard, une suite de chocs sourds avaient ébranlé la maison, venant de l'étage supérieur. Ce fut bref, mais suffit à causer le dommage offert à mes yeux. Il était monté quatre à quatre, pour sonner à ma porte : à son étonnement, personne n'avait ouvert. L'oreille au trou de la serrure, il n'entendit, d'ailleurs, plus le moindre bruit. La concierge, à laquelle il alla se plaindre aussitôt, ajouta à ses perplexités, lui certifiant m'avoir vue sortir. Elle affirmait aussi qu'aucun déménageur n'avait mis, ce jour-là, le pied dans la maison. Pour achever de convaincre M. Chauchard, nous remontâmes en caravane à mon appartement : il considéra le mobilier avec méfiance.

— « Le divan, » dit-il, vous pourriez l'avoir déplacé.

— « Certainement pas. »

D'un effort, j'en soulevai le bout :

« Je n'ai pas fait le ménage de toute la semaine : voyez la marque des pieds dans la poussière. Il en va de même pour le reste des meubles. »

Mon voisin secoua la tête :

— « Madame Chauchard fait le ménage tous les jours. »

Ce n'était pas un reproche, simplement une constatation. Et qui suffit à le détourner de ses soupçons à mon égard.

Le problème, cependant, restait irrésolu, ce qui le tracassait :

— « Comment la suspension s'est-elle détachée ? »

La concierge et moi hasardâmes diverses hypothèses : un camion très chargé dans la rue, un avion qui fait « bang », un tremblement de terre, le passage d'une soucoupe volante. Retirant ses accusations, M. Chauchard, toujours perplexe, finit par me quitter. La concierge le suivit.

Une fois seule, j'examinai la pièce à mon tour. Rien, effectivement, ne s'y trouvait changé. Le tapis rouge était à sa même place, au-dessus, tout juste, de la belle suspension de M. Chauchard. Dans le brûle-parfum, une pincée de cendres répandait encore, faiblement, son arôme d'épices et d'herbes tropicales.

Le lendemain, je retournai à la clinique, où Dinah m'avait précédée. Max se portait comme un charme, mais, persuadé du contraire, n'eut pas trop de deux femmes pour lui tenir la main.

En rentrant comme la veille, je tombai sur la concierge :

— « Mademoiselle Lucie est venue, je l'ai fait entrer. »

Mademoiselle Lucie est un petit modèle que j'emploie volontiers. Sans doute voulait-elle me demander du travail.

J'ouvris la porte, appelant « Lucie ! » sans obtenir de réponse. Comme la veille encore, il régnait dans le vestibule, mais plus accentué, un parfum d'aromates. Je courus à l'atelier : la jeune femme y gisait, inanimée.

Je reconstituai, d'un coup d'œil, ce qui s'était passé. Lucie, en m'attendant, avait sorti mes tarots de leur coffret pour se tirer les cartes et, voyant le brûle-parfum, que j'avais oublié de remettre sous clef, s'était dit sans doute qu'une « pastille du sérail », ou ce qu'elle prenait pour telle, ajouterait à l'ambiance. Ce qu'il en était résulté l'avait menée tout droit à l'évanouissement. Je lui frictionnai les tempes avec une serviette mouillée d'eau de Cologne ; elle reprit ses sens et me regarda d'un œil étonné.

— « Que m'est-il arrivé ? »

— « C'est à moi plutôt de vous le demander. »

— « J'allais me tirer la bonne aventure, et puis, cette odeur... La tête m'a tourné... »

L'explication me parut un peu trop facile. Disait-elle la vérité, ou bien, pour avoir vu quelque chose l'effrayer, préférait-elle, consciemment ou non, ne pas s'en souvenir ?

Quoi qu'il en fût, mieux valait ne pas insister.

J'achevai de la réconforter d'un verre de rhum, et la renvoyai, non sans avoir pris rendez-vous pour une séance de pose.

Après son départ, je m'aperçus qu'elle avait oublié son sac. Il était tombé sous la table, son contenu s'éparpillant à travers la pièce : petite monnaie, poudrier, mouchoir sale et photographies. Le rouge seul manquait ; l'étui doré, pourtant, ne devait pas être loin. Je le retrouvai sur le tapis : il n'en restait, dans une bouillie cyclamen, qu'un peu de métal écrasé, épais, guère plus, qu'un papier à cigarettes. J'en fus confirmée dans mes déductions quant aux propriétés secrètes du tapis, dont je fis disparaître, non sans mal, la tache rose du fard. Enfin, j'enfermai — pas de négligence, cette fois ! — la cassolette, à triple tour, dans un placard.

A la clinique, Max dut cesser, plus vite peut-être qu'il ne l'eût désiré, de jouer les malades. Remis de sa commotion, il constatait également la vanité de ses angoisses : il ne resterait pas défiguré.

Nous décidâmes de fêter sa guérison. Mon atelier s'y prêtait, mieux que son appartement, surtout le samedi soir. En effet, M. Chauchard et son épouse, gens d'habitude, passaient les fins de semaine dans un pavillon de banlieue, chez sa mère. Les échos d'une réception, fût-elle bruyante, ne les dérangeraient donc pas.

Pour donner de la place, je rangeai les tableaux contre le mur, le chevalet dans un coin, le tapis dans ma chambre, en descente de lit. Max se chargerait des alcools, des disques et des invitations ; je me réservais les sandwiches. Décidée à bien faire les choses, j'allai jusqu'à passer l'aspirateur sous les meubles.

Le samedi arriva, et les invités.

Dinah portait une incroyable robe, que n'eussent pas désavouée les

belles Martiennes de Ray Bradbury : la splendide avant-garde des fibres synthétiques y déployait un chatoiement de lunes et d'étoiles.

Dans un grand brouhaha de musique et de bavardages, la réception promettait d'être une réussite. Comme Max appliquait largement le principe « les amis de nos amis »... je ne connaissais pas, et de loin, tout le monde, chaque nouveau visage étant d'ailleurs le bienvenu.

Je me sentais heureuse, détendue, dans cette chaude ambiance, lorsque... brusquement... le réveil au milieu d'un rêve, l'arrêt brutal d'un film, le seau d'eau sur la flamme...

Un ami de Max, qui venait d'arriver, me présentait un nouvel hôte, dont la vue me glaçait. Ce fut bref, le temps d'une pensée ou d'un coup de poignard. Déjà, je souriais : personne n'avait, certes, rien remarqué. On ne remarqua pas davantage ces quelques minutes, où je m'enfermai dans ma chambre, pour y reprendre mon sang-froid.

Je m'étais crue guérie, bien guérie, du passé et de ses souvenirs. Et pourtant voilà que toute la souffrance ancienne se ranimait, vivace, comme aux pires heures d'autrefois.

Ainsi donc le destin remettait sur ma route l'homme de ma jeunesse, le héros de l'éternelle histoire, où la sotte fille, aveuglée par un premier amour, se découvre, un beau soir, abandonnée ; s'être crue l'unique et comprendre, soudain, que l'on ne fut qu'un épisode, c'est une dure leçon.

Or ce soir nous nous retrouvions face à face ; mais j'étais, de nous deux, la seule à le savoir. Il ne m'avait pas reconnue.

Mon nom, à supposer qu'il s'en souvînt, ne pouvait rien lui dire ; j'ai pris, depuis longtemps, pour peindre, un pseudonyme. Quant à mon visage, quinze ans ont suffi, et une autre coiffure, pour le rendre méconnaissable. Lui, en revanche, n'a pas changé, ou si peu. Et cela, peut-être, plus que le reste, me rend si cruelle notre rencontre. J'aurais mieux supporté, je crois, de le revoir, vieilli, déchu, marqué par le temps et la vie. Je m'aperçois que j'ai dû, toujours, inconsciemment, souhaiter pour lui la ruine de l'âge, agréable vengeance à sa trahison. Je pensais cependant lui avoir pardonné : au contraire, me voici submergée tout entière de fiel et de rancune, comme par une lame de fond, dont la violence me laisse tremblante et stupéfaite. Moi qui me flattais d'être revenue de toute passion, puis-je donc tant haïr, surtout celui-là que j'ai tant aimé ? Aimé ? Et si cet abandon, jadis, avait moins blessé mon amour que mon amour-propre ? Où le cœur pardonnerait, la vanité ne désarme pas...

Les jolis sentiments que je me découvre ! Ils ajoutent encore à ma hargne, à cette volonté, sauvage, impérieuse, de régler à présent les dettes du passé : « Toi qui, jadis, très cher me foulas aux pieds (comme on dit dans les bons mélodrames je m'en vais aujourd'hui te rendre la pareille, littéralement. »

Maîtresse de maison souriante, empressée, je retourne auprès de mes hôtes. Je me dois de veiller à leur agrément : qu'ils s'amusent, que leurs verres ne soient jamais vides ! et surtout un verre, en particulier.

La chaleur monte, la griserie, mais pas assez vite à mon gré. Soit !

il me reste deux cachets de somnifère dans un tube — et ce tube, écrasé, je le jette au dehors, boulette de métal anonyme qui se perdra dans un ruisseau. Il n'en reste pas plus de traces que de ces comprimés dilués dans l'alcool.

Et voici maintenant mon verre vide, sans que nul en ait remarqué l'échange avec un autre.

Encore un disque sur l'électrophone, une danse, des rires, j'attends, j'attends.

— « Et ! mais... notre ami se trouve mal ! »

— « Portons-le sur le divan, il pourra s'y reposer. »

Un partenaire hilare lui saisit les épaules, je me charge des pieds. Dans ma chambre, dont j'ai refermé la porte d'un coup d'épaule, nous nous dirigeons vers le lit, pour y poser notre fardeau. A ce moment, je feins l'ivresse : d'un faux pas bien calculé, nous nous retrouvons tous les trois effondrés sur le sol :

— « Laissons-le sur la carpette, il y sera tout aussi bien ! »

Mon aide bénévole approuve en riant.

« Attendez, j'ai là des pastilles dont l'odeur, paraît-il, aide, à se dissiper les fumées du vin : juste une allumette à craquer... »

Sur le seuil, je me retourne. Un mince filet bleu monte du brûle-parfum et l'autre, l'autre, sur le tapis rouge, est étendu, la tête au milieu d'un des dessins noirs, ironique auréole.

— « Qu'il dorme ! » glousse mon compagnon, tirant la porte derrière moi. « Le voilà « mort », je pense, pour au moins cette nuit. »

Il ne croit pas si bien dire !

Et l'attente recommence, tandis que je passe de groupe en groupe, parlant haut et riant, que chacun me remarque et puisse témoigner plus tard, si nécessaire, de ma présence de tous les instants.

L'attente. Avant d'agir, j'en éprouvais l'angoisse, l'insupportable tension. Mais à présent me voici calme, san le moindre de ces remords qu'il serait décent d'éprouver. J'ai beau m'analyser, je ne trouve en moi d'autre sentiment qu'une curiosité sereine, comme au cours d'une expérience dont l'heureuse issue ne saurait faire de doute.

Le dénouement, d'ailleurs, approche.

Dinah me prend à part :

— « N'auriez-vous pas une aiguille et du fil ? Ma jaretelle vient de se découdre. »

— « Vous en trouverez dans le bas du placard de ma chambre. »

Je la suis des yeux, qui s'éloigne, scintillante et dorée. La voici devant la porte. Elle l'ouvre.

Comment pareil cri peut-il donc jaillir de si frêle gorge ? Toute l'assistance en reste glacée. Puis chacun, d'un élan, se précipite dans la pièce.

Je me laisse porter par le flot, sans hâte et songeant qu'il va me falloir, dans les prochains jours, donner à nettoyer mon joli tapis rouge à pattes d'éléphant.

JOHN NOVOTNY

Un lac de whisky

John Novotny, grand créateur d'improbabilités, nous a déjà montré un homme que ses accès de colère téléportent, un individu vertueux qui dans ses grands moments se pourvoit d'une auréole en fer-blanc, un gagnant de loterie qui reçoit comme prix Hélène de Troie en chair et en os, un Don Juan qui a le pouvoir magique de dénuder les femmes... A toutes ces raretés s'ajoutera l'histoire (alléchante) de ces personnages qui découvrent un lac de pur whisky !



« C'EST notre départ en vacances, Michael, ce n'est pas le départ d'une course automobile, » rappela Mary. Le pied de Michael Flynn cessa avec obéissance d'enfoncer à fond l'accélérateur et, la voiture ralentissant, le paysage redevint visible.

— « Est-ce que ce n'était pas un poteau indicateur ? »

— « Ralentis encore un peu, Mike, » dit James O'Hannion, « je vais guetter le suivant. Eileen, ma chère, veux-tu regarder de nouveau la carte ? »

— « Consultez-la donc vous-même, Mr. O'Hannion, » répliqua Eileen. « Vous m'avez tellement accablée la dernière fois que je l'ai regardée. »

— « Tu sais très bien que mes lunettes sont dans la valise, » dit James O'Hannion. « Tiens-la dans le bon sens, Eileen, et cherche Stroudsburg. »

— « C'est près de Provincetown ? » questionna Eileen après un examen diligent. « Alors, c'est la route 6. »

— « Est-ce qu'il y a du bleu tout autour ? » demanda James aimablement.

— « Oui, » dit Eileen heureuse.

— « Alors, c'est l'océan Atlantique et tu es sur Cape Cod, » dit James. « Eileen, ma douce, ce n'est pas parce que tu tiens la carte à plat sur tes genoux que ton doigt doit aller vers l'avant de la voiture. »

— « Mais c'est la direction que nous suivons. »

— « Alors, tourne la carte dans l'autre sens et lis les noms des villes à l'envers, Eileen, ma mignonne ! »

— « Lunettes ou pas, tu peux prendre la... »

— « Stroudsburg, Mrs. O'Hannion, » supplia Michael d'un ton plein d'espoir. Eileen pinça les lèvres, décocha un regard furieux à son mari et se courba de nouveau sur la carte. Mary se pencha pour l'aider. Finalement, elles tournèrent la carte et commencèrent à pousser leur doigt vers l'avant de la voiture. James soupira et regarda la route devant lui.

— « Trenton ? » hasarda Mary.

— « Stroudsburg, » répéta Michael. « Mais tu brûles. »

— « Est-ce que tu as vérifié si j'avais assez de sous-vêtements ? » demanda O'Hannion, soudain inquiet sur le sort d'une petite bouteille qu'il avait cachée dans ses affaires. Eileen leva la tête.

— « Oui, Jim, » dit-elle, toute douceur. « Tu en auras assez. J'ai enlevé un petit objet et cela m'a permis d'en rajouter deux de rechange. »

— « Excellente attention, » murmura O'Hannion, en se laissant glisser jusqu'à ce que sa tête repose sur le dossier du siège. Des éclairs de néon rouges et jaunes luisirent sur le pare-brise, puis filèrent sur leur droite et disparurent dans la nuit. « Je me demande si les copains sont chez Casey à cette heure-ci, » murmura-t-il d'un ton rêveur.

— « Tu peux bien t'en passer pour quinze jours, » dit Eileen.

— « Deux semaines, » murmura O'Hannion lugubrement. « Et moi, pauvre de moi, avec seulement du linge dans ma valise ! »

— « Est-ce que vous avez trouvé Stroudsburg ? » demanda Michael.

***

De bonne heure, le lendemain matin, James O'Hannion et Michael Flynn furent éjectés par la porte de leur bungalow respectif.

— « Une promenade ? » Michael dévisageait d'un air furibond Mary qui, bras croisés, lui barrait le seuil pour l'empêcher de retourner se coucher. « Cela risque d'être très dangereux, une promenade. Il faut s'habituer à ces vacances petit à petit. Une promenade si vite peut faire battre mon pauvre cœur à un rythme infernal et me faire plus de mal que de bien. »

— « Alors promène-toi doucement, » conseilla Mary.

— « Et ne cours pas au bar le plus proche, » ajouta Eileen qui avait surgi sur le perron.

— « Rien à craindre sur ce plan-là, » dit Mary Flynn en riant. Les hommes la considérèrent d'un air soupçonneux.

— « As-tu perdu l'esprit ? » questionna Eileen. « Ce sont nos époux. »

— « Pendant qu'ils apportaient les valises ici, hier soir, j'ai bavardé avec Mr. Drummond, » expliqua Mary. « Après l'avoir questionné sur le linge et l'approvisionnement, je me suis inquiétée des bars. Il n'y en a pas un seul sur les routes du voisinage. Il m'a dit qu'aucun bar n'avait jamais pu prospérer dans le coin. »

James s'appuya contre une colonne de la véranda et Michael ouvrit toute grande la bouche.

— « Pas de bar, » gémit Michael.

— « Allez, filez ! » dit Eileen. « Méditez cette triste nouvelle en vous promenant si vous voulez. Mary et moi, nous devons aller saluer nos voisins. »

Les hommes accablés tournèrent les talons et s'éloignèrent d'un pas lourd sous le soleil de ce brillant samedi. Le sentier passait devant d'autres bungalows et tournait en direction d'une boutique de souvenirs et d'un petit restaurant. Là, il se divisait, une branche conduisant vers des courts de tennis et un terrain de volley-ball, l'autre vers les prés et les bois. Michael et James s'arrêtèrent à l'embranchement.

— « Une bonne petite partie de volley-ball, ça te dirait ? » demanda tristement Michael.

— « Ça ne me dit rien du tout, » dit James. « Mais une bonne cuite chez Casey... »

— « Nous aurions dû nous renseigner d'abord, » dit Michael.

— « Qui aurait pu s'en douter ? » répliqua James. « Un camp de vacances sans bar !... A vous faire périr de soif. Michael, mon vieil ami, il y a deux types qui s'apprêtent à jouer au tennis. A les regarder faire, ça va me mettre en sueur. Voyons où mène ce sentier. »

Ils avançaient lentement, à la file indienne, tête baissée et butant du pied dans la poussière. Le sentier devint herbu et ils errèrent à travers bois, descendant et remontant des collines. C'est au sommet d'une de ces collines que James s'arrêta et agrippa le bras de Michael.

— « Ma tête me joue des tours, » dit-il. « Les misérables pensées que j'ai ruminées ont fait craquer quelque chose. »

— « Qu'est-ce qui te fait dire ça ? » demanda Michael.

— « Je viens de sentir l'odeur de chez Casey. »

— « Je doute que nos femmes acceptent d'interrompre leurs vacances si nous les persuadions que tu deviens fou, » marmotta Michael.

— « Des hallucinations. Jamais je n'aurais cru que cela puisse arriver à un O'Hannion, » chuchota James.

Plongés dans leurs réflexions, ils reprirent leur marche. Michael avançait le premier dans l'étroit sentier et, quand il s'arrêta subitement, James lui rentra dedans.

— « Qu'est-ce qu'il y a ? »

— « James, c'est contagieux, » dit Michael en humant l'air.

— « Casey ? »

Michael hocha la tête et James, levant vivement le nez, se mit à renifler profondément.

— « Difficile à dire, » reprit James. « Il semble que quelque chose dilue l'odeur. »

— « L'air ambiant, apparemment, » dit Michael.

— « Chut... » fit James. « J'ai capté l'odeur. »

— « Nous serions-nous trompés dans nos déductions ? » reprit Michael. « Peut-être existe-t-il un bar dans les environs et Mr. Drummond

l'ignore-t-il. Ne lâche pas la piste, James, mon petit. A partir de ce moment, tu es notre chien de chasse. Cherche. »

James O'Hannion s'élança. Michael le suivait de près. Ils marchaient d'un pas vif, comme des hommes qui ont un but dans la vie.

— « Plus besoin de chien de chasse maintenant, » dit Michael en dilatant les narines. « C'est le bar à l'odeur la plus forte que je connaisse. »

L'atmosphère était imprégnée d'un parfum de whisky et les deux hommes couraient quand ils parvinrent en haut d'une légère élévation de terrain. Aucun établissement n'ornait le paysage. Ils se trouvaient devant un charmant lac entouré d'arbres.

— « Nous devons être fous, Michael, » déclara James. « Notre raison à tous les deux a dû céder en même temps. »

— « Du moins, nous tiendrons-nous compagnie. »

— « Ce n'est pas seulement mon nez, mais aussi mes yeux qui me trahissent, » reprit James. « J'ai toujours cru que les lacs étaient bleus. »

— « Tu en as déjà vu ? »

— « A Central Park. »

— « Ha ! » dit Michael, sarcastique. « Un lac civilisé. Celui-ci est un lac sauvage. Pourquoi n'y en aurait-il pas de couleurs différentes ? »

— « Très jolie, celle-ci. Ambre foncé, presque rougeâtre. »

Ils s'approchèrent du bord et aspirèrent à fond.

— « Les lacs sauvages ont meilleure odeur que les lacs municipaux, » dit James. « Regarde là-bas. Voilà la nature. »

Il désignait un point de la berge où un arbre se dressait au bord du lac. Un castor était appuyé contre l'arbre. Sa large queue bien étalée, il était assis sur son derrière, le dos reposant contre le tronc. De temps à autre, l'animal plongeait une patte dans le lac et la portait à sa bouche. Alors la patte était léchée avec diligence sur toutes les coutures.

— « Quel genre de bête est-ce ? » demanda O'Hannion.

— « Peut-être pourrions-nous l'approcher furtivement et l'examiner de près, » dit Michael. Il se mit aussitôt à avancer sur la pointe des pieds. James le suivit. Le castor les regardait faire. Il plissa les paupières jusqu'à ce que ses yeux ne fussent plus que des fentes et attendit. Les deux hommes l'encadraient.

— « J'ai été induit à croire que les animaux sauvages devinaient l'approche des humains. Celui-ci paraît dormir. » Michael regardait le castor d'un air menaçant. James s'agenouilla pour examiner la tête du castor. Lentement, l'animal souleva une paupière et la referma.

— « Il m'a fait de l'œil, » annonça James.

— « Ta démence a franchi les bornes. Les bêtes de ce genre ne font pas de clin d'œil. Ne bouge pas, mon gars. »

Michael plongea ses deux mains rassemblées en coupe dans le lac.

— « Bois, » dit-il d'un ton pressant. « Peut-être cela t'éclaircira-t-il les idées. »

James but avec obéissance dans les mains de son ami. Il se lécha les lèvres et fronça les sourcils.

— « Pourrais-tu m'en donner un petit peu plus ? »

Michael lui rendit ce service. James but de nouveau, puis il gémit. « Commande la camisole de force, Michael, mon vieil ami. Je suis complètement fou. »

Michael et le castor étudièrent James.

— « Pourquoi dis-tu cela ? » demanda Michael.

— « L'eau du lac a un goût de bourbon, » répondit tout bas James. Il se pencha pour puiser dans le lac de ses propres mains. « Incontestablement du bourbon, » déclara-t-il péremptoirement.

Michael fit vivement l'essai et s'assit aussitôt de l'autre côté du castor. Au bout de cinq minutes de puisage en commun, le castor se propulsa en avant, trébucha par-dessus les pieds d'O'Hannion et s'éloigna.

« Ivre, » observa James. Michael hocha la tête entre deux gorgées.

Dix minutes plus tard, Michael s'adossa contre l'arbre et examina le paysage.

— « Mr. O'Hannion, voyez la dimension de cette belle réserve de bourbon. Il n'est pas nécessaire d'y puiser si vite. Nous ne sommes pas près de la finir. »

— « Tu as raison, » dit James. « Il faut penser à demain. Et au jour suivant. »

— « Et à ces deux délicieuses semaines. Même en ne faisant que ça, je doute que nous arrivions à faire baisser le niveau d'un centimètre. »

Tard dans l'après-midi, bras dessus bras dessous, ils escaladèrent la petite élévation de terrain et s'en retournèrent par le sentier.

« Rappelle-toi l'emplacement des buissons, » recommanda Michael.

— « Ceux que je vois, » marmotta James.

Quand ils atteignirent enfin la bifurcation près des tennis, ils s'arrêtèrent.

— « C'est triste à dire, mais la longueur du trajet a un effet quelque peu dégrisant, » observa Flynn.

— « C'est peut-être aussi bien, » répliqua James. « Il ne faudrait pas que nos épouses s'avisent de vouloir quitter cette Utopie champêtre. »

— « Sage pensée. Et demain il ne faudra pas oublier d'apporter des timbales en carton. Ma main n'a pas une contenance suffisante. »

— « Un lac de bourbon, » soupira joyeusement James. « Sais-tu, ce n'est que dimanche dernier que le Père Riley disait qu'il sentait que j'aurais des vacances merveilleuses. Je me demande comment il le savait. »

— « Quelqu'un de bien, le Père Riley. Je suis certain qu'il a prié pour nous, » répondit Michael. « Je n'ai presque plus de pastilles de menthe, James. Demain matin, nous en achèterons d'autres au restaurant. »

Ils arpentèrent le sentier d'un pas vif en direction des bungalows. Eileen et Mary se trouvaient sur la véranda.

— « Voilà les vagabonds de retour, » dit Eileen. « Nous pensions que vous aviez peut-être décidé un suicide collectif après avoir appris la triste nouvelle. »

— « A quoi faites-vous allusion, Mrs. O'Hannion ? » demanda Michael.

— « A l'absence de bar, Mr. Flynn. »

— « Un bar ? » dit James d'un ton surpris. « Veux-tu insinuer que nous sommes incapables de vivre sans bar ? »

— « Tu n'as jamais réussi à t'en passer jusqu'à présent, » déclara Eileen. « Et tu n'as pas besoin de prendre cet air surpris. »

— « Quand on communie dans les bois avec la nature, on n'a pas besoin de stimulants, » dit Michael.

— « Communier ! » s'exclama Mary Flynn d'un ton sarcastique. « J'ai épousé un boy-scout. As-tu trouvé de la mousse sur les arbres ? »

— « Cela t'intéressera peut-être de savoir qu'aujourd'hui même James et moi, nous avons étudié de près une bête, » lui dit Michael.

— « Je ne fais que ça depuis des années, » répliqua Mary.

— « Moque-toi tant que tu voudras, » déclara James. « Cette bête était un très beau spécimen de la nature. Petite avec de la fourrure. Un vison, qui sait ?... »

— « Alors, tu arriveras peut-être à me capturer un manteau de fourrure, » dit Eileen. « Mais une chose est certaine, c'est que je suis contente que tu voies des petites bêtes à fourrure et pas des serpents ou des éléphants roses. »

***

Eileen et Mary n'eurent pas grand mal à faire sortir du bungalow Michael et James le lendemain matin. Les deux compères mangèrent avec appétit leur petit déjeuner et annoncèrent leur intention d'aller de nouveau en promenade. Avant que leurs épouses fussent revenues de leur surprise Michael et James étaient dans le petit restaurant près de la fourche du sentier. Ils y firent provision de pastilles de menthe, de sandwiches et de gobelets en carton. Puis ils s'engagèrent sur la piste qui menait au lac de whisky.

— « Prenons notre temps, James, mon gars. Boire trop tôt le matin est censé être malsain, » dit Michael.

— « C'est probablement un faux bruit lancé par nos épouses, » répliqua James. « Mais tu as raison. Pas besoin de nous presser. »

Ils déambulèrent tranquillement à travers bois, adressant quelque hochement de tête cordial à un rouge-gorge affairé ou criant un joyeux « Bonjour ! » à un lapin surpris. De temps à autre, l'un d'eux levait le nez et humait l'air profondément. Puis il souriait, faisait un joyeux signe de tête à son compagnon, et tous les deux poursuivaient leur route

d'un pas ferme. Le lac de bourbon était bien là, couvert de rides ambrées, quand ils eurent gravi la dernière colline.

— « Magnifique, » murmura Michael.

— « Un rêve, » dit James.

Ils allèrent à l'arbre qui poussait au bord du whisky et cherchèrent leur ami. Le castor n'était pas dans les parages, alors ils s'installèrent confortablement. Chose admirable, ils se retinrent d'ouvrir immédiatement la boîte contenant les gobelets. Le soleil était chaud et ils fermèrent les yeux. Une demi-heure plus tard, un martin-pêcheur myope les survola et crut apercevoir quelque chose qui nageait dans les eaux étrangement colorées du lac. L'éclaboussure de son brusque plongeon éveilla Michael qui ouvrit les yeux juste à temps pour voir l'oiseau au plumage collé reparaître à la surface et tenter de s'élever dans les airs. Les plumes de sa queue pendaient lourdement, d'alarmante façon et, après dix mètres d'effort, le martin-pêcheur se posa sur la berge. Il se retourna et examina l'étrange lac. Lentement, d'un air soupçonneux, il plongea son long bec dans le liquide, puis renversa en arrière sa tête emplumée. Sous les yeux de Michael, l'oiseau prit son vol, décrivit un cercle au-dessus du lac, replia ses ailes et plongea. Michael ferma les yeux quand l'oiseau disparut dans un éclaboussement de soleil et de bourbon.

— « Beaucoup trop tôt, » marmotta-t-il.

Le mercredi après-midi, James et Michael passèrent un mauvais quart d'heure. Ils en étaient tout juste à leur seconde rasade quand il commença de pleuvoir. Ils se blottirent sous l'arbre et regardèrent avec fureur tomber l'averse.

— « Tu te rends compte du résultat ? » questionna James.

— « Hélas ! oui, » répondit Michael. « Voilà notre bourbon baptisé. »

— « Et pourtant cela a déjà dû se produire avant. »

— « Parfaitement exact, mais cela ne me satisfait pas pour autant. »

Quand la pluie cessa, ils tâtèrent le liquide avec hésitation. Le sourire leur revint.

— « Ce doit être une diablement bonne qualité pour défier les éléments et garder son corps et son parfum, » murmura Michael avec respect.

— « D'autre part, » observa James, « il faudrait une pluie vraiment diluvienne pour transformer ce lac en highball. » (1).

Le jeudi, ils virent un cerf se précipiter dans le lac pour échapper à des chiens qui aboyaient dans le lointain. L'animal pénétra dans le lac jusqu'aux genoux, puis s'arrêta. Il plongea son mufle dans le liquide ambré et rejeta le cou en arrière. La seconde rasade fut plus ample. A la troisième, le tour fut joué. Le vacarme des chiens était beaucoup plus fort quand le cerf sortit du lac en remuant ses bois. Les aboiements des deux chiens se changèrent en glapissements joyeux lorsqu'ils jaillirent de la

(1) Whisky servi avec eau et glace.

forêt et aperçurent leur proie en face d'eux. Mais à peine avaient-ils parcouru la moitié du chemin qu'ils se rendirent compte que, pour la première fois de leur longue carrière, ils se trouvaient en présence d'une extrémité différente de l'animal. L'extrémité qu'ils voyaient avançait au lieu de fuir, avait des andouillers pointés vers eux au lieu d'une queue blanche et une lueur avide dépourvue de toute douceur de biche dans le regard. Les deux chiens s'arrêtèrent pile et cherchèrent anxieusement des yeux leur maître. Malheureusement, il était loin derrière, aussi retournèrent-ils précipitamment chercher des instructions. Le cerf qui avait esquissé un mouvement de poursuite se rappela soudain le lac et se retourna pour examiner les alentours avec l'intention d'y fixer sa résidence.

Le vendredi, James et Michael eurent un autre visiteur. C'était Mr. Drummond, propriétaire de leur camp de vacances. Il avançait lentement sur la berge et vint s'installer à côté des deux buveurs. L'Ecossais ôta son calot, prit un gobelet et se servit une bonne portion du lac.

— « Ainsi vous avez trouvé notre lac, » dit-il doucement.

— « Oui, on l'a trouvé, » répliqua Michael.

— « Eh oui, » dit Mr. Drummond.

Il y eut un long silence pendant que le trio refaisait le plein. Et Mr. Drummond reprit avec son rocailleux accent écossais :

« 'Et maintenant vous comprenez pourquoi aucun bar ne peut faire d'affaires dans cette région. »

— « Certes, nous comprenons, » dit James.

— « Eh oui, » soupira Mr. Drummond.

— « Nous avons fait le tour du lac, » déclara Michael, « et nous n'avons pas vu de ruisseau qui se jette dedans. Voilà ce que j'aimerais voir... un ruisseau de bourbon. »

— « Eh oui, » dit rêveusement Mr. Drummond, « mais vous ne le verrez pas. Ce lac sort du sol. Nous supposons qu'il y a par-dessous un dépôt de végétation en décomposition. Au lieu de devenir du pétrole, cette végétation fermente, se distille toute seule et se change très obligeamment en un bon alcool. »

— « Quelle chose merveilleuse que la Nature ! » s'émerveilla O'Hannion en s'apprêtant à puiser avec son gobelet.

— « Vous aimez le bourbon, » observa Mr. Drummond.

— « Terriblement, » dit James.

— « Vous avez choisi la bonne année pour venir dans notre région, » reprit Mr. Drummond. « Cela change chaque année. A un moment donné, vendredi prochain, tout ce bourbon va disparaître dans le sol. C'est un phénomène qui se produit chaque fois à la même date, ce qui est bien pratique pour remplir au dernier moment les pots et les fûts. Puis, au début du printemps, le lac se remplit de nouveau. »

— « Un jour de grande réjouissance, j'imagine, » dit Michael.

— « Eh oui, » dit Mr. Drummond. « Et aussi d'émotion. Voyez-vous, chaque année le lac change. Un alcool différent. »

— « Pas possible ! » s'écria James.

Mr. Drummond le regarda.

— « Un alcool différ-r-ent, » répéta-t-il.

— « Qu'est-ce que c'était, l'année dernière ? » demanda James.

— « Whisky irlandais, » dit Mr. Drummond.

Il y eut un silence sous l'arbre. Finalement Michael prit la parole :

— « Un an de retard, nous avons. Dans toute cette joie, je ressens une grande tristesse. Peut-être suis-je un ingrat, mais du whisky irlandais... »

— « Ne vous chagrinez pas trop, » dit Mr. Drummond en souriant. « Il y aura peut-être de l'irlandais l'an prochain. Sauf si le programme est respecté. »

— « Le programme ? » questionna Michael.

— « Eh oui, » dit Mr. Drummond. « Nous supposons que les différentes sources ont besoin d'un certain nombre d'années pour se reconstituer. Depuis pas mal de temps, elles se sont suivies avec régularité, et peu d'exceptions. »

— « Qu'y aura-t-il en principe, l'an prochain ? » questionna James.

— « Calvados, » répliqua joyeusement Mr. Drummond.

Michael et James eurent un hochement de tête approbateur.

— « Nous reviendrons. »

— « A moins que vos épouses ne soient mises au courant, » observa malicieusement Mr. Drummond en remplissant son gobelet.

— « Y a-t-il danger qu'elles en entendent parler ? » demanda Michael.

— « Je le crains, » répliqua Mr. Drummond. « Par malheur, les femmes du voisinage connaissent le lac. Il y a des chances pour qu'elles le mentionnent. »

— « Nous résoudrons ce problème quand il se présentera, » déclara Michael.

— « Parfait, » dit Mr. Drummond. « Vous n'auriez pas un autre gobelet sous la main ? Celui-ci s'est mis à fuir. »

Quand Michael et James furent revenus à loisir aux bungalows, ils trouvèrent Eileen et Mary d'excellente humeur.

— « Nous nous sommes bien amusées, aujourd'hui, » exulta Eileen. « A une réception où nous étions invitées. Et Mrs. Drummond nous a servi un punch délicieux. »

— « Du punch ? » dit Michael d'une voix presque inaudible.

— « Oui, » gazouilla Mary. « Cela s'appelait Old Fashioned. »

Michael se passa la main sur les yeux.

— « L'heure critique approche, James, mon gars, » chuchota-t-il.

***

L'heure critique sonna le lundi matin. Mary et Eileen avaient passé le week-end à explorer les délices du punch appelé « Old Fashioned ».

Or le lundi elles s'étaient retrouvées dans la fondrière par où doivent passer toutes les explorations de ce genre. Mary s'éveilla en se tenant le front. Une demi-heure plus tard, elle échangeait ses impressions avec Eileen.

— « Je me sens exactement comme Michael avait l'air d'être parfois, » gémit-elle.

— « Est-ce que tes cheveux forment un casque qui te serre le crâne comme les miens ? » questionna Eileen d'un air lamentable.

— « Je me demande si ce que nous avons bu n'était pas du whisky, » grommela Mary.

Michael et James les observaient tristement depuis le seuil.

— « Voilà qui va peut-être bien avoir un mauvais effet sur le subconscient d'Eileen, » chuchota James.

— « C'est le conscient de Mary qui me tracasse, » répliqua Michael.

Louchant à cause du soleil, les deux femmes jetèrent un coup d'œil en direction du grand bungalow des Drummond, puis de Michael et de James.

— « Attendez-nous ici, » ordonna Mary. « Compris ? »

Michael inclina vivement la tête et les épouses s'éloignèrent à pas rapides. Les hommes s'assirent sur le perron.

— « Est-ce la fin ? »

— « Il nous faudra l'affronter bravement, alors, » soupira Michael.

— « Un lâche, voilà ce que je suis, Michael. J'ai envie de me jeter dans le lac et de ne plus en ressortir. »

— « Une idée splendide, mon vieux James, mais nous sommes des hommes. Nous devons supporter virilement cette épreuve. Oublie le lac. »

— « Oublier le lac ? » s'exclama James abasourdi. « Sacrilège ! J'aimerais autant faire sauter le bar de Casey. »

— « Pourquoi te torturer ainsi par le souvenir ? » demanda Michael. « Quand nos femmes reviendront... »

Il s'arrêta subitement et regarda, stupéfait, en direction du bungalow des Drummond. Mr. Drummond aidait Mary et Eileen à descendre le perron. Il les tourna en direction de leur propre demeure et les poussa avec douceur en avant. Eileen fit quelques pas, puis se retourna pour envoyer un baiser au petit Ecossais. Galamment, il lui rendit sa politesse. Elle reprit sa direction première et se mit en devoir de franchir l'obstacle que représentait Mary, plantée là, louchant des deux yeux pour mieux voir un gros papillon jaune qui voletait à trois centimètres de son nez. L'insecte était fasciné par l'arôme qu'exhalait Mary. Quand Eileen la heurta, Mary cessa de retenir son souffle ; le papillon referma ses ailes et se laissa joyeusement choir. Les femmes rirent et, bras dessus bras dessous, zigzaguèrent vers le bungalow. Leurs maris se levèrent lentement, incapables de proférer un mot parce que leur bouche était par trop béante.

— « Ce n'était rien de grave, Jimmy chéri, » cria Eileen.

— « Rien qu'un bon verre matinal ne puisse guérir, » chantonna Mary. « Cela a un drôle de nom. La gueule... »

— « ...de bois, » dirent James et Michael en chœur.

— « C'est ça ! » clama Mary. Elle et Eileen rirent tellement qu'elles faillirent choir. Les deux hommes les soutinrent jusqu'à des fauteuils d'osier. Michael fit un geste de la main et, quelques minutes plus tard, James le rejoignit derrière la maison.

— « Nous sommes sauvés, » annonça Michael. « Le Père Riley a dû faire des heures supplémentaires. »

— « Bien que je n'aime pas voir les femmes se perdre dans la boisson, » observa James, « une question se pose : comment allons-nous les conserver en cet état ? »

La voix d'Eileen s'éleva harmonieusement de l'autre côté du bungalow.

— « Jimmy ! Jim-m-my ! Tu m'entends, chéri ? »

— « Oui... chérie, » répondit James.

— « Avant d'aller te promener, aie la gentillesse de porter notre thermos à Mr. Drub... à Mr. Drummond. Il a promis de nous le remplir de punch jusqu'au bord. Tu n'oublieras pas, n'est-ce pas ? »

—« Non, Eileen, je n'oublierai pas ! » cria James joyeusement.

— « Jusqu'au bord ! » répéta Mary.

— « Jusqu'au bord, » dit Michael.

*
* *

Quand ils arrivèrent au lac, ils trouvèrent Mr. Drummond et le castor installés sous l'arbre. Grommelant un peu, le castor se recula pour faire place aux nouveaux venus.

— « Excusez-moi, » dit James en se penchant en avant avec son gobelet. Le castor ferma les yeux avec résignation en attendant que l'homme se fût ôté de son passage.

— « Mr. Drummond, » dit Michael, « nous avons de grands remerciements à vous faire. »

— « Eh oui, » acquiesça le souriant Mr. Drummond. « Tout va bien. Le reste de votre séjour sera agréable, j'en suis sûr. »

— « Buvons à notre séjour, » dit James.

Les trois hommes et le castor puisèrent dans le lac de bourbon.

— « A propos de la réservation pour l'année prochaine... » commença Michael.

— « Vos femmes s'en sont occupées ce matin quand elles sont venues chercher leur remède. »

A quatre heures de l'après-midi, ils pouvaient tous se tenir debout, mais un seul était capable de marcher : le castor, qui tomba dans le lac en retournant à la digue qu'il s'était construite.

Traduit par Arlette Rosenblum.
Titre original : The bourbon lake.

chronique littéraire

L'œuvre exemplaire d'A. E. van Vogt (3)

par Jacques Goimard

(Voir le début de cet article dans nos numéros 103 et 104).

Tel est l'homme malade, l'homme de toujours si bien représenté par X, ce mythe du monstre qui est Gosseyn, un Gosseyn tronqué, attaqué dans sa chair, déformé par une ancienne catastrophe : « *Il avait eu un accident. C'était une monstruosité raccommodée* » (p. 44). Reste à trouver la voie du salut.

Un premier progrès est accompli quand le héros commence à se méfier et se met sur la défensive : « *Il se sentait froidement soupçonneux, sans sympathie* » (p. 19). Comme toujours, il s'agit au départ non d'un raisonnement, mais d'un état d'âme, et qui doit être essentiel à l'auteur, car il revient souvent sur ce point : « *Il s'étendit, pensif, les sourcils froncés, évaluant les risques possibles* » (p. 21).

La méfiance, à elle seule, n'est pas un sentiment des plus féconds ; elle n'est qu'une forme de l'angoisse et engendre les plus folles hypothèses : « *L'impression ultérieure de Gosseyn fut qu'on se moquait de lui de quelque mystérieuse façon* » (p. 13). En fait, pendant une grande partie du livre, Gosseyn fait preuve d'un tempérament quelque peu paranoïde, et apparaît doué d'une imagination particulièrement apte à engendrer des arrière-mondes : « *L'idée qu'elle était entrée dans sa vie avec un but défini se fit plus précise* » (p. 28). Les remarques de ce genre foisonnent dans « *Le monde des non-A* » ; elles cessent quand Gosseyn comprend que ses adversaires, comme lui-même, n'ont pas de but défini dans la très grande majorité des cas.

Un pas de plus est franchi quand Gosseyn prend conscience de sa solitude intellectuelle et exprime ce qu'il faut bien appeler une vision idéaliste du monde. Un beau symbole, dès le début du livre, exprime l'angoisse engendrée par l'absence d'une perception exacte des choses : « *Le long d'une rue qu'il traversait, il vit deux rangées de réverbères en progression géométrique vers un foyer lointain de rencontre illusoire. Tout à coup, ce fut déprimant* » (p. 18). Le besoin d'un langage commun codifiant les connaissances et seul capable de briser la solitude est abondamment exprimé tout au long de l'ouvrage. Lorsque van Vogt, devant les ruines de la Machine, parle du « *symbole détruit de l'unité du monde* » (p. 181), c'est d'une unité culturelle et d'une unité de représentation qu'il s'agit, beaucoup plus que d'une unité politique (en quoi l'unité politique terrestre est-elle menacée par la destruction de la machine ?) : les illusions des sens ne composent que des univers où l'homme est enfermé sans

espoir d'en sortir, et seule la raison non-A constitue un monde unique.

Il faut, naturellement, parler de ce non-A : ce qui est d'autant plus difficile que cette doctrine constitue l'élément le plus voyant du roman, partant celui qui a suscité la plus abondante littérature. Je me bornerai donc à rectifier quelques erreurs souvent commises. On a souvent considéré l'école de Korzybski comme une de ces sectes, mi-religieuses mi-psychanalytiques, comme il en fleurit tant sous le soleil de Los Angeles, et van Vogt lui-même laisse planer bien des ambiguïtés. Pourtant le non-A, si on le prend au pied de la lettre, n'est rien d'autre qu'une logique rationaliste comme il en existe beaucoup d'autres aujourd'hui. Où est la nuance ? C'est que Korzybski et ses adeptes ont fortement insisté sur la valeur individuelle de cette logique : utilisée par l'homme de science, elle n'est rien de plus qu'une méthode utilisée par l'homme du commun dans la vie de tous les jours, elle devient une thérapeutique et une voie d'accès vers la libération morale : « *La carte n'est pas le pays... Le mot n'est pas la chose elle-même,* » se dit Gosseyn. Et aussitôt : « *Comme d'habitude, cela marcha. Comme l'eau ruisselle d'un vase renversé, les doutes et les craintes s'écoulèrent. Le poids des fausses tristesses, fausses parce qu'elles avaient visiblement été imposées à son esprit dans l'intérêt de quelqu'un d'autre, s'annula. Il était libre* » (p. 18).

Il ne faut pas considérer le non-A comme un simple recueil de formules cabalistiques, dont tout le piquant viendrait de ce qu'elle userait de règles logiques au lieu de puiser dans une mythologie normale. Ici les préceptes les plus abstraits en apparence ont un sens directement utile à l'individu, et informent sa conduite. Lorsque van Vogt pose que deux objets ne peuvent être identiques dans l'univers, il parle en moraliste : « *Son corps souffrait de haine et de colère à l'endroit de l'empire galactique qui jouait le jeu de la politique avec des vies humaines. Il se sentait consumé par le besoin de se dévouer, de partager le grand sacrifice, d'offrir sa vie aussi librement que les peuples de Vénus avaient offert la leur. Le désir de ne faire qu'un avec le peuple de Vénus éclipsait presque tout le reste.*

» *Presque consciemment, corticalement, il s'écarta de cette tentation de mort. Ce qui était juste pour eux ne l'était pas nécessairement pour lui. C'était l'essence même du non-A que deux situations ne sont jamais les mêmes* » (p. 211).

Ce passage est extrêmement significatif. Van Vogt y révèle un côté Don Quichotte, chevalier errant, très américain ; le non-A lui tient lieu en quelque sorte de Sancho Pança, qui le tire par la manche au moment où il va s'élancer sur des moulins. Ce serait banal si la maladie décrite par van Vogt n'était aussi profonde — comme d'ailleurs celle de Don Quichotte — et si le désordre ne régnait en maître sur l'univers. La différence avec le héros de Cervantès, c'est que Gosseyn, et l'auteur derrière lui, s'accroche d'autant plus fermement à la planche de salut qu'il se sent plus englouti par le désordre du monde.



A lire certains articles sur le non-A, il apparaît que van Vogt a été bien mal compris. Des minus se sont servis de son cerveau second pour justifier une conception aristocratique de l'intelligence, expression de leur propre vanité. Certes van Vogt affirme à plusieurs reprises que Gilbert Gosseyn est un homme exceptionnel, voire un surhomme ; mais la faiblesse réelle de ce surhomme a été suffisamment mise en lumière au cours des pages précédentes, à ce qu'il nous semble, pour qu'il soit superflu d'insister. En outre, il ne considère pas

Vénus, séjour du non-A, comme une chasse gardée pour les meilleurs, mais comme le point d'aboutissement logique de toute l'espèce humaine ; c'est une œuvre de longue haleine (elle dure déjà depuis plusieurs centaines d'années à l'époque où s'ouvre le roman) mais elle aboutira, et l'univers dantesque évoqué dans le roman prendra fin. Gosseyn n'est rien de plus pour son créateur qu'un homme exemplaire ; chaque homme a en lui largement de quoi être autant et plus que le dépositaire du cerveau second.

Ce qui le prouve, c'est la description, au cours du deuxième séjour sur Vénus (chapitres XXVI à XXXIII), d'une collectivité non-A largement plus intégrée et efficace que Gosseyn lui-même. Il apparaît difficile, quand on lit ces pages, que Damon Knight ait pu taxer van Vogt de « *tendance royaliste* », et on le comprend davantage quand il déclare que cette tendance figure parmi celles qui « *n'apparaissent pas très nettement dans* « Le monde des non-A ». C'est le moins qu'on puisse dire ! En fait le régime social ici décrit représente purement et simplement l'idéal des anarchistes : « *Pour comprendre la situation ici, vous devez vous efforcer d'atteindre en esprit les limites extrêmes de vos conceptions de la démocratie. Il n'y a pas de président sur Vénus, pas d'assemblée, pas de groupe directeur. Tout est volontaire ; chacun vit pour lui-même, seul, et cependant coopère avec les autres pour que le travail indispensable soit fait. Mais on peut choisir son travail. Vous allez dire : supposons que tous décident de choisir le même travail ? En fait ceci ne se produit pas, la population est composée de citoyens responsables qui font une étude approfondie de l'état des travaux à accomplir avant de fixer leur choix* » (p. 82). Autrement dit : la vraie démocratie devient possible dès lors qu'il existe de vrais citoyens. La Machine des Jeux est le symbole de cette harmonie au sein de la pluralité, seule solution réelle au problème de l'autre : « *Sa forme circulaire et sa dimension lui donnaient une allure élancée et aérodynamique que n'altéraient pas les rangs de cellules individuelles qui garnissaient la base et en rompaient la ligne* » (p. 30).

Une société organisée sur de telles bases est invincible. Van Vogt insiste beaucoup sur le caractère pratique, immédiatement utile, de cette philosophie : « *Comme un seul homme, Vénus avait compris la situation, et sans discussion, sans préparation, sans avertissement, avait fait le nécessaire* » (p. 209). On serait presque tenté de dire que la mariée est trop belle, comme dans toutes les utopies : van Vogt certes avait sous les yeux l'exemple de l'effort de guerre américain (n'oublions pas que son roman a été publié en 1945), mais les Américains n'avaient pas alors à combattre l'ennemi sur leur propre sol, et pouvaient s'organiser en toute quiétude. Ce qui stupéfie Thorson et ses acolytes, c'est que les Vénusiens accomplissent un effort du même genre au milieu d'une offensive-éclair de style très hitlérien : « *Ils ne peuvent concevoir un état tel que le peuple s'adapte instantanément aux nécessités de n'importe quelle situation, y compris un militarisme total* » (p. 225). Van Vogt exagère ? Oui, évidemment, et surtout dans le détail, quand il montre des hommes en petit short et en sandales, armés de matraques, qui triomphent, comme en se jouant, de l'immense armée d'invasion évoquée plus haut. Mais il est logique avec lui-même, et c'est là l'important : si le non-A est *vraiment* une solution, il n'y a aucune raison pour qu'il ne vienne pas à bout de *toutes* les difficultés, y compris les plus grandes. Van Vogt, Pascal de la science-fiction, n'hésite pas à placer très haut la grandeur de l'homme, après avoir fait un tableau particulièrement sombre de ses misères, et

c'est sur cette affirmation d'optimisme qu'il conclut son roman.

Il est vrai que ce retournement, si l'on s'en tient à ses sources méthodologiques, n'apparaît que médiocrement justifié. La pause cortico-thalamique n'est à tout prendre qu'un truc, même si c'est un truc fondé sur une juste appréciation de la réalité. Etant donné la sombre peinture de l'humanité qui nous est faite, on peut douter que l'individu soit capable d'appliquer de sang-froid ses préceptes, et de balayer d'un coup ses illusions et ses doutes. Même Gosseyn, un non-A pourtant, a beaucoup de progrès à faire dans ce domaine. En d'autres termes, nous voilà enfermés dans un cercle vicieux : pour devenir non-A, il faut peu ou prou l'être d'avance. Et l'on ne sort de ce piège que par ce qu'il faut bien appeler un acte de foi, posant que la solution existe, même si, pour le présent, l'on se trouve en plein brouillard : « *Il devait être tout près d'un endroit bien défini auquel il accèderait sans peine,* » se dit Gosseyn en pleine obscurité (p. 190). Ce qui implique une affirmation philosophique assez étrangère au non-A, et où s'affirment les problèmes les plus personnels de van Vogt, ceux qui l'ont hanté dans toute son œuvre.

3 — La quête van vogtienne.

Dès le début, et avant même d'avoir vécu (puisque les souvenirs placés en lui sont faux), Gosseyn se trouve dans un état très particulier : « *Il se sentait à l'écart du matérialisme de la Terre. En un sens absolument étranger à la religion, il désirait un changement spirituel* » (p. 10). Qui voit une pareille remarque doit s'attendre, il me semble, à lire non un roman d'aventures, mais un roman métaphysique, où tous les événements seront symboles et figures, et où le non-A lui-même n'est qu'un décor au sein duquel vont être agités des problèmes infiniment plus graves que celui de la santé morale de l'homme.

Au cours du premier chapitre, Gosseyn s'aperçoit que ses souvenirs sont truqués, et qu'il n'est pas celui qu'il croit être. Aussitôt, il se donne pour tâche d'éclaircir ce mystère, bien plus grave à ses yeux que l'opacité du monde extérieur : « *Il faut que je sache qui je suis* » (p. 42). C'est là, et non ailleurs, que réside le sujet du roman ; car c'est la seule question posée au premier chapitre, la seule aussi à laquelle soit apportée une réponse dans le chapitre vingt-cinquième et dernier. Damon Knight aurait pu s'en apercevoir, avant d'entreprendre la tâche laborieuse et inutile de reconstruire l'intrigue dans un ordre apparemment chronologique.

La première réponse, c'est le docteur Kair qui la donne, et elle ne fait qu'accroître le mystère évoqué par la question : « *Vous n'avez pas l'air de vous rendre compte, Gosseyn, que c'est vous la personne importante dans tout ça* » (p. 128). L'idée que l'homme-Gosseyn est un fait capital est un des leitmotive du livre, et donne à la question posée une ampleur métaphysique.

Mais l'auteur ne s'en tient pas à ce simple procédé d'amplification. Il franchit une étape autrement importante quand il lui prête une différence qualitative avec les autres hommes. La différence qui compte ici n'est pas le cerveau second — encore qu'il assure « *la domination de l'esprit sur la matière — rêve éternel de l'homme* » (p. 219) ; la clé du problème tient en un mot : l'immortalité. « *Le monde des non-A* » commence à travailler dans le sublime au chapitre VI, où Gosseyn se retrouve toujours vivant après son assassinat. Bien entendu, ce fait nouveau n'est pas fait pour éclaircir le problème. Au moins est-il certain qu'il le conditionne, et qu'il provoque mainte réaction de curiosité de la part de Gosseyn comme de son entourage : « *Avez-vous*

en vous-même un sentiment quelconque de différer des autres ?

» — *Je ne sens pas de différence en moi* » (p. 105).

Il s'agit là d'une première impression. Ce n'est pas la seule, et les autres ne sont pas toujours en accord avec celle-ci : « *Jusqu'alors, ses idées étaient vagues et irréelles, troublantes uniquement parce que le cervau second n'avait encore manifesté ni activité ni réaction. Mais à travers le brouillard de ses représentations, l'espoir brillait et lui avait communiqué, aux moments les plus pénibles de sa carrière, l'arrogance et la force d'un sauveur en puissance de la civilisation. Quelque part dans sa peau, peut-être à travers tout son système nerveux, il avait éprouvé* l'orgueil d'être plus qu'un homme. *Ceci resterait, sans doute. C'était humain de s'enorgueillir des qualités physiques et mentales dues à la seule chance* » (p. 132 ; c'est moi qui souligne).

On remarquera la subtilité de la rédaction, qui laisse ici la porte ouverte à une interprétation à la hauteur de l'homme, en notant le péché véniel qui consiste à tirer vanité de la seule chance. Pourtant le passage dans son ensemble affecte un ton nettement épique et surhumain. Au demeurant, bien d'autres textes dans ce roman montrent à l'envi que la pensée de van Vogt au naturel ne fonctionne pas au niveau d'un sage rationalisme à la Korzybski, mais au niveau d'un romantisme héroïque dont même le décor se retrouve à l'appel — quand bien même, une fois de plus, la doctrine officielle du non-A impose un certain camouflage : « *Il se glissa sous les draps frais. Le silence, autour de lui, était total. Ses pensées se fixèrent au plus profond de lui-même, sur le mystère de Gilbert Gosseyn, tué une fois et ressuscité. Même les dieux du bon vieux temps n'avaient pas fait mieux. Aux jours du romantisme, il aurait fini par apparaître comme un prince, un agent important du gouvernement ou un riche marchand. Mais il n'y avait pas de gens* différents *dans le monde non-A (...) Plus de rois, plus d'archiducs, plus de surhommes voyageant incognito.* — Qui était-il pour avoir tant d'importance ? » (p. 88 ; c'est moi qui souligne).

Mais la roche Tarpéienne est près du Capitole. Au moment même où il est le plus convaincu du caractère particulier de sa condition, il ne peut oublier que cette condition, et son existence avec elle, n'ont pas reçu le plus petit commencement d'explication. C'est alors que se pose la deuxième question métaphysique : pourquoi m'a-t-on mis là ? « *Une image se formait dans son esprit, une image de lui-même, abandonné sur cette montagne. Abandonné dans son corps, et dans son propre mystère. C'était un monde opaque et intérieur qu'il avait sous les yeux. Il se sentit déprimé et crispé. Le charme était rompu. (...) Quelque part, dehors, les forces qui l'avaient déposé là attendaient. Attendaient quoi ?* » (p. 71).

⁂

Cette question recevra une réponse à la fin du livre. Damon Knight constate que Gosseyn ne joue pas de rôle essentiel dans l'action, et ce faisant, il se donne l'air de faire une découverte sur le dos de van Vogt. Pourtant, il n'est pas seul à faire cette remarque. L'auteur lui-même, par la bouche de Thorson, dit la même chose : « *En fin de compte, vous paraissez n'avoir servi aucun propos bien défini. L'attaque a été repoussée non pas grâce à ce que vous avez fait, mais à cause de la philosophie de la race* » (p. 212). Tout cela, comme dit l'autre, est bel et bien. Mais qui a jamais dit que l'attaque contre Vénus était le sujet du livre ? En fait, van Vogt donne la véritable réponse trois pages plus loin : « *Et la chose suffocante, la chose incroyable, c'est*

qu'inconsciemment Thorson avait enfin donné la raison de l'apparition d'un tel nombre de Gosseyns au milieu de cet immense réseau d'événements. Ce chef d'une machine de guerre irrésistible, en route pour une destruction sans limites, avait été détourné de son propos. Avec les yeux de l'esprit, il voyait au-delà des réalités normales de la vie, et cette vision d'immortalité l'aveuglait sur tous les autres points. Il restait des fils à démêler, des zones troubles dans le tableau — mais c'est pour détourner cet homme de son but que Gosseyn avait été ramené à la vie » (p. 215).

Il y a beaucoup à prendre dans ce passage. Et d'abord que, par sa seule existence, Gosseyn prouve quelque chose. Mais quoi ? Ce qui fascine Thorson, c'est la découverte de l'immortalité. Naturellement, aux yeux du non-A, c'est un point de vue puéril et illusoire ; et van Vogt, tel que nous le connaissons, serait plutôt, au naturel, du côté de Thorson. Pourtant il se montre, un peu plus loin, décidé à engager la lutte contre sa propension personnelle à l'eschatologie : « *Le joueur mystérieux, vu sous cet éclairage, ne paraissait plus si important. Il était une conception de l'esprit aristotélicien de Thorson. En réalité, on découvrirait sans doute que quelqu'un avait inventé un procédé d'immortalité et tentait, sans les ressources suffisantes, de s'opposer aux projets d'une irrésistible puissance militaire* » (p. 228). Voilà donc l'immortalité, pour un coup, ramenée aux proportions d'une arme secrète dans le combat du non-A — une arme qui a la propriété de fasciner l'adversaire : ce qui souligne son importance humaine, mais annule sa portée métaphysique.

Pourtant, le problème philosophique ressurgit aussitôt écarté. Car si Gosseyn, par sa seule existence et quoi qu'il fasse, sert les projets d'un mystérieux joueur d'échecs, il n'est pas libre. C'est alors que se pose la troisième question, la plus importante : qui m'a mis là ? « *Encore une fois, il était censé suivre aveuglément les avis de quelqu'un d'autre. S'il se rendait maintenant, ou s'il faisait semblant de se laisser prendre — il voyait bien comment ça pouvait se faire avec un peu d'habileté — cela correspondait à abandonner tout ce qu'il avait gagné, et à accepter l'espoir de voir un plan inconnu de cet homme barbu réussir. Si seulement il connaissait l'identité d'un seul de ces hommes dont il suivait les instructions* » (p. 234). C'est la question fondamentale que se posent les théologiens dans cette partie de la philosophie qu'ils appellent psychologie rationnelle, et qui, selon eux, n'appelle qu'une seule réponse : Dieu. La réponse de van Vogt, on va le voir, est sensiblement différente.

Cette réponse, il la donne dans le dernier et le plus beau des chapitres du « *Monde des non-A* », ce dialogue avec un mort où la télépathie, permettant de recueillir les dernières bribes de la pensée sur le point de se dissoudre, offre à l'auteur l'occasion d'un nouveau triomphe sur la mort. L'homme qui meurt, c'est Lavoisseur, le créateur de Gosseyn, et celui-ci éprouve en le voyant la pire torture peut-être de tout le drame qu'il vient de vivre : « *Dans une angoisse mortelle, Gosseyn se représenta l'homme mourant avant qu'il ait pu se renseigner auprès de lui* » (p. 244). Et Lavoisseur, finalement, lui donne les explications techniques qui justifient l'intrigue du roman. Mais ces explications ne satisfont pas Gosseyn — il n'est pas là pour ça ; et c'est au milieu de ce cauchemar qu'il comprend, tout à coup — et tout seul — la vérité : « *Il pensait et ses lèvres formaient les mots : « M is vous ne m'en avez pas dit assez. Je suis dans le noir pour tout l'essentiel.*

» *Cette pensée s'effaça à regret. Il se rendit compte que c'est la vie même qu'il vivait, la vie sans laquelle*

rien n'est jamais expliqué en fin de compte. Il était libre, et victorieux » (p. 249).

A notre sens, c'est dans cette phrase que se trouve la justification ultime du volume : le tort était de considérer l'existence comme un mystère et de lui chercher des explications — alors qu'elle-même explique et justifie tout le reste.

Pourtant van Vogt, qui n'est pas avare d'idées, trouve le moyen d'en émettre une autre in extremis : c'est que Lavoisseur n'est qu'une pièce dans le jeu d'échecs — une pièce fort importante certes, quelque chose comme la reine — mais pas le joueur mystérieux qui actionne les pièces. Ainsi le créateur de l'homme n'est plus l'ordonnateur du monde, et van Vogt se sépare des théologiens, si tant est que sa pensée ait jamais eu quelque chose de théologique, comme plusieurs bons esprits l'ont imprudemment avancé. Dans ces conditions, il va pouvoir nous révéler l'identité du créateur de Gosseyn : le problème, de toute façon, ne sera pas résolu, et la voie sera libre à une suite du « *Monde des non-A* » ou van Vogt nous livrera, cette fois, sa pensée cosmologique.

⁂

En attendant cette nouvelle relance de la quête van vogtienne, une question au moins est élucidée, et la réponse est si remarquable qu'il vaut la peine de s'y attarder. Gosseyn a retrouvé Lavoisseur, son constructeur, en train d'agoniser. Lavoisseur est barbu, et aussitôt après sa mort, Gosseyn, mu par la curiosité, lui rase la barbe. Mais laissons parler van Vogt : « *Gosseyn, à genoux, vit une figure plus vieille qu'il ne s'y attendait, soixante-quinze, peut-être quatre-vingts ans. Parfaitement reconnaissable et qui portait en elle-même la réponse à bien des questions. Au-delà de toute discussion, il y trouvait la fin tangible de sa quête.*

» *C'était son propre visage* » (p. 251).

Ce mythe final du « *Monde des non-A* » est particulièrement riche d'enseignements. Et d'abord, il signifie que Gosseyn n'a plus à chercher son créateur en je ne sais quel dieu caché. Son créateur, c'est lui-même ; le créateur de l'homme, c'est l'homme. Il est donc libre ipso facto ; c'est lui-même, et nul autre, qui leur a affecté une mission. Tout ce qu'il a d'exceptionnel et de singulier, et jusqu'à son cerveau second, il l'a voulu, il l'a élaboré de ses propres mains. S'il n'a cessé de se heurter à des murs muets pendant tout le roman, c'est tout simplement parce qu'il cherchait ailleurs. A la fin du livre, le petit jeu des arrière-mondes est terminé : Gosseyn est un homme responsable.

D'autre part, Gosseyn représente l'humanité qui vit en l'homme. C'est pourquoi il reproduit à un nombre indéterminé d'exemplaires un corps en tous points identique ; c'est pourquoi aussi il est immortel. Le problème de la communication ne se pose plus, dès lors que les hommes se rendent compte qu'une même raison les habite ; et il en va de même du problème de la mort. Car les hommes, tous ensemble, composent une collectivité qui, par l'éducation et l'expérience, dépose en leurs semblables nouvellement arrivés au jour les semences de la raison. Certes, l'héritage ainsi transmis ne résout pas tous les problèèmes ; il ne consiste qu'en un maigre patrimoine de souvenirs qui même, à l'occasion, se trouvent être faux, comme ceux du héros. L'essentiel du travail, la prise de conscience, reste à faire : c'est précisément l'objet de la quête de Gosseyn. Mais le patrimoine comprend un certain nombre de recettes utiles et, pourquoi ne pas le dire ? une tradition de sagesse qui facilite cette quête : le non-A. C'est pourquoi l'entreprise réussit malgré toutes les difficultés : à la fin du

volume, l'individu est réconcilié avec la société.

Conclusion.

En fin de compte, je n'ai pas le sentiment d'avoir tellement répondu à Damon Knight. J'ai dit pourquoi le principe même de son attaque me semblait contestable ; après quoi je me suis contenté, concernant le corps du délit, d'exposer les raisons de mon admiration sans plus m'occuper des arguments de l'agresseur. On pourrait s'en tenir là : les uns sont plus sensibles aux qualités du livre, les autres à ses défauts — et il est trop clair que chez van Vogt on trouve les uns et les autres. Un livre profond et inspiré, posais-je au départ : ce sont là essentiellement des qualités de fond, et nul ne peut contester que la forme chez notre auteur ne laisse pas d'être fort négligée à l'occasion. Pourtant l'analyse de contenu à laquelle je me suis livré a peut-être faussé l'impression d'ensemble en reléguant au deuxième plan des beautés qui sont proprement formelles, et qui entrent pour beaucoup dans le plaisir de l'amateur de van Vogt : le sens du cosmique, l'art des retournements vertigineux qui donnent à tous les scénarios de notre auteur un « style » métaphysique avant même qu'une signification ne s'en dégage. Au total, il y a une question que j'aimerais poser un jour à Damon Knight, puisqu'à ses yeux l'originalité est une qualité essentielle : connaît-il beaucoup d'autres van Vogt ?

Un mot encore. Van Vogt ayant écrit la suite prévue par Damon Knight, celui-ci rajoute à son article, pour s'en débarrasser, une notule où il l'accable de mépris : cette suite, à l'en croire, serait à la fois beaucoup plus contradictoire et beaucoup plus confuse que « *Le monde des non-A* ». Il sait qu'il peut compter ici sur les suffrages d'un certain nombre de van vogtiens, qui trouvent le retour du non-A très inférieur à l'original. Personnellement, je n'en crois rien. Que le lecteur qui a eu la patience de suivre jusqu'au bout cette longue démonstraction se rassure : je ne la recommencerai pas pour « *Les aventures de non-A* ». Pourtant il est certain que ce livre, pour qui ne s'en tient pas aux seuls thèmes philosophiques apparents (ceux du non-A), est aussi riche de sens que son frère aîné. Certes le *feeling* cette fois est différent, puisque Gilbert Gosseyn a résolu ses problèmes personnels et qu'il est enfin devenu ce héros de la raison qu'il s'était vainement efforcé d'être pendant tout « *Le monde des non-A* ». L'objet de la quête aussi a changé puisque le problème n° 1 est maintenant de déterminer le rôle et l'identité du joueur d'échecs cosmique ; mais la découverte, à la fin du livre, d'une machine qui est l'ordonnatrice de l'univers et la meneuse de jeu de cette partie à l'échelle galactique, vient compléter, dans un sens matérialiste, l'affirmation d'athéisme qui était au bout du « *Monde des non-A* ». Les deux livres, en dépit des affirmations de Damon Knight, forment une somme : il a bien vu le processus antithétique de la pensée van vogtienne, mais n'a pas su en discerner la portée.

revue des livres

Ici, on désintègre !

Jean Loup Vichniac
La part des choses

Ce roman a été écrit, alors que l'auteur était dans sa dix-huitième année, sur un thème dont il avait eu l'idée deux ou trois ans auparavant. Ces remarques ne sont pas faites pour amener l'étiquette d'« enfant prodige » — le livre de Jean Loup Vichniac représente une réussite en dehors de toute considération de précocité — mais simplement pour permettre de comprendre le ton de ces pages.

De quoi s'agit-il, en effet ? Dans la petite ville de G..., un garçon rêveur et inquiet est fasciné par les balustrades qui entourent, en différents points de la ville, de mystérieux escaliers s'enfonçant dans le sol. Les habitants de G... sont conventionnels, ternes et un peu hypocrites ; ils affectent d'ignorer l'existence de ces marches mystérieuses, ce qui stimule naturellement la curiosité d'Alfred-Eric, le narrateur. Conduit par l'énigmatique « homme à la canne », celui-ci finit par franchir une des balustrades, et il descend à un monde nouveau. Dans les diverses stations d'un métro que les habitants de la surface feignent d'oublier, les membres d'un réseau clandestin parquent leurs prisonniers et préparent, sans fin, sans efficience et peut-être même sans foi, une révolution contre des entités dont ils ont perdu la mesure exacte. Quelle est *la part des choses,* dans cet univers dont la futilité confine au sinistre ? Quel est aussi, pour employer le titre d'un autre roman qui pourrait servir à désigner ces pages, *le fond du problème ?*

On peut trouver toute sorte de « messages » dans ce récit, des « messages » dont la couleur politique paraîtra opposée à celle du lecteur. Leur côté grinçant frappe l'attention et suggère des interprétations. Jean Loup Vichniac dénonce-t-il les abus d'un pouvoir sclérosé, ou s'attaque-t-il à l'inefficacité de certains « clandestins » ? En veut-il à la droite plutôt qu'à la gauche ?

En vérité, c'est avant tout l'histoire d'une déception qui se trouve racontée dans ces pages. Alfred-Eric a eu une petite ébauche d'amour malheureux, il a connu le côté mesquin et étriqué de certaines vies de G... et il a désiré chercher ailleurs — endessous. Il est descendu dans le métro ; il découvre que ce qui s'y cache est en fait pire que ce que l'on trouve à la surface : peut-être réalise-t-il que son vrai devoir eût été de rester là-haut, d'essayer d'y combattre ce qui lui paraissait mauvais, de chercher ; mais peut-être aussi finira-t-il par sombrer dans l'apathie des habitants du métro, s'identifiera-t-il à eux. Après tout, son cas ne représente qu'un élément d'une longue série : il y a eu des recrutements avant lui — généralement entrepris par « l'homme à la canne » — il y en

aura vraisemblablement encore. Alfred-Eric demeurera inutile dans son souterrain, parce qu'il n'a pas su faire la part des choses, parce qu'il a été incapable de distinguer le plan sur lequel il lui fallait mener sa recherche.

On pense passagèrement, en lisant ces pages, à Kafka, à Buzzati, à Nabokov — le Nabokov de « *L'invitation au supplice* » : c'est dire que leurs qualités sont profondes. Mais elles possèdent, si l'on ose dire, leur noirceur propre. L'humour de l'auteur éclate, grimaçant et mordant, dans son évocation de la vie de G... Ce pourrait être n'importe quelle ville de province. Jean Loup Vichniac a vécu à Genève, et il n'est point impossible qu'il en ait caricaturé quelques traits. Il en est un, au moins, dont l'original se reconnaît sans peine pour tout lecteur genevois. Pour les autres, il vaut peut-être la peine de préciser ici un fait très réel : le Grand-Théâtre de Genève a été partiellement détruit par un incendie le 1er mai 1951, et sa reconstruction n'est pas complètement achevée à l'heure à laquelle ces lignes sont écrites. Or, dans la ville de G..., les ruines de l'Opéra, incendié par un pyromane, sont passées à l'état d'attraction touristique...

De telles pointes ne font qu'accentuer le côté grinçant et sombre de ces pages, puisqu'elles soulignent l'absurdité des mondes dans lesquels se déroule l'action. On en prendra peut-être prétexte pour conclure au pessimisme de l'auteur. Or, il semble que ce pessimisme soit un trait de l'âge auquel ce roman a été écrit, plutôt qu'une conviction profonde de Jean Loup Vichniac : l'erreur d'Alfred-Eric a été de ne pas avoir fait la part des choses dans ce qu'il voyait, d'avoir en somme lâché la proie pour l'ombre.

Quelle que soit la signification qu'on choisisse d'en dégager, ce roman possède de la puissance et de la densité. Il permet de fonder de grands espoirs en son auteur, dont on attendra avec intérêt l'ouvrage suivant.

Demètre Ioakimidis.

« *La part des choses* » par Jean Loup Vichniac : Julliard.

Jean Muno
L'hipparion

Le thème de ce roman se rattache au fantastique, et aussi à la féerie.

Lionel Van Aerde, brave instituteur en retraite, découvre un matin, sur la plage près de laquelle il passe ses vacances, un hipparion parfaitement vivant. Il en est décontenancé. N'est-ce pas là, après tout — et ainsi que le dit le Larousse — un « genre de mammifères périssodactyles fossiles, qui comprend les ancêtres des chevaux actuels » ? L'étrange quadrupède s'attache à lui, le suit docilement, et devient bientôt sa propriété. Van Aerde l'installe chez lui : dans son jardin d'abord, puis dans son appartement. Enthousiasmé par sa découverte, il retrouve une sorte de seconde jeunesse, mais celle-ci sera éphémère ; l'incompréhension de ses voisins et de ses confrères, le désordre que l'animal apporte dans sa vie, les problèmes qu'il engendre : tout cela aura raison de l'enthousiasme du vieux monsieur, et causera même la mort de l'animal. Son squelette pour-

ra-t-il du moins être conservé, devenir l'ornement de quelque musée de province ? Van Aerde l'espère, et les événements lui donnent d'abord raison. Hélas, un inspecteur sans imagination, qui le voit au hasard d'une tournée, juge ce squelette trop bien conservé, et les différents os en sont jetés. Il n'en restera qu'une partie du pied, munie d'une étiquette sur laquelle l'indication « pied de cheval fossile » s'accompagnera d'un point d'interrogation. Cette relique sera la seule manifestation du passage, dans la vie de Van Aerde, du miraculeux hipparion...

Il y avait là le sujet d'une pantalonnade, comme celui d'une satire. Jean Muno a choisi de traiter son sujet sur le mode féerique, en y développant un symbolisme facile à traduire.

Cet hipparion incarne les aspirations secrètes du vieil instituteur, les vœux qui ne se sont pas accomplis, les rêves et les espoirs de sa jeunesse. Il représente en quelque sorte la chance de l'ancien instituteur : sa chance de s'évader du quotidien, du médiocre ou du conventionnel, sa chance de s'affirmer, sa chance de faire parler de lui. Si l'hipparion finit par mourir, si son squelette même finit par disparaître presque entièrement, c'est au fond parce que Van Aerde ne lui a pas fait l'accueil qu'il méritait. Il a chassé, il est vrai, la très prosaïque Madame Fugue, qui tenait son ménage de vieux garçon avec les espoirs inavoués habituels, pour faire place à son nouvel invité ; mais il n'a pas su comprendre que l'arrivée de celui-ci exigeait certains sacrifices, dont celui de ses habitudes — et peut-être aussi d'un peu de son caractère ? Pour devenir ce qu'on souhaitait jadis être, ne faut-il pas changer intérieurement ? Le pauvre Van Aerde en fera l'expérience et, après avoir bouclé la boucle, il se retrouvera chez lui, sans hipparion, mais avec Madame Fugue, plus prosaïque et quotidienne que jamais.

Le ton choisi par l'auteur s'accorde à la personnalité de son protagoniste. Van Aerde, après tout, n'est ni haïssable, ni risible, ni méprisable. Il n'inspire pas non plus l'admiration, ni même simplement l'inquiétude. Tout semble indiquer qu'il a fait honnêtement, naguère, son métier d'instituteur : sans éclat, mais avec compétence. Son « hobby », qui est évidemment la paléontologie, est l'objet de ses soins appliqués et méthodiques. Mais il lui manque la flamme — ou, tout au moins, la brindille qui pourra prendre feu...

De ce qui n'était fondamentalement qu'une sorte de fait divers, Jean Muno a tiré un roman qui se lit sans ennui. Le rythme lent de l'action s'accorde avec le personnage central, et permet à l'auteur de placer des notations toujours justes et fréquemment poétiques. Le personnage du petit voisin — qui, quant à lui, accorde à l'hipparion le crédit et la place qu'il mérite — provoque certains passages un peu mièvres. En revanche, les personnages auxquels Van Aerde est amené à s'adresser — du rival fielleux au taxidermiste farfelu — fournissent le prétexte de touches en général pleines d'humour.

Tout cela est raconté sur un ton simple, tranquille et naturel, qui conserve sans difficulté la sympathie et l'attention du lecteur. Jean Muno ne cherche pas à donner de leçon, mais il suggère des réflexions et des approfondissements, sans avoir l'air d'y toucher : cela n'est pas à la portée du premier venu.

Demètre Ioakimidis.

« *L'hipparion* » par Jean Muno : Julliard.

Harald Stümpke

Anatomie et biologie des Rhinogrades

Il est remarquable de constater combien, actuellement, les sciences même anciennes progressent rapidement. Un nouvel exemple de ce fait est fourni dans le domaine de la zoologie par la publication du présent ouvrage. En 1948, la librairie Masson a décidé de doter la science internationale d'un traité de zoologie en essayant de concentrer dans un laps de temps très court la publication des différents volumes, cela en vue de présenter un aspect complet de la zoologie à un moment donné. On connaît en effet d'autres traités de zoologie dont la publication des volumes s'est déroulée durant une période d'un demi-siècle. Le traité édité par Masson, étant en voie d'achèvement, la publication des 17 tomes se sera déroulée durant une quinzaine d'années. En dépit de cette courte durée, le plan primitif a déjà dû être modifié par suite de nouvelles et importantes découvertes. C'est ainsi que l'embranchement des Pogonophores a dû être inséré dans le tome V, alors qu'en suivant l'ordre zoologique naturel il aurait dû figurer dans le tome XI.

Les deux fascicules du Traité de Zoologie consacrés aux Mammifères ont été publiés en 1955 ; ils sont déjà dépassés puisque l'ordre des Rhinogrades n'y figure pas. Cela est d'autant plus regrettable que ce nouvel ordre est d'un exceptionnel intérêt et présente une variété de formes que l'on ne peut trouver dans la classe des Mammifères que chez les Marsupiaux.

Le présent volume a été rédigé pour les spécialistes et sa lecture peut sembler aride à celui qui n'est pas naturaliste. L'ouvrage mérite cependant une très large diffusion car la découverte de ce nouvel ordre de Mammifères est encore plus importante pour la zoologie que la capture du premier Coelacanthe. M. le Professeur Grassé, membre de l'Institut et directeur du Traité de Zoologie publié par Masson, souligne ce fait dans la préface qu'il a bien voulu rédiger pour cet ouvrage. Il écrit notamment : « *Le livre de H. Stümpke n'apporte pas que des faits nouveaux, insoupçonnés, il invite l'homme de science à réfléchir sur les causes profondes qui ont diversifié les êtres vivants à la surface de notre planète, sur le moteur même de l'évolution.* »

Une critique mineure est à faire, non pas à l'auteur, mais à l'éditeur. Pourquoi ne pas avoir publié ce volume comme supplément au Traité de Zoologie, en adoptant le format et la présentation utilisés pour celui-ci ? Cela eût permis de donner davantage d'unité au panorama de la zoologie présenté par la librairie Masson.

En terminant cette chronique, c'est à regret qu'il me faut avouer que, si l'ouvrage du Dr. Stümpke existe réellement, il n'en est malheureusement pas de même en ce qui concerne les Rhinogrades ! Tout ce volume n'est en effet qu'un très remarquable pastiche de la zoologie descriptive.

Pierre Strinati.

« *Anatomie et Biologie des Rhinogrades - Un nouvel ordre de Mammifères* » par le Professeur Dr. Harald Stümpke (traduit de l'allemand par le Professeur R. Weill) : Masson et Cie.

G.-M. Tracy

Fantômes à domicile

Parlant de l'auteur, le texte de présentation qui figure en quatrième page de la couverture explique que « *historien scrupuleux autant que spirituel* (...), *il a consigné leurs aventures* (il s'agit de celles des fantômes), *analysé leurs manifestations, fréquenté les lieux où ils se produisent.* » Or, l'auteur en question emploie le genre féminin pour parler de sa propre personne et, à dire vrai, ce livre est tout entier présenté selon une optique qu'on pourrait qualifier de féminine.

Le sujet s'y prête, probablement. Mais le fait est que G.-M. Tracy, ne cherchant aucunement à convaincre de force ses lecteurs de la réalité des fantômes, raconte d'un ton familier et tranquille une série d'anecdotes qui vont de la malédiction au rêve prémonitoire. Ces récits ne sont aucunement placés sous l'invocation d'un effroi uniforme, bien au contraire. Le lecteur continental découvrira avec quelque étonnement le cas du manoir hanté dont le fantôme valut à son propriétaire (britannique, bien entendu) une réduction de ses impôts. On lui racontera la visite que le Juif errant fit à Hambourg, ou l'apparition d'une religieuse, morte depuis quatre ans, devant la gare Saint-Lazare. L'auteur, en effet, a groupé des récits originaires des îles britanniques, de France, d'Allemagne et aussi des Etats-Unis, qui fournissent la sinistre histoire des sorcières de Salem.

Ces pages sont en général beaucoup plus proches de l'anecdote que de la révélation ou du témoignage objectif. Les récits s'enchaînent comme ils le feraient au hasard d'une conversation, et c'est dans un esprit semblable qu'il convient d'entreprendre la lecture de cet ouvrage. Aucune indication de traduction n'y figure, et on peut donc penser qu'il a été rédigé en français ; certaines tournures inhabituelles indiquent cependant que la langue maternelle de G.-M. Tracy est vraisemblablement l'anglais. Parfois recherchées, mais jamais inutilement pesantes, elles ajoutent un cachet supplémentaire au livre.

Demètre Ioakimidis.

« *Fantômes à domicile* » par G.-M. Tracy : La Palatine, Paris-Genève.

Jacques Lachnitt

L'astronautique

Le terme d'astronautique peut fournir le prétexte à des développements très différents, selon l'angle qu'on adopte pour aborder le sujet. Ici, c'est celui des réalisations scientifiques dans le domaine de la navigation interplanétaire qui est choisi par l'auteur.

Les problèmes de balistique céleste, de modes de propulsion, de physiologie spatiale et de communication sont successivement évoqués, en des chapitres qu'on eût peut-être souhaité mieux découpés : à juste titre passionné par son sujet, l'auteur cherche à exposer le plus grand nombre possible de faits et d'idées au lecteur,

et la lisibilité proprement dite de son ouvrage s'en ressent. De même, les repères manquent, qui permettraient de retrouver facilement un sujet précis (le petit *Lexique* final constitue une sorte d'index très sommaire).

En revanche, Jacques Lachnitt a accompli un travail fort systématique dans le chapitre consacré aux satellites artificiels, où il distingue judicieusement la valeur scientifique de la réussite de prestige. Il répartit ces engins en *satellites fondamentaux, satellites de reconnaissance, satellites météorologiques,* etc., et s'efforce d'en deviner l'avenir après en avoir exposé les caractéristiques.

Ce livre n'est pas de ceux qui confèrent une « science » brillante mais superficielle ; il ne s'accommode pas, non plus, d'une lecture distraite. En revanche, il récompense l'attention en offrant un panorama précis de la situation actuelle de la science astronautique.

Demètre Ioakimidis

« *L'astronautique* », par Jacques Lachnitt : Ed. du Seuil, collection « Le Rayon de la Science ».

F. Goy et V. Melegari

L'histoire de notre amie la Lune

Ce livre, fort bien présenté et abondamment illustré en couleurs, fait pendant à « *Notre ami le satellite* », précédemment paru chez le même éditeur, et également traduit de l'italien. Comme l'ouvrage antérieur, il s'adresse aux jeunes lecteurs, et il est destiné à éveiller leur intérêt pour l'astronomie et l'astronautique.

En premier lieu, les auteurs présentent *la Lune dans l'univers,* exposant quelques notions sommaires de cosmographie et de sélénographie. Ces pages représentent approximativement le quart du livre.

Le titre de ce dernier est justifié par la matière restante : « *la Lune et nous* ». On y trouve d'abord trois chapitres consacrés, respectivement, à la légende, à la littérature et à quelques « variétés » se rapportant à notre satellite : il y est question, en un mélange assez plaisant, d'œuvres musicales inspirées par la Lune aussi bien que du pavillon pakistanais, où figure un croissant... Quant aux deux chapitres précédents, on y parle de diverses légendes, glanées aux quatre coins de la terre, où l'origine de l'astre des nuits se trouve diversement expliquée, et on y rencontre ensuite quelques-uns des grands astronautes de la littérature, des héros de Lucien de Samosate à ceux de Wells. L'idée est adroite, et la partie la plus « sérieuse » du livre se trouve de la sorte amenée sans effort.

Dans le dernier tiers de l'ouvrage, il est en effet question de la Lune telle qu'elle est considérée dans l'ère astronautique. Quelques paragraphes sont consacrés à la théorie de la fu-

sée, ainsi qu'aux satellites artificiels. Le passage de l'histoire à l'extrapolation est clairement indiqué, et ces pages permettront aux jeunes lecteurs de s'attaquer sans trop de difficultés aux ouvrages plus ardus qu'ils découvriront par la suite. A ce titre, le présent volume constitue une réussite.

Demètre Ioakimidis

« *L'histoire de notre amie la Lune* », par Franco Goy et Vezio Melegari : Hachette.

Philippe Bailhache : **Constantin Tsiolkovski**
Robin Livio : **Hermann Staudinger**

L'un et l'autre de ces volumes portent, à leur dernière page, une indication identique : « Cet ouvrage, le deuxième de la collection « *Ces hommes qui font le monde* », etc. »

Le titre de la collection est légèrement trompeur. En effet, il ne s'agit pas ici d'une série de biographies consacrées à quelques grands précurseurs scientifiques, mais bien à une présentation des innovations que ceux-ci ont rendues possibles par leur œuvre.

C'est ainsi que, à propos de Tsiolkovski, les progrès de l'astronomie et les débuts de l'astronautique sont évoqués, tandis que l'ouvrage présentant Hermann Staudinger offre des vues sur la biologie et la génétique. L'un et l'autre sont abondamment illustrés. On regrettera l'absence d'index alphabétiques, et surtout celle de tables des matières.

Sans apporter du nouveau, ces livres peuvent constituer des introductions attrayantes pour le profane, en particulier par la variété de leurs illustrations.

Demètre Ioakimidis

« *Constantin Tsiolkovski, précurseur des vaisseaux interplanétaires* », par Philippe Bailhache : Pont Royal, Paris.

« *Hermann Staudinger, découvreur de l'univers macromoléculaire* », par Robin Livio : Pont Royal, Paris.

Prix Nautilus

Ce prix, attribué chaque année à un ouvrage d'information scientifique ayant ou non une part d'anticipation, et édité l'année précédente, a été décerné le 16 mai dernier à Jean E. Charon, pour son livre « *La connaissance de l'Univers* » (collection illustrée « Microcosme », Editions du Seuil).

Un grand nombre de livres ont déjà proposé une description de notre Univers, notamment l'Univers matériel (atomes, étoiles, galaxies, etc). Le livre de Jean Charon a cependant un caractère nouveau, car l'auteur a tenté d'y réunir dans une même synthèse descriptive *tous* les aspects de notre Univers. Il a cherché à montrer comment la Science actuelle pouvait permettre de dégager l'unité entre la Matière, la Vie et le Psychisme. L'aspect philosophique des problèmes que pose l'Univers a été traité en parallèle avec les aspects qui relèvent de la physique pure. La notion même de « Connaissance » a fait l'objet d'une étude détaillée, et Jean Charon nous initie à cette recherche d'avant-garde de la science moderne pour atteindre et fournir une image d'une réalité sous-jacente aux perceptions sensorielles de l'Homme.

L'auteur — fidèle lecteur de « *Fiction* » — est, depuis 1955, attaché au Commissariat à l'Energie Atomique à Saclay où il a fait des recherches dans le domaine de la fusion thermonucléaire contrôlée. Il a publié depuis novembre 1959 six notes fournissant les éléments d'une théorie unitaire de l'Univers, dont l'ensemble a fait l'objet d'un ouvrage : « *Eléments d'une théorie unitaire de l'Univers* » (Editions La Grange Batelière, Paris et R. Kister, Genève, Mai 1962). Son prochain ouvrage, à paraître en septembre 1962 aux Editions du Seuil, sera intitulé : « *Du temps, de l'espace et des hommes* ».

Les travaux scientifiques de Jean Charon, dont le retentissement est de plus en plus grand dans le monde, marquent une nouvelle direction importante de recherche en matière de physique fondamentale.

L'écran à quatre dimensions

L'aube du rococosmique

Allons, tout est possible, dorénavant, et les dernières limites sont franchies. Attendons-nous à voir bientôt un « *Kennedy contre Charlemagne* » (avec Ed Fury et Primo Carnera), un « *Jésus-Christ contre Mélusine* « (avec Brigitte Bardot et Louis Seigner), un « *Aristote, Amadis de Gaule et Gilbert Gosseyn à la cour de Téglath-Phalazar* » (avec Steve Reeves, Coccinelle, Gordon Scitt et Sir James Robertson Justice). Qui s'en étonnera, maintenant qu'on a eu l'idée de jumeler Hercule aux vampires (ou de l'envoyer au centre de la Terre, selon le titre italien, tout aussi débridé) ?

Mais le titre n'est qu'une pancarte ; l'important, c'est ce qu'on trouve derrière la porte. Or la découverte est de conséquence, et justifie les promesses du titre : voici enfin le film qui, après tant de louables tentatives, traverse de part en part les bornes du vraisemblable. Les frères aînés de cet « *Hercule contre les vampires* » déliraient avec allégresse ou avec rage, rarement avec naturel ; mais cette fois la démence devient pesante et comme didactique, l'onirophilie n'est plus effort ou système, ni même habitude, mais première nature. Ce pourrait être un signe de vieillissement du genre ; en fait, c'est tout simplement que la tradition péplumale, en Mario Bava, vient de rencontrer pour la première fois un cinéaste anaérobie.

La nouveauté, en un sens, est surtout d'ordre formel. On a pu lire tout récemment une déclaration de l'auteur, fort méritoire chez un metteur en scène qui se sent au bord d'être découvert par les critiques : « *Je ne suis pas, à proprement parler, un metteur en scène ; ce que je puis apporter à un film, c'est une grande expérience de la photographie, des truquages, de la manière de composer une atmosphère.* » (1)

Il est vrai qu'il est difficile d'exercer, en faisant une « herculade », cette faculté si en vogue ces dernières années : la sincérité. Quelques symptômes semblent annoncer cependant que la prochaine génération prisera moins que son aînée à court terme cette forme raffinée d'hypocrisie. Ouf ! A ceux-là je prédis qu'ils trouveront dans « *Hercule contre les vampires* » l'occasion d'un salutaire exercice d'erreur et de fausseté, car ce film, en vérité, jette tous les feux d'un artifice aussi élaboré que mi-figue mi-raisin.

Si l'on veut mesurer, après une heure et demie d'affolement généralisé, les tortures pratiquées par l'auteur du « *Masque du démon* » sur l'innocent canevas livré à lui sans défense, on pourra se remémorer avec fruit les faits suivants :

(1) « **Cahiers du Cinéma** », n° 131, p. 54.

1° « *Hercule contre les vampires* » reprend deux des travaux énumérés par la légende (le voyage au jardin des Hespérides, la descente aux enfers) et l'histoire mouvementée de la conquête de la belle Déjanire par le grand thébain.

2° Une bonne part des faits racontés ici figurent déjà dans les inoffensives « *Amours d'Hercule* » de Carlo Bragaglia.

L'action de l'auteur s'est exercée (comme le générique nous le confirme) sur le scénario lui-même, ce qui jette quelques ombres sur cette auréole de « simple technicien » que Mario Bava s'est posée sur la tête. Non qu'il n'y fait dans les arguments des films à l'antique une part essentielle de fabrication : les historiens futurs mettront sans doute en lumière le rôle capital des Duccio Tessari et autres Alessandro Continenza, partenaires obligés de toute entreprise de ce genre et grands-prêtres de cette mythologie intellectuelle qui vient, par leur entremise, de faire un bond inattendu de Claude Lévi-Strauss et Georges Dumézil jusqu'aux salles les plus odoribles d'Aubervilliers. Ces mousquetaires du synopsis n'ont pas manqué d'appliquer ici leurs recettes les plus renversantes ; et pourtant « *Hercule contre les vampires* » est aux antipodes de tout ce qui s'était fait dans le genre. Bien mieux : on pouvait redouter que ce nouveau renversement ne restaure les choses telles qu'elles sont, comme dans Pascal, mais il n'en est rien : son effet principal est d'éloigner encore du vieux bon sens — indistinct ici à force de distance — les modalités de l'intrigue, et de nous introduire sans ambages dans un univers parallèle où l'anti-matière et l'inversion du temps doivent être d'évidentes banalités, à en juger par le reste.

Toute l'action du film est un véritable défi aux données communément admises de la mythologie grecque — je ne parle même pas des données communément admises par nous, ou prétendues telles. Pluton, roi des enfers, est pour ainsi dire présenté comme le véritable souverain de l'univers : Hercule évitera in extremis que la Terre ne devienne une annexe du séjour des morts, mais non sans obéir en tous points aux exigences du dieu souterrain. Le mythe solaire des Hespérides, vu par Mario Bava, se transforme en cauchemar nocturne, où un arbre mort porte une pomme d'or à la nuance rouge sang, d'ailleurs invisible avant qu'Hercule l'ait ramené à terre. Tous les faits racontés dans le film sont ainsi écrasés, déformés, remodelés pour s'intégrer à la même atmosphère de transcendance sinistre, qui est, bien plus que les aventures d'Hercule, le point de départ de l'auteur.

Les dialogues sont à l'avenant. Que dire de ces paroles si naturelles, prononcées par Déjanire dans un jardin mélancolique : « *Pour toujours en moi le bonheur est mort. Pour toujours en moi l'amour est mort. Au fond de la mer repose désormais le corps de mon bien-aimé. Et comme en un songe, sa voix me parvient.* » Circonstance aggravante, son bien-aimé est précisément en face d'elle ; mais ce qui dépasse tout, c'est que ce bien-aimé est Hercule, et Hercule sous la forme bien charnue de Reg Park, à qui aucune fille, même toquée, n'aurait assurément l'idée d'adresser une élégie de cette eau. Cette fois Aldrich est bien dépassé, et son « *l'amour est un oiseau blanc que nul ne peut acheter* » pêche surtout par excès de vraisemblance. Et ce n'est qu'un exemple parmi d'autres. Thésée rencontre aux enfers une jeune fille à qui il demande : « *Qui es-tu ? — Une âme errante,* » répond-elle. Or c'est justement la déesse Proserpine, reine des enfers. Cherchez donc dans un autre film historique italien une réplique de cet acabit :

vous n'en trouverez pas. Elle témoigne — elle et les autres — que Mario Bava est prêt à tout sacrifier à l'ambiance, s'il est permis d'employer, pour un film aussi mortuaire, un mot qui veut dire *manière de vivre.*

Le miracle de Mario Bava, c'est d'avoir su animer cet univers en le maintenant à sa température normale de —273°C., et d'être parvenu à faire, de cet attelage d'idées emballées, une œuvre d'art, cohérente et belle. Cette cohérence et cette beauté naissent de l'emploi rigoureux et repété des mêmes procédés (mais ce n'est pas un crime, tout au plus une facilité ; et des facilités qui rencontrent aussi peu d'amateurs que celle-ci ne sont plus des facilités). Il y a bien, au début, quelques scenes champêtres qui ne dépareraient pas des œuvres de Carlo Bragaglia ou de Sergio Grieco, mais très vite nous arrivons à Ecalia, royaume de Lycos, présentée en un seul plan où l'écran, noir sur 95 % de sa surface, s'éclaire seulement de quelques lueurs surnaturelles figurant un château et un cimetière. Dès lors le film s'enfonce, pour n'en plus sortir, dans le titanesque le plus éperdu. L'écran est le domaine des effets spéciaux, et les pantins humanoïdes qui ne savent pas communier selon les espèces de cette liturgie austère et peu figurative sont chassés du temple avec une indifférence sereine. Mario Bava rompt avec l'habitude bien italienne d'entasser sur l'écran des foules de personnages peu gracieux accomplissant sans conviction des gestes incohérents. Quelques rares objets apparaissent en plan rapproché, émergeant comme furtivement d'un fond presque constamment noir. Ils peuvent revêtir une apparence humaine, mais c'est le plus souvent une illusion. L'écran n'est pas une fenêtre sur le monde, il sélectionne, il est lui-même un monde : en ceci Mario Bava est bien toujours, quoi qu'en disent des esprits peut-être plus conformistes que chagrins, l'auteur du « *Masque du démon* ». (1)

Visiblement ce cinéaste peu banal déteste l'espace, et s'efforce de l'abolir, non sans succès. Rarement film a été plus dépourvu de perspectives et d'arrière-plans : même l'immense arbre aux pommes d'or est présenté de telle façon que nul ne pourrait affirmer à coup sûr qu'il est vertical ; l'auteur a renoncé, ou à peu près, à entourer le palais de Lycos d'une ville ; quant au voyage sur mer, il est décrit en l'absence de tout horizon, sauf lorsque va naître la tempête — et l'image qui nous est alors présentée, la plus irréaliste de tout le film, fille des effets spéciaux et d'une imagination digne d'Alex Raymond, n'a d'autre objet que de nous prouver l'inexistence de l'espace en nous montrant la facilité avec laquelle la vengeance des dieux le traverse — mieux, le transforme — en une fraction de seconde.

Hercule est le héros de cet univers à deux dimensions — le seul univers véritablement cinématographique, puisqu'il épouse la forme effective de l'écran. Les tours de force accomplis ici par Reg Park n'ont rien de commun avec les exploits habituellement présentés par les gagmen spécialisés : Hercule ne pousse pas, ne tire pas, ne soulève pas — il lance. Et il lance même très loin : la charrette aux argousins de Lycos, la pierre dans l'arbre à pommes d'or, la pierre (bis repetita placent, dit à peu près le héros à ce moment) sur la mer de lave, les dolmens sur Lycos et son armée d'hommes sans âme sont plus qu'une exagération, ils nous placent dans un univers où les systèmes de référence humains sont sans valeur. Hercule, comme son créateur, ne cesse d'abolir l'espace partout où il vient à passer.

Les seules distances un peu longues

(1) Il y a un conformisme du fantastique, nous en voyons des manifestations tous les jours.

sont celles qui séparent les personnages, comme cette salle solennelle où se déroule, dans les meilleures conditions de commodité auditive (c'est-à-dire à 40 mètres de distance), la première conversation d'Hercule et de Lycos. Si d'aventure les personnages se trouvent être un peu rapprochés, la caméra fait un crochet pour éviter de les réunir trop vite, comme il advient lors de la rencontre de Thésée et de Proserpine. Bien sûr il y a quelquefois des rapprochements, mais ils se produisent de préférence entre les contraires et se traduisent par l'horreur du néant mornement exprimée en champs-contre-champs, comme Déjanire devant Lycos et inversement Lycos devant la pierre de soleil. D'un bout à l'autre du film la pellicule est à couper au couteau : l'atmosphère est si parfaitement lugubre qu'elle réagit même sur le bon Reg Park, probablement martyrisé avec méchanceté par Mario Bava et devenu un lutteur angoissé au masque farouche où l'on croit voir, l'espace d'une lueur spectrale, des tics ne demandant qu'à s'exprimer ; où est le géant décontracté d'« *Hercule à la conquête de l'Atlantide* » ?

A cette ambiance, qui est celle du fantastique, la couleur et l'écran large offraient un cadre médiocre, de même que la mythologie n'est pas le terrain idéal pour une histoire de vampires. D'autres auraient réagi par l'ironie. Ce n'est pas dans la nature de Mario Bava. Mais cet amateur de formes a réagi par ce qui doit être pour un décorateur moderne le meilleur équivalent de l'ironie, c'est-à-dire par le rococo. Où est le bel équilibre des noirs et des blancs du « *Masque du démon* » ? Les seules couleurs un peu en situation sont les verdâtres et les jaunes terreux du vol final des vampires montés sur balançoires ; pour le reste, Mario Bava a choisi pour dominantes le rouge vif et le bleu intense, qui ne sont pas à proprement parler des couleurs de cauchemar, ni même de songe heureux, et font grincer plus que claquer des dents. L'arabesque aussi enveloppe volontiers les passages les plus dramatiques, et ploie sous la loi formaliste aussi bien les fumerolles des laves où s'engloutit Thésée que le ruisseau de sang où se reflète le visage de Lycos. Lycos lui-même n'est autre que Christopher Lee coiffé en Jeanne d'Arc, incroyable vision qui supplante même sa très décorative apparition dans « *La malédiction des Pharaons* ». Mais le comble est sans doute l'évocation de la Pythie, véritable déesse de la déraison née toute armée de la cuisse de Mario Bava, dansant immobile au milieu de chatoyances bicolores et chantant dans un style quasi-schoenbergien les ordres envoyés par Zeus à Hercule. Rarement on a osé travailler dans le démentiel de façon aussi résolue, mais après tout la fantasmagorie qui se déploie ici est depuis longtemps, sous des formes diverses, l'apanage des Italiens (depuis l'Arioste jusqu'à Verdi), et ce film n'est que la nième manifestation, tout juste un peu provocante, d'un surréalisme plus traditionnel encore, en dépit de certaines apparences, que le fantastique du « *Masque du démon* ». C'est le mélange qui est nouveau, et la plus grande qualité du film, c'est qu'il ne dément pas son titre : une esthétique nouvelle en naîtra peut-être, où les montagnes se rencontreront.

Saluons donc la naissance, due peut-être à un accident fortuit, de la nouvelle école rococosmique — et souhaitons-lui longue vie, gloire et prospérité, car il ne manque pas de travail pour elle en perspective, à commencer par la traduction en cinémascope des chefs-d'œuvre du space-opera ou du serial, tels que « *Flash Gordon* », « *Brick Bradford* », « *Mandrake* », ou même « *Prince Vaillant* », dont Mario Bava nous donnera peut-être un jour une version moins verte

et plus noire, comme il conviendrait, que celle du père Hathaway.

P.S. — Les tâcherons qui adaptent pour nous les dialogues des films italiens ne sont sans doute pas titulaires du diplôme d'études primaires préparatoires, puisqu'ils traduisent Thésée par Thésion et l'Etolie par l'Ecalia. C'est une question de détail, mais qui n'aurait même pas lieu d'être soulevée si les maisons de distribution les remplaçaient par des titulaires du baccalauréat, capables de reconnaître Déjanire en Deianira, Lycos en Lico et l'Hadès en l'Ade.

Jacques Goimard.

HERCULE CONTRE LES VAMPIRES (ERCOLE AL CENTRO DELLA TERRA), film italien de Mario Bava. *Scénario :* Alessandro Continenza, Mario Bava, Duccio Tessari, Franco Prosperi. *Décors :* Frando Lolli. *Interprétation :* Reg Park, Christopher Lee, Leonora Ruffo, Ida Galli, Giorgio Ardisson, Marisa Belli, Franco Giacobini. *Images :* Mario Bava. *Montage :* Mario Serandrei. *Commentaire musical :* Armando Trovajoli.

Les ornières de la S. F.

« *Le monstre aux yeux verts* » de Romano Ferrara aurait aussi bien pu s'affubler d'autres couleurs puisque le film, lui, est en noir et blanc. D'ailleurs il aurait pu s'aventurer dans le domaine du pluriel : en effet il n'est pas unique en son genre. Si le scénario et la réalisation avaient été plus ambitieux on aurait pensé aux évangiles : « Je m'appelle Légion parce que nous sommes plusieurs. » Malheureusement il ne s'agit que d'un film de série B ou C produit en Italie avec des acteurs de divers pays.

Le thème du « *Monstre aux yeux verts* » n'est pas nouveau : visite d'êtres venus d'un autre monde. Et la question essentielle qui se pose se résume de la façon suivante : que nous veulent-ils ? Ici aussi les auteurs de cette bande font preuve d'un singulier manque d'imagination : ces êtres nous veulent du mal. Depuis H.G. Wells, la littérature et le cinéma d'anticipation ne manquent pas d'utiliser ce filon qui, je l'avoue, s'avère parfois très fructueux. Mais nous sommes loin ici des idées audacieuses d'un Damon Knight (« *Comment servir l'homme* »), par exemple. Chemin faisant, les auteurs empruntent bien d'autres thèmes habituels de la S.F. ou de l'épouvante : le robot qui acquiert des sentiments, les êtres qui se cachent sous des apparences humaines, les meurtres horribles, le couplet contre la bombe, etc.

Mais il est temps d'éclairer le lecteur en lui donnant le nom des responsables et en lui résumant le sujet. Le scénario, qui est signé également par le metteur en scène, se base, paraît-il, sur un roman italien que je ne connais pas : « *Il mostro dagli oculi verdi* » de Massimo Rendiva. Sur une planète éloignée, la guerre atomique a rendu l'atmosphère irrespirable ou tout au moins extrêmement dangereuse. Les survivants ont subi des mutations ou des transformations qui ne leur permettent pas de se présenter sous leur vrai jour aux Terriens. Ils ont besoin d'une atmosphère semblable à celle de la Terre pour se rétablir et vivre. Et avant même

de songer à conquérir notre monde, il leur faut empêcher les humains de refaire l'expérience de la destruction atomique. Or ils s'alarment devant les tests atomiques et l'invention du gaz paralysant. Ils provoquent un accident d'avion au-dessus du Sahara, volent le corps de Michel Lemoine et construisent un certain nombre de robots ayant son apparence. Ces derniers sont envoyés sur Terre pour voler le secret du gaz paralysant, afin de permettre la conquête de notre planète. Là-dessus se greffe une histoire d'amour assez mal venue et quelques scènes d'orgie ou de sadisme dans les milieux romains. Constatons en passant que « *La dolce vita* » de Fellini déteint sur tout en Italie et peut-être même ailleurs.

Comme on le voit, il n'y a rien de très alléchant dans cette série B italienne. Pas même un « monstre » à se mettre sous la dent ! Ou un truquage bien fait ! Les séquences où l'on voit des soucoupes volantes sentent la maquette (si encore ces maquettes étaient soignées...). La réalisation reste toujours à un niveau moyen, je veux dire sans imagination. Mais cela ne doit pas nous faire oublier quelques séquences malgré tout assez belles. Je pense par exemple à celle qui nous montre la naissance des robots à chair humaine : le film baigne alors dans une atmosphère poétique qu'on regrette de ne pas retrouver en d'autres parties.

Mais si ce film n'en vaut pas la peine, pourquoi lui consacrer tant de lignes ? C'est qu'à mon avis il résume quelques unes des caractéristiques de la production actuelle de science-fiction. Tout d'abord on y relève une trace de « chauvinisme ». Le pays producteur du film devient le centre du monde : ici, les « étrangers » s'attaquent à l'Italie. Il s'agit pourtant d'une question concernant l'humanité entière. Bien sûr on parle un peu de l'O.N.U., un peu de l'Alliance Atlantique. Mais les êtres d'un autre monde ignorent toute la planète au seul profit de la capitale romaine. Un autre trait commun à la plupart des films du genre et qui se retrouve ici, c'est ce que j'appellerai le jeu de « gendarmes et voleurs ». Tout se ramène à une poursuite entre les robots et la police, comme dans n'importe quel récit de suspense. Tout au plus ajoute-t-on quelques dialogues sentencieux (« L'humanité est usée... L'équilibre va être rompu... » etc.) attribués aux robots et aux hommes. Pour le reste, on demeure dans le conventionnel. Le défaut d'imagination des scénaristes et dialoguistes se retrouve jusque dans le nom attribué au plan de défense qui va être mis en œuvre : le plan X.

Aujourd'hui, le cinéma de science-fiction, tel qu'il se présente à nous, suit en général deux voies : ou bien la ligne tracée par le genre policier ou bien celle de l'épouvante. Dans ce dernier domaine, « *Le montre aux yeux verts* » comporte aussi quelques échantillons (par exemple l'assassinat de la jeune peintre, les transformations des cadavres en squelettes). Elles sont loin de celles que Terence Fisher et Michael Carreras ménagent dans leur série anglaise d'épouvante. Autre trait qui revient ici : l'appel à l'érotisme. Sans compter le sadisme, déjà signalé, il convient de noter que les auteurs du « *Monstre aux yeux verts* » ont voulu mettre tout le monde de leur côté, en montrant des jeunes femmes plus ou moins « dévoilées », dont la présence n'apporte ni ne retranche rien à l'entreprise.

Ainsi, ce film conventionnel nous montre-t-il l'erreur de la S.F. cinématographique qui préfère contenter une clientèle très déterminée et très limitée au lieu d'utiliser les possibilités mêmes que les sujets du genre lui offrent. Pour ma part, je préfère encore la série des films d'épouvante anglais ou celle des grandes machines mythologiques italiennes, car elles présentent au moins un intérêt du

point de vue purement cinématographique. Dans ces films commerciaux, s'expérimente en effet l'utilisation la plus intelligente de la couleur à l'écran ainsi qu'une plus grande liberté de la caméra. Un jour viendra où les historiens du cinéma se référeront à ces ouvrages comme à des classiques prestigieux, précurseurs de grands courants cinématographiques. Mais ils ignorent très probablement la majeure partie des films dits de science-fiction...

F. Hoda.

TRIBUNE LIBRE

Dans le numéro 103 de « *Fiction* », j'ai été très déçu de la critique de M. Ioakimidis sur « *Le voyage au pays de la quatrième dimension* » de Pawlowsky. Déception d'autant plus grande que, d'habitude, je me trouve d'accord avec lui.

Cette critique me paraît néfaste en ce sens qu'en traitant le livre de « fossile », elle en écarte le lecteur éventuel.

Mon dessein n'est pas de prendre ici à parti M. Ioakimidis, mais de préciser à travers son opinon ce qui me paraît un dangereux écueil de la S. F.

Mea culpa d'abord : je ne connais pas « *Star maker* ». De plus, ce qui peut entacher mon opinion de partialité, j'eus, dans mon enfance, la révélation de la poésie en lisant Wells et Pawlowsky. La poésie : non pas seulement les petits oiseaux, les fleurs, et « Estelle m'a quitté », mais un certain mode de connaissance, comme l'a vu Claudel, une autre perception du monde dans sa réalité non plus seulement *intellectuelle* — comme dans la science officielle — mais *sensible.*

Qu'est-ce que la S. F. ? Le point où poésie et science se rencontrent ? L' « humour » (au sens que lui donne Pawlowsky) de la science ? La science suscitant dans son exploration sa contradiction : mythes et terreurs oubliés ? La S. F., née du matérialisme triomphant du XIX[e] siècle selon la loi indiquée par Confucius : toute chose arrivée à son apogée se change en son propre contraire ?

M. Ioakimidis reproche à Pawlowsky l'irrégularité de sa construction. Mais n'est-ce pas, jusqu'à Robbe-Grillet, tout le problème du roman moderne ? (1) Depuis le début du XX[e] siècle, notre perception du temps et de l'espace s'est modifiée par les différents moyens de communication et de locomotion. Lautréamont et Proust, ces deux colonnes d'Hercule de l'ancien monde intellectuel, ont abandonné la narration chronologique, le temps étale qui-coule-comme-un-fleuve du roman d'autrefois. Nous aussi, comme le disait Lalou, sommes à la recherche de notre « clavecin bien tempéré ».

Le livre de Pawlowsky, comme il le dit (je cite de mémoire), est un essai de roman dont le personnage serait une idée. Cette idée est développée, cernée en des chroniques successives ; c'est la structure même des « *Chroniques martiennes* ».

Que veut dire Pawlowsky ? Pour lui, la quatrième dimension (je ne discute pas ici évidemment de sa valeur scientifique, que j'ignore) ne peut s'ajouter aux trois autres, comme s'il y en avait cinq, six ou sept ad libitum. Par ce terme, il veut indiquer qu'il y a un mode de connaissance, des vérités que nous ne pouvons appréhender par l'intellect seul. Et c'est pourquoi, il le dit encore, au lieu d'une théorie philosophique. Il a choisi pour s'exprimer une forme artistique : le roman. Il y a, à mon avis, une certaine analogie entre ce qu'il entend par quatrième dimension et l' « intuition » de Bergson. Vouloir réduire le monde au seul point de vue intellectuel, « cérébral », c'est là, selon l'auteur, l'erreur du Grand Laboratoire Central.

Non justifiées me paraissent les critiques de M. Ioakimidis sur les idées (non pas « artifices ») de Pawlowsky : le coffret hindou, la diligence innombrable. Quel « développement » en attendait-il ? Des trucs pour Robert Houdin ? Pawlowsky n'a pas cherché des prétextes à imbroglios, mais à rendre notre

---

(1) Problème que Morand a su éluder avec toute la désinvolture d'un homme de 1925, encore qu'il ait des « à coups » dans ses romans. A quel point cette recherche d'une structure de la perception n'est pas intellectuelle, mais nécessité organique, on le voit dans l'œuvre de Virginia Woolf — qui alla jusqu'à écrire selon le point de vue d'un chien et qui n'échappa à la folie que par le suicide.

esprit sensible à un certain côté des choses (« susciter des idées que personne n'avait songé à éveiller, » écrit-il).

Pawlowsky le précise lui-même — (c'est cela qu'il entend par son « humour ») — lorsqu'il compare la quatrième dimension à un continent où nul ne pourrait pénétrer mais dont des vaisseaux, y abordant, parviendraient à déterminer le contour ; chaque nouvelle, chaque chronique de son livre, est un de ces vaisseaux.

M. Ioakimidis semble attendre de ces récits une résolution sur le plan intellectuel, comme s'il s'agissait d'équations (2). Mais Pawlowsky refuse justement toute résolution par l'intellect, en nous citant dès le début le problème de Zénon d'Elée en exemple.

Notre époque ne témoigne-t-elle pas de la faillite du rationalisme comme seule explication du monde ? Je renvoie à la préface de Julien Gracq sur Lautréamont. Les grands mouvements mystiques de notre siècle — surréalisme, néo-catholicisme, fascisme — le prouvent. Le suffisant XIXe, dans sa prison matérialiste, n'avait-il pas oublié que, comme disait Claude Bernard, la science explique le *comment,* mais ne peut, de par son essence, s'arroger de droit de définir le *pourquoi.*

La S. F. actuelle semble exclusivement occupée à trouver l' « idée » pseudo-scientifique. Elle se condamne dangeureusement à être le salon des refusés du concours Lépine et le grenier du savant Cosinus. Si au contraire elle développait une compréhension du monde parallèle à celle de la science, une poésie qui ne soit pas une fuite loin du réel ? Si c'était — peut-être — la résurrection de l'épopée et de la poésie didactique, loin de Jean Aicard et du « Carré de l'hypoténuse, est égal, si je ne m'abuse... ? »

Je sais qu'il y a des maladresses dans le livre de Pawlowsky, mais il m'est avis qu'on ne devrait pas chicaner un auteur de S. F. sur la forme. Entre nous, tant d'Américains si admirés... La forme littéraire déficiente — entendue au sens d'*art,* non pas au sens de truc ou de procédé — n'est-ce pas la raison du discrédit où est tenue la S. F. ? On peut compter sur les doigts de la main ceux qui, à part Orwell et Welles, ont touché le grand public...

Chez Pawlowsky, « *La catastrophe du Photophonium* », « *La conjuration des larves* », « *Le jardin des planètes* », n'est-ce rien ? Notons en passant chez lui une connaissance *réelle* de l'occultisme — la seule que j'ai vue jusqu'ici en S. F., qui ne soit pas pur pittoresque (comme chez Lovecraft).

« *Le voyage au pays de la quatrième dimension* » me semble, malgré ses lacunes, un livre nécessaire en ce que, à sa manière, il est lui aussi une « critique de la raison pure. » Ne sommes-nous pas menacés journellement par des fous qui, savants ou politiciens, ne veulent voir le monde que sous l'angle du cérébral pur ? N'est-ce pas la grossièreté foncière de notre époque de croire que ce qui n'est pas résolvable en termes intellectuels, c'est-à-dire tout ce qui est émotion et instinct, n'est qu'anarchie, confusion et barbarie ? Tout comme, au XIXe, celui qui ne voulait pas être « bourgeois » ne pouvait être aux yeux du monde que fou échevelé, « romantique » qui finissait par se déconsidérer lui-même. Arrêtons ici : comme le dit justement Pawlowsky, « il est difficile de ne pas parler de tout à propos de quelque chose. »

Arcadius.

(2) On pourrait voir un procédé analogue de non résolution logique, de refus de ramener un problème à l'analyse cérébrale, dans les pièces de Maeterlinck.

Dépôt légal : 3e *trimestre* 1962 — *Le Gérant :* M. RENAULT.
Imprimerie Riccobono - Draguignan (Var)